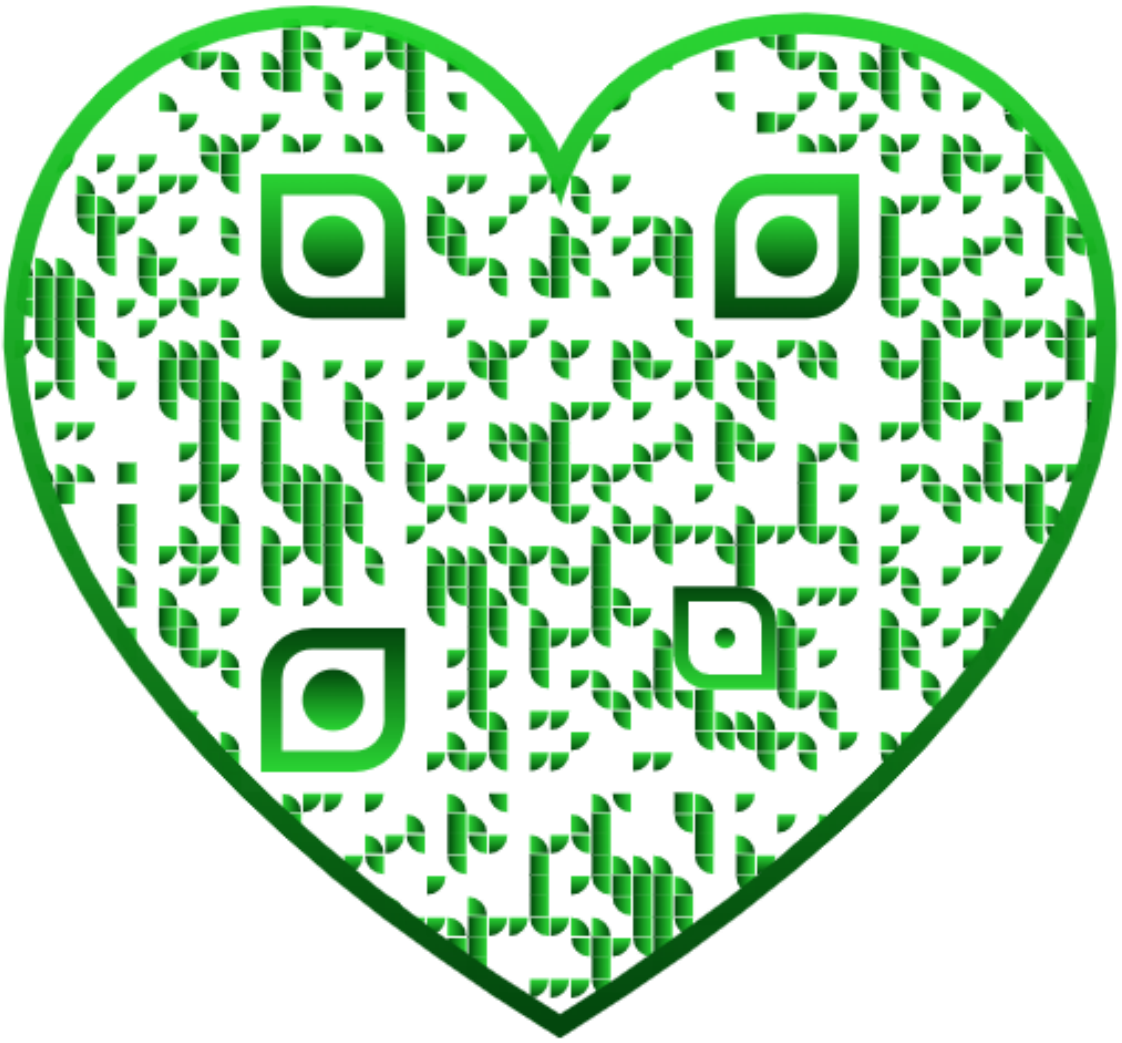
DALIE FARAH

Retrouver Fiona

roman



DALIE FARAH

RETROUVER FIONA

roman

BERNARD GRASSET
PARIS

Ce fut une ombre assourdissante au nord-ouest de la ville. Elle rôde à basse altitude, vrombit au-dessus des arbres du parc Montjuzet juste à côté de chez moi. À 20 h 30. Le 12 mai 2013. Intriguée, je baisse le son de la télé, une inquiétude opaque puis un mauvais pressentiment.

Ce fut un crépuscule printanier. Mains sur les oreilles, des Clermontois sortent pour observer le ciel, d'autres fouillent la butte Montjuzet du regard, quelques-uns téléphonent au journal *La Montagne*. Qu'est-ce qui se passe ? Les pales d'un hélicoptère alternent notes graves et aiguës qui s'engouffrent dans les tympans, on s'inquiète. Mais qu'est-ce qui se passe ? Je ne sais pas. Ferme la fenêtre.

Fin de la journée pour Anne-Lise, journaliste à la rubrique faits-divers. *Dragon 63*, l'hélico de la sécurité civile, ne sort pas pour rien, c'est sur sa route, on ne sait jamais, elle se gare près de l'entrée du parc. Le bruit des rotors fait une pause. Anne-Lise remonte le chemin muet, le ciel calme, le temps dominical ; elle aperçoit le procureur et le préfet immobiles devant le plan du parc. Il se passe un truc. Anne-Lise demande. Une autorité répond : On cherche une gamine qui s'est perdue dans le parc. Elle pense rédiger une brève. Les enquêteurs s'agitent. Des chiens reniflent. L'hélico tourne. D'accord, ce sera une ou deux colonnes. Dans la ville, on s'inquiète toujours. Qu'est-ce qui se passe ?

Ce fut une info en ligne publiée par le journal, On cherche une petite fille qui s'est perdue dans le parc. 21 h 30, rumeur d'une mort possible. La petite dans un fourré, la nuit tombée avec la fraîcheur, 9 °C, le procureur et le préfet rentrent se changer. Ce sera quatre colonnes. Des Clermontois veulent chercher la gosse. La police boucle le parc. C'est rien, rentrez chez vous ; on va la retrouver.

C’est la nuit. Silence sur les 26 hectares du parc. Sans projecteur, *Dragon 63* abandonne les recherches. 23 heures, un enquêteur assène, Attention la mère est confuse. Le procureur et le préfet baissent les yeux, Anne-Lise a une intuition qu’elle remise dans sa poitrine, ce sera six colonnes. Elle s’éloigne, s’enferme dans sa Clio blanche, allume le moteur pour le chauffage, écrit. Minuit. La poursuite lumineuse d’un hélicoptère lyonnais troue la noirceur du parc pour retrouver Fiona.

La disparition

Clermont-Ferrand, 2013

Le 13 mai 2013 à 14 heures, le commissaire divisionnaire tient une conférence de presse : Fiona est de corpulence moyenne, elle a un teint de peau clair, des cheveux blonds coiffés en carré long. Le fonctionnaire de police mime le carré et la hauteur des cheveux de deux gestes précis. Des yeux de couleur bleu-vert clair. Il lève les siens pour décrire : elle est vêtue d'un survêtement ; les baisse pour finir : haut et bas, de couleur noire avec un logo blanc. Il relève la tête, inspire : qui est marqué Hello Kitty. Deux doigts en direction du cœur : sur la poitrine.

On placarde des photos de Fiona.

Avis de recherche en rouge.

5 ans.

Disparue le 12 mai à Clermont-Ferrand.

Trois clichés avec couettes, avec yeux tristes, avec T-shirt rose, sourire.

Elle porte autour du cou une chaîne en plaqué or avec médaille ronde du signe Sagittaire.

Vive, bon langage pour son âge.

Sait dire son identité.

Espiègle et sociale et s'exprime sans accent.

Numéro vert, en vert.

Dès 6 heures du matin, les militaires du 92e régiment ratissent le parc. Clermont-Ferrand observe les bancs, les jeux, les arbres du parc, on aimerait qu'ils parlent, les journaux et les réseaux sociaux le font à leur place. Témoignages et signalements affluent.

Dans un des sentiers de Montjuzet, un Clermontois a vu la petite, il en est presque sûr. Un petit garçon a joué avec elle et il a remarqué un homme avec un sourire effrayant. Chloé réalise une vidéo YouTube où Fiona demande : Où suis-je ? Luca, une vidéo avec la photo de la petite entourée de cœurs rouges qui palpitent, la musique et les photos touchent ; trop belle commente Audrey avec trois cœurs, 5 ans la petite Fiona avait la vie devant elle avait l'air d'être heureuse et d'aimer la vie !!! Elle est juste magnifique !!! ♡♥♡ Déterminé, Jean-Marc affirme : Nous saurons la vérité, il ne peut en être autrement ! J'irai jusqu'au bout, quoi qu'il arrive ! Je le fais pour ma fille qui a été victime d'un pédophile lorsqu'elle avait 7 ans, il y a une vingtaine d'années ! Je ne lâcherai JAMAIS !

L’enquête est ouverte.

Cécile Bourgeon, la mère de Fiona, 25 ans, enceinte de six mois, retraçant son emploi du temps de la journée du dimanche, indique à la police s’être rendue le matin au marché aux puces des Salins en fin de matinée. De retour, après le repas, sieste avec ses filles jusqu’à 16 heures puis à 17 h 30, parc Montjuzet avec les petites, elle s’est installée après les aires de jeux. Assez fatiguée en raison de sa grossesse, elle s’est assoupie 15 à 20 minutes sur l’herbe. À son réveil, Fiona avait disparu. Très inquiète, elle a recherché sa fille près de 45 minutes avant d’avertir la police à 18 h 45.

Berkane Makhlouf, le compagnon actuel de la mère, déclare lundi soir à la presse que la police scientifique a procédé à une fouille de l’appartement, situé près du parc, dans le quartier Goncourt. *La Montagne* relate son audition au commissariat, où il a avoué sa toxicomanie. Devant le parc, les autorités demandent au public de ne pas s’approcher pour éviter de polluer les recherches, déjà les chiens à l’affût auraient perdu une trace d’odeur devant une grille du parc.

À Clermont-Ferrand, tout le monde scrute l’inquiétude de la mère. Elle se porte partie civile, innocente de sa moue d’enfant, de sa pauvreté vertueuse, de ses grains de beauté, de son émotion qu’elle offre sans retenue à la presse qui veut bien la recevoir. Je ne sais pas encore que Cécile Bourgeon, main sur la hanche, main sur le ventre, est née à Clermont-Ferrand, Berkane Makhlouf, à Lyon ; l’homme, 32 ans, campe en arrière-plan du drame. La parole de Cécile Bourgeon orchestre l’enquête. Au commissariat, elle plaisante avec un policier qui l’accompagne fumer une cigarette.

Dans mon quartier, on échange sur les recherches très vite, la puissance de l’impuissance pousse à être nombreux, la foule est là, liée par l’inacceptable ; fraternité de la peur, humanisme de la douleur,

empathie gourmande des médias et des badauds s’étendent depuis le vide laissé par la disparue. Le malheur angoisse et excite, on parle de Fiona, le murmure gagne la ville, les petites filles ne doivent pas disparaître, c’est précieux une petite fille, ça ne se trouve pas sous le sabot d’un cheval ; les pleurs se joignent aux pleurs, les étreintes aux étreintes, les mains se serrent, les pas, les trottoirs, les murs, la cathédrale, les façades écoutent ; Clermont-Ferrand devient un battement et une quête pour retrouver une gamine qui n’est nulle part.

Bâtie au cœur d’un ancien volcan âgé d’environ 156 000 ans, au centre de la France, la capitale historique auvergnate, née de l’union de deux villes rivales, Clermont et Montferrand, a déjà vu des Clermontois et des Clermontoises disparaître. Le parc Montjuzet se révèle aussi un souvenir de cratère érodé ; Montjuzet, mont-Joseph, de Jupiter, ou mont aux juifs, de ceux qui possédaient les vignes et qui ne les ont plus, désormais sur les 25 hectares, en place des vignes on trouve un jardin d’essences méditerranéennes et exotiques.

Cinq jours après la disparition, avant de se rendre au parc pour la reconstitution, Cécile Bourgeon quitte le cabinet de son avocat, se sent mal, la caméra de BFM filme ses nausées de femme enceinte en route pour un retour dans le passé. Elle a des contractions, son avocat la tient par la main, il est prévenant, se désole : Regardez-la, elle est en compote. Sa cliente doit revivre le moment où sa vie s’est brisée, le moment où elle s’est endormie et où sa fille a disparu. Cécile Bourgeon traverse seule la rue Blatin, s’arrête sur le terre-plein, s’accroche au poteau noir en métal, se penche, régurgite peut-être, on filme de dos la *mater dolorosa*. Le procureur l’attend devant le parc, il soutient et accompagne la mater vêtue de noir et de son ventre rond. Cécile montre les lieux à une foule d’hommes et de femmes, elle tend le bras vers les aires de jeux, raconte, Je me suis endormie et ma fille n’était plus là. On cherche Fiona.

Après plusieurs heures au parc reconstitué, Cécile confie à la caméra : Si ça peut aider. Aider à retrouver Fiona. Elle renifle dans son minois, la France entière veut la prendre dans ses bras, son avocat articule en fronçant les sourcils : La présence de la petite fille dans le parc ce jour-là ne fait pas l’objet de contestation.

On auditionne et on fouille.

Près d’une semaine après la disparition, plus de deux cents appels ont été reçus au numéro vert, Yoann Fréget remporte la finale de « The

Voice », le PSG fête ses victoires lors d'un gala où la presse évoque les larmes de Beckham, Cahuzac renonce à son mandat de député, les anti-mariage pour tous ne capitulent pas. Dimanche, *Le Parisien* titre : La mère de Fiona s'explique. À la radio, elle témoigne : Ils font chier, on ne comprendra pas de qui elle parle, elle veut positiver, garder le moral, elle voudrait que tout ça s'arrête au moins au bout d'un moment. Son compagnon le répète, C'est un cauchemar, ils s'accrochent, ils s'accrochent à Lucie, l'autre fille, celle qui reste, et au bébé, qui est dans le ventre ; Cécile, toujours vêtue de noir, blouson en cuir, pull dont les manches dépassent, ne veut pas se poser trop de questions, elle pense qu'il ne faut pas se poser trop de questions. Leur fatalisme ressemble à du courage, courage qui n'est peut-être qu'un épuisement. Dans l'interview au *Parisien*, elle répète : Je ne sais pas ce qui a pu se passer. Je pense à tout et à n'importe quoi. Invisible et passionnant, le n'importe quoi commence à se mettre en place. Le procureur insiste : Il n'y a pas de raison de mettre en cause la parole de la mère. Cécile Bourgeon souffre de culpabilité et de honte : Je ne dors pas bien du tout, le pire pourtant, c'est quand je me réveille, elle précise qu'elle souffre en tant que parent et en tant que.

Elle ne finit pas sa phrase, ajoute, Et voilà.

Pour telecharger + d'ebooks gratuitement et légalement veuillez visiter notre site : www.bookys-ebooks.com

Devant les caméras, Berkane Makhlouf, maigre dans son jean et sa veste trop grande, montre aussi son désarroi : Vous croyez quoi, qu'on n'est pas en train de devenir fou, on est en train de devenir fou déjà on ne sait pas où est notre Pépette, on va péter un plomb. Il singe les journalistes, il exige : Maintenant, on aimerait avoir la paix un peu. Il s'agite, s'inquiète : Elle arrête pas de faire des saignements, elle mange rien, elle est enceinte, elle a déjà fait une fausse couche, vous voulez quoi ? Assister en direct à une fausse couche ? On dirait vous voulez profiter de la misère des gens. Il se plaint : Déjà au commissariat, ça n'a pas arrêté.

Les caméras filment en bas du HLM, un pauvre beau-père arabe en colère, une mère blonde enceinte ; leur misère attire, plaît, leur misère de parents pauvres touche, c'est révoltant et délicieux.

La voix des réseaux ne comprend pas que la procédure d'alerte enlèvement n'ait pas été activée dès le soir de la disparition, la réponse de Google est pourtant claire : en l'absence de témoignage concret, la procédure alerte enlèvement obéit à des critères stricts : l'enlèvement doit être avéré et non ressembler à une simple disparition, l'intégrité physique ou la vie de la victime doit être en danger, des éléments d'informations doivent permettre de localiser l'enfant ou le suspect, la victime doit être mineure, les parents de la victime doivent donner leur accord au déclenchement de l'alerte. La procédure populaire ne se plie pas à la logique administrative et à sa prudence stupide, on relaie une fausse alerte enlèvement pour Fiona.

Une enfant manque à l'appel, on refait l'appel.

Une semaine après la disparition, les enquêteurs arrêtent les fouilles dans le parc. On n'a rien trouvé sauf le squelette d'une dame âgée inconnue qui avait des francs dans la poche. Personne ne la cherchait, on l'a trouvée.

La police se met à la poursuite d'un pervers sexuel – on en recense une soixantaine à proximité du parc. On crée une page de soutien Facebook, un groupe de recherche, on organise une marche mais on refuse d'utiliser l'expression marche blanche, réservée aux enfants morts, Fiona n'est pas morte, ce sera une marche de soutien. Dans le froid et sous les averses intermittentes de grêle, une centaine de Clermontois se rassemblent place de Jaude. Le soir, on regarde tous la télévision qui n'a rien à montrer sauf la peine et la pluie sur les épaules des manifestants.

Un mois après la disparition, vêtue de blanc, Cécile, filmée dans le bureau de son avocat, témoigne : Personne ne peut s'imaginer la souffrance, l'atrocité que c'est de vivre sans son enfant, de continuer de vivre. Cécile Bourgeon a des doutes sur tout : J'ai perdu ma fille, on m'a enlevé ma fille, je sais pas.

Été 2013. Un train déraille à Brétigny, un contrôle policier vire à l'émeute à Trappes, Leonarda, une jeune fille rom sans papiers interpellée lors d'une sortie scolaire, est expulsée, les Daft Punk chantent *Get Lucky*. Cécile et Berkane déménagent, résidence El Vivès, quartiers nord de Perpignan, pour se rapprocher de la mère de Cécile. En août, Lucie et Fiona ont un petit frère.

24 septembre 2013. L'appartement de Perpignan est perquisitionné par la police, Cécile et Berkane sont gardés à vue à partir de 18 h 15.

25 septembre. Lors de son interrogatoire, Cécile Bourgeon déclare que

Fiona est morte.

Berkane confirme.

Le site de *La Montagne* donne l'information en exclusivité : la petite fille aurait absorbé du Subutex, c'est le nom d'un substitut à l'héroïne. Il n'y a jamais eu de parc, ni de 25 ni de 26 hectares, pas de sommeil, pas d'enfant disparue, pas de témoin, pas d'attente de retrouver son enfant, pas de promenade au marché le 12 mai au matin, pas de sieste l'après-midi, ni de balade familiale au parc Montjuzet ; un enfant en moins dans le ventre, un autre en moins dans la tête, la mère a parlé.

La ville, les réseaux, la presse s'affolent.

Fiona est morte.

Depuis quatre mois et demi.

Cécile Bourgeon le savait.

Elle n'a rien dit.

La dépêche de l'AFP montre une photo de Cécile yeux baissés, pull mohair bleu-vert, cheveux ramassés en chignon, frange blonde éclairée

par le soleil, visage pâle, bouche pincée et regard perdu. Une belle photo de mère. Les mères ne restent jamais belles longtemps.

Je pense à ma maman, à ses brushings, à sa beauté berbère, je commence à réunir des articles, des images, des vidéos sur l'affaire Fiona dans un dossier que j'appelle *papillons*, en souvenir d'un épisode des *Simpson* où Bart avait eu l'idée de se déguiser en papillon pour commettre je ne sais quelle blague tordue ; dans un gros plan, de sa voix nasillarde doublée, il avait lancé *: On ne soupçonne jamais les papillons*.

Les articles relaient l'hypothèse policière, la fille de Cécile Bourgeon serait morte sous les coups reçus au cours d'une soirée bien arrosée à laquelle ont participé le couple et des connaissances ; cinq personnes sont gardées à vue. L'avocat de la mère refuse de donner des précisions mais il précise : Fiona est morte accidentellement à la suite de coups qu'elle n'a pas portés personnellement bien évidemment. *Elle*, on comprend Cécile Bourgeon, sa cliente. Celle vers qui tous les regards et les mots se tournent.

Bien évidemment, reprennent certains.

Et pourquoi pas, disent les autres.

Le procureur se félicite que la piste familiale ait été explorée avec succès, deux jours après le signalement de la disparition Cécile et Berkane étaient sur écoute, la police a trouvé dans l'ordinateur de l'appartement clermontois de la rue Goncourt une recherche Google suspecte : disparition d'enfant dans un parc.

On ne cherche plus une petite fille, on cherche un cadavre.

Apparaît le père biologique Nicolas Chafoulais : J'espère revoir ma fille en entier. L'idée de la morte en morceaux, c'est trop. C'est des bâtards, peut-on lire sur les réseaux. Les Clermontois et le reste de la France ont un avis. C'est le beau-père le coupable, non, c'est la mère, une mère peut aussi être une criminelle, c'est féministe de le penser ; le beau-

père a une tête de coupable, c’est raciste, ben non, un Arabe peut aussi être criminel, c’est universaliste ; de toute façon, c’est dégueulasse de raconter qu’on a perdu sa fille alors qu’elle est morte ; au moins là-dessus tout le monde est d’accord.

26 septembre 2013, Cécile Bourgeon et Berkane Makhlouf sont incarcérés. Leurs aveux soulagent et insupportent, des aveux qui avouent sans rien avouer. Fiona est morte, d'accord, mais qu'est-ce qui l'a tuée ?

Devant le tribunal de grande instance de Clermont-Ferrand, la cohue forme des grappes dont les grains se disloquent et hurlent. Les visages portent un même masque de colère. C'est beau et terrible, cette voix commune.

Assassins

Rentre chez toi

Sale pute

Meurtriers

Françoise, agenouillée contre un pilier, sanglote ; Sandra, cheveux longs attachés avec un chouchou blanc, la console sans la connaître. Véronique hurle, voix aiguë, lève le bras, s'agite : On a fait des recherches pendant quatre mois, hein ? Laëtitia articule : Il y a eu mensonge sur mensonge, alors moi tout ce que je dis, c'est qu'il faut qu'elle prenne perpète, elle et lui, il faut qu'ils meurent en prison, c'est tout ce que j'ai à dire. Évelyne, cheveux gris, croix autour du cou, bague rubis sur l'auriculaire, martèle : Moi qui suis mère, je me sens atteinte, c'est comme si on avait tué mon enfant à moi. Stéphane, père de cinq enfants, rage, grimpe sur les grilles, puis main en porte-voix : Je ne la connais pas mais je lui pardonne pas.

À la télé, j'écoute Roland Coutureau, psychiatre et criminologue, expliquer que les affaires de violences familiales ne sont pas plus nombreuses qu'avant mais plus médiatisées. Je pense aux gosses de mon HLM d'enfance, ricane *sans blague*, et note sa dernière phrase : Ceci dit,

inventer une histoire fausse alors qu’on sait que son enfant est mort, c’est relativement rare.

C’est arrivé, mais où sont

ses 110 cm ?

Où sont

ses yeux bleus ?

Ses

couettes ?

Son

cou ?

Cécile Bourgeon explique qu’ils ont enterré Fiona quelque part près d’Aydat, à 24 km de Clermont-Ferrand, *en lisière de forêt*. Alors on cherche une sépulture. Connue pour son lac et composée de 41,6 % d’arbres, la commune rurale abonde en lisières de forêt.

26 septembre 2013, Berkane Makhlouf et Cécile Bourgeon sont à Aydat avec les gendarmes. Ça vous dit quelque chose ? Ça ne leur dit rien. Un bosquet ne dit rien. Une motte de terre ne dit rien. Sur les lieux, la reconstitution est une errance. Imprécis dans leur description, Cécile et Berkane mobilisent trois chiens spécialisés dans la recherche de restes humains, soixante gendarmes ; tous fouillent sans rien trouver, une centaine de CRS accompagnent le dispositif pour quadriller l’espace.

On interroge les riverains en face du lac et de la véritable plage avec jeux, barbecue, restaurant, pédalos. Les gens du coin sont un peu contrariés qu’on se mette à creuser partout pour trouver une morte en morceaux putréfiés. Sur les réseaux, on s’indigne encore, dès qu’une femme a un problème de drogue ou autre, faut la stériliser, le nombre de problèmes en moins si on stérilisait certaines femmes par prévention. Les

habitants ne peuvent pas croire que la petite est là : la forêt a poussé sur une ancienne coulée de lave, y a que des racines, des cailloux et de la terre dure comme tout, du basalte, on ne peut pas creuser ici ; vous a-t-on volé une pelle ? Non. Puisqu'on ne peut pas creuser. Sûr qu'ils ont enterré leur fille ailleurs comme un bulbe en automne, sûr que ça fera pas une tulipe au printemps prochain.

À 15 h 45 l'eau du lac d'Aydat scintille de tout ce qu'elle peut pour rien, les recherches sont suspendues.

6 octobre. Cette fois une bien nommée marche blanche de 2 000 personnes traverse la ville endeuillée.

Des photos de la petite fille, Repose en paix petit ange.

Mains fébriles et rose blanche tendue.

On dépose des peluches devant l'immeuble, rue Goncourt.

On a écrit *Fiona* sur des ballons blancs, le point du *i* est en forme de cœur. Le père, Nicolas Chafoulais, sous-titré biologique, crâne presque rasé, visage émacié, sweat à rayures grises et noires, lèvres fines, articule d'une peine étonnée : Merci merci de ma part, de Fiona, et de sa sœur.

Sur les réseaux partout, on lui dit, Je t'aime, on lui dit, On est là. Son absence s'étend en brume sur Clermont-Ferrand. On doit trouver le corps, pour la sépulture ; la dépouille pourra révéler la vérité, le cadavre est une preuve, il suffit de l'autopsier.

On voudrait rejoindre Fiona sous la terre de la Limagne, ranger ses morceaux de douleur près d'elle et lui apprendre des chansons et toutes sortes de choses utiles pour une petite fille morte.

22 octobre. Berkane Makhlouf est renvoyé devant la cour d’assises du Puy-de-Dôme pour violences ayant entraîné la mort sans intention de la donner, sur mineur de moins de 15 ans, par personne ayant autorité, en réunion ; non-assistance à personne en péril ; recel de cadavre.

Cécile Bourgeon est accusée de violences ayant entraîné la mort sans intention de la donner, sur mineur de moins de 15 ans, par ascendant, en réunion ; non-assistance à personne en péril ; recel de cadavre ; modification de l’état des lieux d’un crime ; dénonciation mensongère à l’autorité judiciaire de faits constitutifs d’un crime ou d’un délit ayant provoqué des recherches inutiles.

L’avocat de Cécile Bourgeon propose la mise en liberté de sa cliente pour l’aider à se souvenir du lieu d’ensevelissement de Fiona dans un cadre plus serein. On la lui refuse.

Et puis quoi, encore ? Youssoufa, qui a des jumeaux comme moi, était au parc, ce jour-là où l’autre femme n’y était pas, et elle a rien vu, d’accord, y avait rien à voir, mais pendant quatre mois, elle a essayé de se souvenir. Cécile Bourgeon a menti, sereine pendant quatre mois qu’on ne trouve pas sa fille et il faudrait qu’on la libère, en plus, qu’est-ce que c’est que cette histoire de recel ? Youssoufa comprend pour les objets volés, bon, elle peut le dire, en discutant sans conséquence, l’autre fois, elle a acheté un lecteur Blu-Ray pour pas cher, elle sait bien qu’à ce prix-là elle aura pas la garantie avec, bon, faut pas déconner non plus, quand t’as trois gosses et pas de lecteur DVD ni d’ordinateur, tu fais comment ? N’empêche, voilà, elle est pas sereine, et recel de cadavre, c’est abusé, et puis, ce qui la mange et c’est ça, au fond, qui la met en colère, c’est cette histoire de non-assistance à personne en péril : comment c’est possible ? Comment on s’organise pour pas aider une gamine qu’est en train de

mourir ? Ils ne l’ont pas tuée, non, ils n’y auraient rien gagné, ils l’ont trouvée morte, c’est sûr et c’est vrai, non pas que ça arrive à tout le monde de découvrir sa fille morte au réveil. Trente ans. Le calcul est vite fait, quand ils sortiront, ils seront quasi à la retraite et ils n’auront pas beaucoup travaillé.

Au *Nouvel Observateur*, Céline Saratello et Bérénice Pierrefite-Albani concluent : C’est un procès sans corps qui s’ouvrira.

En attendant, le ressentiment s’étale couche après couche dans des corps qui avaient pleuré une enfant, cru à un crime monstrueux accompli par un criminel surgi d’une forêt profonde. Les esprits avaient une histoire toute faite : les ogres pénètrent l’humanité et les petites filles pour les manger. Maintenant, ils ont mieux ou ils ont pire. Cécile Bourgeon et Berkane Makhlouf, deux maigres créatures menteuses et misérables, ont occis l’enfant. Oui, mais comment ?

La misère parentale innocente du printemps est devenue une misère coupable à l'automne ; la colère et la peine élaborent des explications, il y a un coupable pour les coups, c'est l'Arabe toxicomane, et une surcoupable pour la mort, c'est la Mère menteuse. La France porte le deuil d'une mort enfantine, créatrice de peur, de fantasmes, de rêves, de souvenirs, de désirs et de clips YouTube. La mort de l'enfant est un déséquilibre que chacun entend rétablir. Pendant des mois, je copie les réactions des internautes dans mon dossier papillons.

Christelle se sent oppressée et se noie dans la profondeur des yeux de la petite, son cœur lui fait mal tellement chaque jour elle imagine le corps tout nu dans un trou, ça la rend dingue. Une flopée d'anonymes proposent des pistes, photos satellite et coordonnées GPS qui situent le corps de Fiona près d'Aydat, loin d'Aydat, vers Aydat, dans le lac d'Aydat, en direction d'Aydat. L'Auvergne s'étend sur 26 013 km². Christelle, dans un nouveau courrier, s'agace un peu et enjoint Cécile de ne pas laisser les renards et les sangliers attaquer la peau douce de la gamine ; un jardinier explique qu'il faut une pioche ou une bêche pour creuser, il donne l'exemple d'un lapin enterré à 50 cm de profondeur déterré dans la foulée par un renard ; en tant que boucher-éleveur, Yves explique qu'avec de la chaux vive on peut faire disparaître un cadavre.

Christiane a 555 abonnés sur sa chaîne YouTube, elle prend une voix douce et polie pour lire une lettre ouverte à Cécile Bourgeon à qui elle demande de l'attention et accuse : La petite a été enterrée, hop, comme un déchet radioactif, je vous ai haïe, Madame, à un point. Sérieuse, Christiane argumente : Pour les enfants que je n'ai jamais eus parce que j'ai été malade. À l'époque, j'aurais tué la moitié de la terre et empoisonné l'autre moitié pour les sauver, pour les protéger car ils seraient passés au-dessus de tout, absolument de tout, aucune loi n'aurait fait de moi ce que vous êtes actuellement : un monstre. Christiane n'a pas de certitude, elle expose l'hypothèse qu'elle a transmise à la police : Non,

Fiona n’est pas morte. Christiane veut croire au merveilleux, la mère et son compagnon auraient soustrait la gamine pour la laisser embarquer dans une voiture en route pour le Maghreb. Christiane supplie Cécile Bourgeon d’avoir une once d’humanité ; gourmande, elle détaille : Imaginez la souffrance qu’elle subit d’être loin de vous, chez des inconnus qui la frappent, qui la privent de soins, voire la violent car vous n’êtes pas là pour la protéger, pour voir ce qui se passe. Si on consulte ses autres vidéos, on voit mieux de quoi Christiane a peur ; elle appelle les patriotes de salon à organiser des pique-niques pour créer des groupes d’action et passer aux choses sérieuses ; prête à survivre, Christiane articule *I have a dream* et suggère qu’on sorte les fourches à foin : la disparition de Fiona est une étape indirecte et tangible du Grand Remplacement.

Les gens écrivent, rêvent et fantasment, en dormant, en marchant ; les témoins garantissent leur santé mentale et offrent leur vision au juge d’instruction, Pierre qui croit en Dieu et en la Vierge Marie a vu son pendule s’arrêter près d’Enval, il n’est pas un illuminé pour autant, Mohamed musulman pratiquant a demandé à Allah un songe sur cette affaire, il a vu des jumeaux qui s’amusaient avec de l’eau près d’un hangar. Les pendules oscillent et tâtonnent, les radiesthésistes, légion invisible, envoient cartes, mots clés – les angoisses convergent vers le même imaginaire où l’enfance ne peut et ne doit pas se perdre. Pastis93officiel poste une vidéo qui dépassera les trois cent mille vues, il résume : Partir au bout de cinq ans c’est comme vivre deux secondes ; en poète il ajoute : Ici-bas, la mort ignore la politesse. Jaws qui totalisera plus d’un million de vues chante en duo avec Caroline Costa : Pour avoir tué un enfant on devrait les brûler vifs si je le croise je lui ferai manger ses couilles ; à l’octave Caroline reprend : Comment vivre sans toi, si tu n’es plus là, mon cœur te cherche, mes yeux ne te trouvent pas, Jaws termine sur un air de Johnny Hallyday : Que l’on t’aime, que l’on t’aime, que l’on saigne.

Mon amie Anaïs a écouté les clips, elle pense que la petite fille a été découpée en morceaux et jetée dans une décharge publique, elle voudrait bien savoir combien de temps cela leur a pris à ces raclures pour quitter la gosse soi-disant devant une tombe près d’un lac. Comment ont-ils pu laisser quelque part le corps d’une gamine morte ? Comment une mère peut-elle oublier où est le corps de sa fille ? Il lui arrive souvent d’oublier

où elle a rangé ses clés, son chargeur de portable, son portable ; pas sa fille.

Sur une des photos qui circulent sur le Net, Fiona porte un maillot de bain, on aperçoit le haut de deux brassards orange, toujours ce sourire étiré et ses yeux bleus d’une eau ou d’un ciel qui hantent les lettres, ses mèches de cheveux blonds tombent en désordre. Elle pose. Clavicules fines, corps de fillette, pommettes rosées. Elle me regarde. Regarde les enfances qui cherchent leur miroir. Personne ne doit échapper à ce regard, il est dans une tombe, il faut le retrouver.

13 août 2015, après les deux ans du silence de l'instruction, les médias sont réveillés par le réquisitoire du procureur. Sur la photo du journal *La Montagne*, le magistrat porte une cravate bleu marine avec des petits pois très discrets. Le fonctionnaire parle et analyse les faits pour et au nom de la République.

J'accumule les documents, le tumulte clermontois me parvient dans le bruissement occupé de mon quotidien. Gisèle, une voisine infirmière, commente le réquisitoire. Elle a travaillé pendant trente ans au service néonatalogie du CHU, c'était pas au nom de la République vu que c'était plus ou moins au nom de la vie et au nom de Dieu. Le procureur dénombre trois circonstances aggravantes, Fiona est mineure, Berkane Makhlouf et Cécile Bourgeon sont ses ascendants, les violences ont pu être commises en réunion ; pour Gisèle, c'est beaucoup, elle a passé sa vie à essayer de sauver des gamins qu'auraient pas dû vivre. Ça la chiffonne. Elle est pas du genre à juger ou à condamner, elle pense que les gens sont libres, qu'ils font comme ils peuvent ; bon, pas tout à fait, elle a bien vu, tout le monde a pas les mêmes chances au départ. Quand un bébé arrive, qu'il a pas tous ses poumons ou qu'il lui manque des valves ou qu'il a déjà le sida ou qu'il pèse moins d'un kilo ou qu'il a pas tout son cerveau ou que y a pas moyen qu'il respire tout seul ; bref, c'est pas pareil que les gros poupons de quatre kilos qui ont plus de layettes que d'heures de vie dans leur armoire. Fiona a survécu pendant cinq ans à ces parents-là, Gisèle a lu dans le journal que les parents étaient négligents sur le plan éducatif. Sûr. On peut pas le dire autrement, plus négligent que ça, y a pas. Une infirmière n'a pas le droit à l'erreur avec les enfants des autres.

Je pense à mes enfants, mes jumeaux nés prématurés en 2010, leur tête de rats musqués sans les moustaches, les côtes saillantes, et les mains, petites araignées, et cette angoisse tous les matins à l'hôpital, peser leurs

selles, et peser, toujours peser, et voir le poids augmenter et chuter dans la terreur de les voir mourir.

Le procureur décrit une suite de coups deux semaines avant sa mort. Forcément, quand on insiste, on trouve la mort ; dans l'autre sens, ça marche pas toujours, combien de grands prématurés ont fini par oublier de respirer alors que Gisèle avait insisté pendant des semaines pour qu'ils vivent ? Quelques jours avant sa disparition, paraît que la gamine ressemblait à un petit cadavre. Ils étaient où les gens pour empêcher ça, un cadavre qui marche, on n'accepte pas, voilà, c'est ça, Gisèle est en colère et ça partira pas de sitôt, les signes sont sous le nez des gens et ils attendent la fin du film pour s'étonner, Ah oui c'est vrai elle marchait comme un zombie.

En attendant le procès, prévu en novembre 2016, à la cour d'appel de Riom, d'autres voix coléreuses offrent des solutions à la République et au procureur ; S. propose un plongeon dans l'acide, les ressortir très vite pour qu'ils souffrent.

Juger une mère

Riom, 2016

La première fois que Cécile Bourgeon est enceinte, c’est une surprise, elle prend la pilule, ses parents veulent qu’elle avorte, 19 ans, elle est trop jeune, son compagnon Nicolas Chafoulais n’est pas prêt à être père, les parents Chafoulais ne sont pas pour non plus ; presque tout le monde désire que Fiona ne naisse pas, sauf Cécile. En 2007, heureuse année, naissance de Fiona, CAP, permis de conduire, tiercé gagnant, répétera Cécile aux procès. Elle s’applique à la conjugalité bancale avec Nicolas. Lui se découvre papa-poule, ils se disputent mais la grossesse, la famille c’est sympa, ils insistent, Lucie naît en 2010, comme mes jumeaux Robin et Valentine. Nicolas en témoignera à la barre et tous le confirmeront : être père c’est son boulot préféré, il paterne et materne. Durant les premiers mois de vie de Fiona, il ne la quitte pas, angoissé par l’idée qu’elle puisse mourir, il surveille son sommeil, prêt à dégommer la faucheuse subite du nourrisson. Le toxico ne travaille pas, Cécile oui, c’est une toxico bosseuse et Nicolas un toxico pas bosseur. Elle ne le supporte pas, il n’a aucune ambition : Cécile veut investir dans une belle maison et une belle voiture, hors de question de devenir des cas sociaux, inadmissible, l’homme et la femme doivent travailler, gagner de l’argent, elle a appris ça de la vie. Nicolas Chafoulais arrête la drogue, le concubinage ne tient pas, ils se séparent. Cécile accuse souvent Nicolas de l’avoir mise dans la came, elle jure que sans lui elle n’en prendrait pas, pourtant Cécile vire Nicolas, continue la drogue, on est en mars 2012.

Débute alors une nouvelle adolescence pour elle. Sorties en boîte, aventures amoureuses, elle veut refaire sa vie, pendant deux mois elle profite de sa puissance de séduction. Mai 2012, on met sur pause, Cécile a le malheur passionnant, elle cumule, thésaurise, le malheur enferme un autre malheur comme une poupée russe en enferme une autre, elle est violée le 5 mai 2012.

Depuis qu'elle a le permis de conduire, elle transporte les gens dans sa 306. Ce soir-là, elle n'est pas bien, elle vient de perdre son boulot, son petit ami ne la rejoint pas, un surnommé Momo l'invite à boire un pot, ensuite ils vont en boîte ; là-bas, Adel leur paye des coups, ils boivent, là-dessus Adel veut une *after*, Cécile et Momo pas trop, Adel insiste, Bon d'accord, après on rentre, elle dépose Momo à son domicile et se retrouve avec Adel. Cécile raccompagne les hommes dans sa 306, elle a confiance, et Adel doit un peu le savoir. Il lui propose de la dope, elle le connaît vaguement, c'est le petit matin, rail de coke, séquestration, elle se retrouve forcée à des relations sexuelles et l'homme l'aurait ramenée à son appartement, rue Goncourt, dans sa 306, elle y est forcée dit-elle, Adel aurait tenté une seconde fois d'abuser d'elle, cette fois-ci devant Fiona et Lucie. Cécile dépose plainte. Le lendemain, les constatations gynécologiques s'avèrent compatibles avec son récit.

Une semaine auparavant, Adel S., 38 ans, marié en Algérie, s'est déjà entraîné au viol sur une fille tout juste majeure qui vient déposer au même commissariat le jour où Cécile va chez le gynécologue. Entre-temps, il a quitté la France pour rejoindre sa femme qui va accoucher à Constantine.

Quand Adel revient en France en janvier 2014, il est arrêté et placé en rétention administrative, puis mis en examen pour viols. Incarcéré à Villefranche-sur-Saône, le présumé innocent finit par avouer des relations qu'il juge globalement consenties, alors que les plaignantes précisent qu'elles n'étaient pas d'accord.

En 2013, Cécile avait accusé Adel S. de l'enlèvement de Fiona.

Injustement désigné comme possible kidnappeur, a-t-il pensé que l'innocence d'un crime allait absoudre et nier la possible réalité d'un autre ?

Le journal *La Montagne* titre : « L'autre affaire ». Cécile Bourgeon a été violée un an avant la mort de Fiona. Et alors ? commente un lecteur. C'est quoi le rapport ? Un viol on n'est jamais vraiment sûr.

En septembre 2016, lors du procès du présumé violeur, on a baissé les stores à la cour d'appel de Riom. Cécile arrive accompagnée de gardes du corps dont les T-shirts sombres XXL collés aux pectoraux soulignent la musculature explicite. Les faits sont jugés à huis clos, mais aux abords du procès, ce qui frappe le regard et l'opinion, c'est la silhouette de Cécile.

Elle a grossi.

Énormément.

On commente et on se moque sans préciser que l'arrêt de la drogue lui a fait prendre du poids. Après trois jours d'audience et moins de deux heures de délibéré, la cour se montre plus sévère que l'avocat général et requiert quatorze ans de réclusion avec une sûreté des deux tiers contre Adel S. En appel, quelques mois plus tard, après cinq heures de délibéré, la cour de Haute-Loire réduit la peine de deux ans.

Un viol cela change la vie d'une femme, de toutes les femmes. Et la vie d'une mère toxico potentiellement infanticide ? On ne sait pas. Cécile Bourgeon est un mystère condamnable et ce viol, on le lui accorde en sucrerie provisoire : dans deux mois, c'est l'Affaire, la Vraie, où elle est présumée coupable de violences ayant entraîné la mort de Fiona. Après le verdict du procès d'Adel S., Cécile Bourgeon rejoint sa cellule à Corbas dans le Rhône, porte sa métamorphose physique comme une laideur incriminante supplémentaire : les grosses c'est moins des victimes.

Je regarde la photo du nouveau visage de Cécile. Le minois enfantin et innocent de 2013, l'inclination mignonne de la nuque, les mèches romanesques et douces ont disparu. Sa bouche infime et ses grains de beauté ont moins de malice qu'il y a trois ans, ses yeux s'enfoncent dans une face qu'on dira bouffie. Sa mère, Françoise, expliquera que Cécile ne se sent pas bien avec le poids qu'elle a pris, son avocat ajoutera qu'elle ne se sent pas bien du viol qu'elle a vécu.

En 2012, le viol ajoute une ligne dans son CV qui l'éloigne de plus en plus de 2007, son année gagnante. Cécile Bourgeon se scarifie, prend des douches, avale du Xanax. Elle témoignera : Fiona a été marquée par ce viol, elle a senti ce que j'ai vécu, j'étais en pleurs, Fiona a changé après ce viol. Durant cette période, Nicolas voit ses filles, les garde quand la mère travaille ou sort, il vient rue Goncourt ; si Nicolas n'est pas là, Cécile sort quand même, signale son absence à ses voisines, ou pas. Les filles se gardent avec la télé ou Morphée. Cécile est libre, elle est boulimique, elle vomit et continue de s'acheter l'adolescence qu'elle mérite ; certes, elle a été violée mais elle est toujours célibataire, elle veut tomber amoureuse.

Printemps 2012, Berkane abandonne Nevers pour Clermont, il fuit les ennuis, des hommes le traquent pour une dette de came. Il a quitté sa dernière compagne, ou plutôt elle a réussi à le quitter. À Clermont, Berkane, surnommé Kader, joli cœur, plaît aux filles, la dernière en date, plus âgée, a été séduite, paraît qu'il a des abdos et sait honorer les femmes, leur parler d'amour, les rendre précieuses, les envelopper de tendresse et de passion, il est si drôle en plus, les traite en reines. Le mec idéal. Elle le quitte aussi. Kader se retrouve célibataire, il aimerait bien une nouvelle copine.

Kader rencontre Cécile et réciproquement soit au jardin Lecoq, soit chez Ayoub, le demi-frère de Kader, soit près de la gare, au Corail, où elle est serveuse. Selon les critères admis, le Corail est un bar mal famé, sont attablés là-bas des prolos drogués et/ou basanés.

Durant l'été 2012, entre Cécile et Kader, se passe quelque chose d'assez fatal, il lui fallait une femme, il lui fallait un homme, Kader est

un homme, Cécile est une femme, c’est la bonne, c’est le bon, ils se sont trouvés ; ils vivent ensemble quasi immédiatement. En septembre, Berkane, Cécile, Fiona et Lucie marquent leur empreinte de main sur le mur de la cuisine rue Goncourt, *Love Forever*, il est son amour, sa vie et son oxygène, c’est écrit aussi. Ils respirent, ils y sont, ils ont une famille, un avenir, ils vont se marier, ils vont réussir leur vie. Les emmerdes sont derrière eux.

Après la rencontre avec Kader, Cécile dépose encore ses filles chez Nicolas quelques week-ends puis les relations se tendent ; en septembre, Nicolas Chafoulais voit sa fille aînée pour la dernière fois. Elle n'a plus que huit mois à vivre, elle a du mal à appeler Berkane papa, Lucie s'y plie, Fiona n'est plus très sage, on la punit davantage, plus de tableaux de comportement, sage, pas sage, moyennement sage avec soleil, orage, nuage comme en 2011 ; souvent elle n'est pas sage et elle veut son papa.

Cécile et Kader s'aiment, mon amour, ma poupée, je t'aime, je t'aime, je t'aime. Cécile bosse, serveuse, dépose de l'argent, Kader fait du *business*, ils font des courses et des trucs de famille. En décembre, Nicolas supplie de voir ses filles, Cécile répond qu'elle va voir ça avec son mari – comprendre Kader, son amour, son homme à elle, qui l'aime et qu'elle aime. Elle sera bientôt enceinte de lui, d'ici une ou deux semaines. Dans son portable, Cécile a changé Nicolas Chafoulais en Grosse Pute Nico, qui laisse régulièrement des messages pour voir ses filles.

À la disparition de Fiona, il sera perquisitionné et auditionné, Cécile l'accuse d'enlèvement jaloux et criminel, les policiers ont des soupçons, c'est pas un papillon lui, il a un trou de quinze minutes dans son emploi du temps. Eux, ils s'aiment, *mi amor*, j'arrive, je rentre, *mi amor*, je t'aime, elle a le permis, c'est souvent elle qui va chercher la came toute seule, pour la police c'est mieux, Bart Simpson a raison, on ne soupçonne jamais les papillons, j'arrive *mi amor inch Allah*, dit-elle aussi à son mari Kader, son homme à elle, le futur père de son futur fœtus. Cécile ne trompe pas Kader, elle le jure, qu'Allah les en protège, car elle l'aime, elle fait les allers-retours chez Tonton, le tenancier d'un squat où se retrouvent dealers et consommateurs de dope, il s'appelle Eddy Compans. Pendant les mois de leur vie commune, Cécile et Berkane vont deux fois par semaine chez Tonton. Le gars offre refuge, rue de la Tannerie, passage de marginaux, de stupéfiants, parfois le couple

emmène Fiona et Lucie, elles regardent la télé. Cécile et Berkane se droguent comme ils s'aiment et inversement, c'est le bon temps, fous rires, fusion sensible et érotique, réflexe de vie poussé dans des extases reconduites tacitement, bonheur chimique des synapses gorgées de noradrénaline, cette hormone du plaisir qui gomme les douleurs morales et physiques.

Françoise, la mère de Cécile, est soulagée, enfin, sa fille est heureuse, elle va bien, il a l'air chouette ce Kader. Cécile s'entend bien avec Khadem, la mère de Berkane, et elle aime aussi ses belles-sœurs, Zina et Fatia ; elle adore les gâteaux algériens au miel que lui offre sa belle-mère.

Cécile et Kader commandent des kebabs, amènent Fiona à l'école, vont la chercher, shopping, regardent la télé, réalité pour elle et enquêtes policières Pierre Bellemare pour lui ; en avril, ils savent que le bébé est un garçon. Nicolas appelle, laisse des messages, pour voir et prendre les petites et Fiona surtout, ah non, désolée, elle a dentiste. Fin avril, mauvaise météo à Clermont-Ferrand. Période difficile, Khadem, la mère de Berkane, est souffrante, et Tonton aussi, ils vont bientôt mourir. Cécile et Berkane leur rendent visite. Ils ont le sens de l'injustice, la mort d'Eddy et de Khadem leur semble injuste ; les amoureux sont conviviaux et généreux avec ceux qui le méritent. Il en reste peu, entre ceux qui meurent et ceux dont Berkane s'est débarrassé, ils se retrouvent souvent seuls, faut dire qu'ils n'ont besoin de personne, une famille se contente d'elle-même, contente à se contempler comme famille, univers infini aux rôles finis et à la sécurité certaine.

Pour Cécile, le tiercé gagnant de 2007 est prêt à se renouveler ; elle a survécu à un viol, elle est enceinte et en couple avec un homme qui jure tous les dieux – notamment Allah – que le droit chemin est devant eux. Il paie les factures, Travail, Famille, Patrie, y a plus qu'à accoucher, l'avenir sort de sa brume chaotique et promet le bonheur ordinaire des gens qui s'en sortent. Cécile et Berkane ont foi, désirent une dignité commune et singulière, le récit à venir rachètera ceux du passé. Ils s'aiment plus que tout, clame Cécile.

Début mai 2013, le soleil ne revient pas, Fiona a une gastro, Berkane joue à la console, parfois avec Fiona. Le couple fait pousser des plants de cannabis qui verdoient bien, et quelques champignons hallucinogènes, c'est une réussite, et en plus ils s'aiment. *Mi amor*, je t'aime, j'arrive. Restent toujours des factures qu'elle jette parfois sans les ouvrir. Enceinte, Cécile est fatiguée ; elle a tellement peur d'une fausse couche, elle essaie de se reposer et de ne pas prendre de drogue, n'y arrive pas, de temps en temps Berkane la frappe, faut bien lui couper l'envie : elle est enceinte. Elle accepte les coups, elle veut une famille, il a raison, la drogue c'est pas bien, ils veulent une famille, ils s'appliquent, Cécile a des livres pour qu'ils puissent se marier dans les lois de l'Ancien Testament validées par l'islam, rapport avec le droit chemin qu'il faudrait qu'ils empruntent ensemble.

Dès que possible.

Temps de chiotte en mai 2013, le pire depuis 1984, 23 jours sur 31 en dessous de la moyenne pour les températures et une augmentation notable des précipitations.

Dimanche 12 mai, il fait très beau, signalement de la disparition de Fiona.

14 novembre 2016. Abordons ce procès sans a priori et sans préjugé, demande l'avocat de Berkane à la presse. C'est raté, *Le Point* titre : Le procès des diaboliques, et les compare aux deux composants de la nitroglycérine. L'Arabe efflanqué, la Blonde menue qui récitent des dialogues de sitcom d'amour un mois après leurs aveux, ça veut dire quoi ? En 2013 déjà, la confrontation entre les deux accusés avait surpris les enquêteurs et les magistrats : pendant six heures, l'un avait accusé l'autre, puis ils avaient fini par s'enlacer. Pour comprendre, on interroge la mère sur son obéissance :

Cécile Bourgeon, soumise ou pas ?

Au tribunal, elle se défend. C'est pas parce qu'on est soumise qu'on peut pas dire non. Elle explique que Berkane lui désignait les endroits où frapper Fiona. L'image robuste de Cécile, sa façon d'argumenter perturbent les journalistes et le public. On ne reconnaît pas la maternité dans la mère, la fille dans la femme, la faiblesse dans la force. Elle est folle, bête, méchante, un génie du mal, une niaise prolétaire ? Son besoin d'amour et de came conjugué à son idéologie de battante fichent le tournis. De quel œuf Cécile est-elle sortie ?

Soumise ou pas ?

Question récurrente quand une femme se trouve en cour d'assises avec des hommes. Lors d'un procès de braqueurs, une femme voilée, employée d'un supermarché, comparaît libre mais risque vingt ans de prison pour complicité. L'énigme qui signe sa culpabilité ou son innocence va se résumer à sa soumission éventuelle. Une femme, ça pleure, c'est influençable et soumis. Une femme doit typiquement être une femme, pas une virago, ni une matrone, ni une mère infanticide, juste une femme, douce, sensible, vulnérable, maternelle, souriante. Les constantes permettent de juger : les soumises sont innocentes, les autres

coupables. L’employée du Leclerc était très enceinte et un peu soumise le jour où elle a permis aux braqueurs d’entrer, dont l’un l’avait préalablement engrossée, elle sera acquittée. Incompétente à protéger les femmes soumises qui en meurent, la justice protège comme elle peut les femmes soumises qui survivent, même si peut-être, à l’occasion, elles sont un brin criminelles. La tradition offre d’abord assistance éducative aux filles délinquantes, leur vice est une vulnérabilité curable ; pour les gars, le mieux c’est la punition, leur vice n’est pas une maladie sociale, c’est une nature, il faut la châtier pour la soumettre. On soigne les filles, on dresse les garçons.

Et Cécile ? Elle n’est pas claire et ça contrarie. Avec ses cinquante kilos en plus, elle est pas foutue de rentrer dans une case : en 2013, elle était assez enceinte mais plus ou moins soumise, voire plus ou moins dominatrice, voire vaguement manipulatrice. Y a (en plus) ce truc qu’elle a d’aimer un type pareil, la blonde française, là, elle lui trouve quoi à l’Arabe toxico, c’est pas un signe de perversité ça aussi ? Personne l’a forcée, si ? Cécile se défend toujours. Celle qui pourrait être plainte ne cherche pas la pitié, ses avocats tentent de contenir cette cliente qui leur échappe et sème une antipathie féroce dans le public qui n’avait déjà pas de quoi l’aimer.

Peut-être pour tenter de contrebalancer le mouvement de rejet qui s’étend dans le prétoire, le président de la cour redouble de douceur avec elle et aboie sur Berkane. On n’a pas voulu ça, murmure Cécile Bourgeon. Elle baisse la tête quand il faut avouer que Berkane l’a battue, cela ne lui sort pas facile de la bouche ni des yeux, et le président toujours avec douceur : Il n’y a pas de bonne réponse. Il cite les hématomes qui sont datés par la médecine légale : yeux, jambes, visage. Au début, j’ai accepté d’être battue. La salle d’audience tressaille face à la faille possible de ce couple : entente entre le corps qui frappe et celui qui reçoit les coups ? Le ramoneur voulait-il juste donner du plaisir à la bergère ? Ça arrive et ce ne serait pas nouveau, ils nous refont cinquante nuances de Gray version HLM ?

Cécile rechigne à avoir l’air de ce qu’elle n’est pas, pareil pour Berkane, c’est pas un méchant, ni un tox, les traumatismes, ils en ont eu

tous les deux, les traumatismes ça rend malade des nerfs, ça stresse et rend violent, ça veut pas dire qu'on est méchant, ils en ont marre d'être déconsidérés. Elle est bosseuse, premier boulot, serveuse, puis femme de ménage, puis à la laiterie de Gerzat, deux ans. Elle avait espéré un CDI, Candia investit pour un million et demi d'euros en robots, les manutentionnaires deviennent surnuméraires, pas de CDI pour Cécile ; le statut précaire et sa course aux CDD faisaient sa vie. Cécile a travaillé chez des traiteurs, de la vente dans une supérette, bosseuse, Intérim pour Adecco, elle faisait des inventaires, ah, aussi, du soin à la personne, cela n'a pas duré, parfois le travail c'était au black, bosseuse, comme au bar le Corail, elle avait enchaîné, s'était enchaînée, s'était déchaînée quand les patrons lui donnaient des horaires qui ne convenaient pas ou quand le courant ne passait pas, elle n'aime pas qu'on lui fasse des remarques, elle se barre.

Cécile témoigne encore.

Berkane pleure après avoir frappé : Pourquoi mes mains font ça ? Bonne question. On se demande aussi comment font ces gens pour avoir des mains qui décident toutes seules ce qu'elles ont à faire. Ce n'est pas une guerrière, on peut en faire ce qu'on veut, dira une psychologue clinicienne, elle peut être téléguidée, elle est un buvard, une éponge. Les expertises peinent à être cohérentes. Cécile, en repos dans la protection d'une soumission parfois choisie, est-elle coupable si à l'occasion elle s'exerçait à la domination ? La cour s'interroge : qui porte la culotte, qui mène la barque, enfin, serait-ce une dialectique du maître et de l'esclave ? Quand la logique judiciaire échoue face à la réalité, comme tout le monde, elle tente la métaphore.

Pourtant, il y a une explication : elle cherche des protecteurs, il veut en devenir un. Quand on se sent faible, la force, c'est la sécurité, *in fine* la violence aussi. Je les comprends quand ils se retrouvent dans des situations dangereuses, pris dans le triangle infernal du désir d'amour, de protection et de mort ; n'ai-je pas appris cette même politesse masochiste comme Berkane, Cécile et tant d'autres ?

Se punir d’exister quand on est mal aimé.

À chaque fois qu'elle raconte sa vie, Cécile commence comme ça : À 5 ans, mes parents ont divorcé. Françoise, la mère de Cécile, est creusoise, elle a été secrétaire médicale à mi-temps dans un cabinet d'homéopathie, elle a 30 ans à la naissance de sa fille, comme son mari Gérard Bourgeon, qui travaillait aux espaces verts pour la ville de Clermont, il s'occupait également du jardin Lecoq et de Montjuzet ; fermetures, ouvertures et le balayage aussi. Ce père-là est un père absent qui a dévoré l'enfance de Cécile et de son frère Thomas, de trois ans son cadet. L'homme ne travaille plus comme gardien, s'il a confessé une affaire de harcèlement à sa fille, au tribunal on évoque une agression sexuelle. Le témoignage de Gérard, corps athlétique, style militaire, met mal à l'aise. Les parents Bourgeon criaient, se tapaient dessus, conjugalité invivable qui ne s'en cache pas. Au moment des crises, Cécile chopait son frère, retenait ses larmes, allait dans la chambre et jouait avec lui.

Après la séparation, le père de Cécile et Thomas obtient la garde un week-end sur deux et la moitié des vacances, ne prend pas ses gosses régulièrement et quand ça arrive, il bat sa fille. Cécile explique : il était maniaco-dépressif. Les enfants Bourgeon sont terrorisés par ce père qui ne veut pas qu'on touche certaines portes, ouvre les robinets, tire la chasse d'eau, laisse la lumière allumée ; les sanctions pour la fille sont paraît-il copieuses et méthodiques, coups au visage, gifles, coups de pied au cul. En balade au parc du Cézallier, la gamine tache sa robe, il la traîne par le bras et lui fait croire qu'il va la jeter aux lions. Cécile ne s'entend pas avec sa mère, il arrive qu'un enfant cherche son père auprès de sa mère et finisse par s'énerver contre la mère pas foutue d'avoir un père près d'elle, surtout si la mère en question rencontre un beau-père qui s'appelle Jules et travaille chez Michelin. Lui a des principes – tout le contraire de Gérard qui a des manies mais pas de principes. L'éducation

c’est compliqué, Cécile se sent rejetée, son frère, sa mère et Jules s’entendent bien : on table sur la discipline scolaire et sportive pour faire famille mais Cécile n’y arrive pas, c’est le conflit. Thomas pense que sa sœur a un problème avec l’autorité, les onze ans avec Jules, ce n’était pas si mal.

Quand je consulte les articles, les tweets et les vidéos de 2016, je me rends compte que l’obsession des médias, de la cour, la mienne est la même. Qu’est-ce qu’une mère ? Comment définir une mère ? Au tribunal, on ne cherche pas dans le dictionnaire ni dans l’Ancien Testament, on interroge Cécile Bourgeon. Quel genre de mère peut tuer ou pas, laisser tuer ou pas, aider à tuer ou pas, ne pas protéger ou pas, laisser mourir ou pas, aider à mourir ou pas, en tout cas et ça c’est sûr, quel genre de mère enterre sa fille et ne le dit pas ? Cheveux courts dans un carré indéfinissable, vêtue de noir, Cécile Bourgeon trône de son embonpoint, les avocats essaient de dresser son portrait en manque d’instinct maternel, en manque d’amour maternel voire en haine maternelle. Toutes les théories psychosociales lui sont appliquées. Cécile Bourgeon a-t-elle maltraité sa fille ? Si oui, est-ce à cause de sa ressemblance avec le père de la petite, en déni et refus de Nicolas Chafoulais ? Aurait-elle vécu cette ressemblance comme une trahison et tué sa fille à défaut de la retourner à l’envoyeur, de la remettre dans les couilles du géniteur ? Cécile réfute, elle a aimé sa fille : les mamans aiment les enfants.

Les parents présumés maltraitants aiment leurs enfants.

Pour Cécile, l’idéal, le bonheur, c’est être enceinte. Serait-ce en paradoxe le mobile de l’infanticide ? Une mère maltraite-t-elle depuis son amour maternel dont elle ne sait que faire ? On évoque les kilos de Cécile et on précise qu’à 19 ans, pendant la grossesse de Fiona, elle en avait pris quarante ; cette prise de poids s’avère un acte de *résilience*. Ses parents désirent un avortement, Cécile désire un accouchement, la jeune fille double le nombre de kilos requis. C’est une mère de poids qui n’est pas de taille. Le public grogne, pas question de considérer Cécile comme une victime.

De quoi est constitué l’amour des mères qui battent ? Comprendre Cécile Bourgeon ce serait comprendre le lien insoutenable qui associe maternité et infanticide : 88 % des néonaticides sont commis par les mères dans la solitude de leur accouchement ; il faut être mère pour tuer son enfant dans les 24 heures. Ensuite, disent les statistiques, les pères prennent la main, ils sont à 57 % responsables du syndrome du bébé secoué ; les chiffres sont formels, on tue rarement les enfants des autres.

Le père de Cécile amène les siens dans des camp naturistes, il ne s’embarrasse pas de la promiscuité. Cécile et Thomas insistent, ils étaient au premier rang oui, ils ont entendu, deviné, un peu vu ; mais non, on ne les a pas touchés, c’était dégueulasse, pas incestueux, non, non. Je me demande, troublée, où commence l’inceste. Thomas n’aime pas le regard que pose son père sur les femmes, il ne lui présentera aucune copine ; l’obsession sexuelle du père le dégoûte toujours.

Je scrute les photos du procès de Riom. Sur le mur du fond de la cour d'assises, une tenture m'intrigue, je suis presque sûre que c'est une tapisserie d'Aubusson. Le jugement de Salomon. Le roi est sur le trône. Près de lui, un soldat brandit une épée de la main droite et un enfant de la gauche ; de chaque côté une femme réclame le bébé, l'une, à genoux, l'autre, debout, l'une a perdu son enfant en couches, l'autre non. Déposé sur un beau tapis bleu, l'enfant mort-né gît au centre de la tenture, personne ne le regarde. Les deux femmes réclament l'enfant vivant captif du soldat. Malgré le silence de la tenture, on imagine les cris du poupon ainsi maintenu par le pied, tête en bas au-dessus du sol. Qui est la mère de l'enfant en vie ? Salomon doit décider. De ces deux femmes qui sanglotent, comment savoir laquelle a senti ses chairs s'ouvrir par ce petit chose qui pleure et agite les bras pour rien ? Je sais bien que le jugement de Salomon est un jugement de salaud. À vouloir couper un bébé en deux, on ne peut être qu'un salaud, à piéger les mères vraies ou fausses, on ne peut être qu'un salaud. L'enfant vivra si une mère se sacrifie.

Même si le divorce Bourgeon a remplacé les scènes de violences conjugales par des séquences estivales exhibitionnistes, les enfants n'en peuvent plus des campings naturistes où on les force à la nudité. Gérard continue de tout casser dans ses crises en solo ou en duo, avec Daniel surnommé la miss – les deux hommes récusent les faits, ils sont pas amants ni pédés, juste amis – puis Florence qui avait essayé de se défendre avec un couteau face à la jalousie de papa Bourgeon, puis la gentille et douce Amina. Thomas se souvient d'une Juliette, d'une Annie, d'une Jacqueline et d'Élisabeth ; une longue histoire, Élisabeth, et même un demi-frère que Thomas et Cécile ne veulent pas connaître. Le défilé ne s'arrête pas, les enfants ne peuvent pas tout raconter, ils ne peuvent pas suivre ce père à la vitalité sexuelle insatiable, ils n'ont pas tous les noms, moi non plus. La mère, Françoise, ne sait rien de tout cela,

toutefois elle se doute d'un dérèglement et envoie Cécile consulter un psy, en vain. Au tribunal, Monsieur Bourgeon admet qu'il a un peu tapé mais conteste, il n'est pas impudique et ne s'accouple pas tout près de ses gosses.

Avec sa maman, c'est la guerre pour l'adolescente Cécile qui multiplie les mauvaises fréquentations selon la norme toujours admise : prolos drogués et/ou basanés. Françoise ne la comprend pas, ne l'entend pas, sa fille lui échappe. C'est pas tout, le Jules impliqué dans la réussite scolaire des gosses ne rend pas Françoise heureuse, elle se rapproche de Luc, et part le rejoindre à Perpignan, le cran au-dessus niveau discipline : il est gendarme.

Cécile ne veut pas renoncer à son père, la fille Bourgeon a un souci avec le renoncement qui ne veut jamais d'elle, uniformément obstinée à être aimée par un papa. À 19 ans, enceinte de Fiona, elle l'avait croisé, l'homme s'intéresse à son chien dit-elle, pas à son énorme ventre, c'était l'année du tiercé gagnant : CAP, grossesse, permis de conduire. Elle le recroise plus tard, elle est célibataire, ils se retrouvent dans une boîte de nuit. Gérard Bourgeon s'ennuie, il invite sa fille Cécile au Zyzy Folies. Quand on est de Clermont, on connaît au moins de réputation la boîte *gay-friendly* derrière la gare SNCF ; là, Madame Minicils et Madame Bernie Parker font des shows transformistes. Le 24 septembre 2007, la fameuse année, Miss Déborah, en guêpière blanche et carreaux vichy rose, porte-jarretelles en jolie dentelle, chante : Je suis une putain, je gagne et perds ma vie avec des types au fond de mon lit. Déborah est belle, joyeuse, la musique entraîne et les paroles disent : La vie est dure pour toutes les femmes impures, on dit qu'les putains ont du cœur, mais si on ouvre le mien, on trouvera du malheur. Et la voix éclate de rire. Faut bien se marrer et en sortie avec son père, Cécile rigole, c'est bon de revoir un peu son papa.

Comment dénier à Cécile et Berkane leur désir de devenir parents ? Kader invoque sa qualité miraculeuse auprès de la cour peu encline à le croire : Je peux donner de l'amour.

Depuis la prison, Cécile écrit une lettre où elle propose d'avoir *d'autres enfants* avec un certain Djamel. C'est l'indignation dans

l’arrondi des bouches du public de la cour d’assises de Riom. Cécile Bourgeon sent peut-être la démesure inappropriée de son ambition, elle rétorque : C’était il y a longtemps, une relation épistolaire, en prison, on recherche de l’affection. Deux mois après son incarcération, six après la mort de Fiona, Cécile écrit à son épistolier Djamel, I love you so much, si ça se trouve on aura un bel avenir. Salomon sur la tenture se tait, on sent une envie de découper des mères en deux dans la salle qui crie : Oh. C’est le tournant au procès de 2016.

Dans la France chrétienne du XIXe, les jurés auraient peut-être été émus par l’accusée Cécile Bourgeon. À l’époque, on faisait indulgence aux filles-mères infanticides qui par leur crime reconnaissaient le fondement absolu de l’ordre social : soumises à l’idéologie dominante, en tuant leurs nouveau-nés illégitimes, elles respectent la famille, lieu exclusif de la procréation, Bravo les filles, on n’accouche pas en dehors du mariage ! À l’ère industrielle apparaissent puériculture, assistance publique, pédiatrie, psychologie, psychanalyse, les enfants survivent, les filles-mères sont davantage acceptées, la contraception s’étend. Puis les enfants travaillent aux mines, dans les usines, bâtards ou pas, on les aime, faut qu’ils survivent, ils rapportent à la société. Le travail les tue beaucoup, une loi demande : pas de labeur avant 8 ans et seulement de 5 heures à 21 heures. Évolution technique, événements historiques, lois scolaires, les enfants travaillent de moins en moins en France, ils deviennent bien précieux, leur mort prématurée, un drame. Plus les années passent, plus l’enfant est la quintessence de la famille. Ainsi à l’ordre moral et religieux peut s’adjoindre une idéologie non moins exigeante, celle du bonheur, et le bonheur, on se le donne en mille, c’est en famille.

Alors, Berkane plaide pour que son amour paternel et familial ne disparaisse pas de la narration : balades au jardin Lecoq, judo, achat de pâtisseries, McDo, cinéma, gâteaux aux pommes, pâtes à la kefta, côtelettes d’agneau ; mieux que son père à lui, il déclare que Fiona et Lucie lui ont donné envie d’avoir des enfants. Ils font des bisous, il concède qu’il jouait avec Fiona à des jeux de console interdits aux moins de 16 ans, mais il la laissait gagner au mikado. Il résume : J’ai plein de mauvaises qualités. Cécile aussi concède qu’elle n’a pas été parfaite :

Tous les jours, je regrette d’avoir été une mère négligente, un monstre pour certains. Dans le box des accusés, sous l’œil de Salomon et du public, Cécile censée apparaître en monstre fragile et repenti n’a pas peur d’affirmer une seconde fois son droit absolu d’enfanter :

Je suis mordue des enfants.

Oui, je veux une famille nombreuse.

J’ai le droit.

Oui, j’aimerais bien avoir un autre bébé, j’aime bien les enfants.

La salle répète oh.

Pour l’espèce mammifère, devenir mère a longtemps signifié l’acceptation d’un risque mortel. Le possible infanticide de Cécile renverse le courage maternel de l’enfantement. Adieu fantasme de la mère sacrificielle, bonjour toute-puissance archaïque terrifiante : celle qui donne la vie peut la prendre. Dans le box des accusés, en 2016, la désormais très ronde Cécile Bourgeon concentre en son corps un crime biblique et social qui l’exclut de la cité, voire de la communauté humaine.

Le cliché veut que le fait-divers soit la crasse lustrée de la plèbe, je me sens très vite chez moi dans l'affaire Fiona.

J'habite près du parc Montjuzet.

Berkane Makhlouf habite les Vergnes, quartier où j'ai été animatrice, non loin de l'impasse Verlaine où j'ai grandi.

Cécile Bourgeon et ma mère ont travaillé dans la même laiterie, à Theix.

La mère de Berkane et ma mère n'ont pas choisi leur mari d'Algérie et ont aligné les grossesses comme des chiffres du Loto.

J'ai été la prof particulière des enfants du pédiatre de Fiona.

Cécile a travaillé comme serveuse au Goa, le restaurant indien/pakistanais de la rue Fontgième, j'ai travaillé comme serveuse chez leur concurrent, le Kalash, rue du Port.

Aydat se trouve près du village auvergnat où mes parents ont débarqué d'Algérie.

Fiona, Cécile et moi sommes filles aînées, nous avons été battues.

Cécile et moi, on cherche l'amour n'importe comment.

Fiona avait de l'asthme, Cécile, Berkane et moi aussi.

Berkane et Cécile ont appelé leur enfant Adam, comme mon fils aîné.

Cécile et ma mère mettaient de la pommade sur les bleus de leur fille aînée.

Le conte de la bergère et du ramoneur qui auraient enfoui Cosette en terre d'Auvergne ne donne pas tout de suite de la littérature. Je lis les comptes-rendus d'audience où il est question de la faille narcissique

observée par les experts. Je ne comprends pas. Est-ce une accusation contre les gens en déficit d'amour ? Le souci analytique des psychiatres, c'est le couple éventuellement criminel. Le public et les magistrats tentent de comprendre. Qu'est-ce qui relie ces deux hurluberlus ?

La stéréotypie psychologique fonctionne bien avec l'un et bute contre l'autre. Berkane Makhlouf rentre dans les cases : théâtral, mythomane, il balance des chaises et des beignes. Resté dans l'omnipotence infantile, il jouit de l'autre comme objet. Voilà, on connaît ce genre de profil, courant en cours d'assises, chez les garçons surtout, notamment les sudistes prolétaires *;* donc on est sur une incapacité à canaliser ses angoisses, ses frustrations, le gars n'accepte pas l'autorité, sentiment agréable de *déjà vu*, c'est rassurant, on domine le sujet, on va pouvoir l'enfermer *fissa fissa*. À la barre, l'Arabe parle en fantôme, il dégage peur et pitié et lance au sujet de sa vie rue Goncourt : Cécile est un amour, les enfants c'est sacré. Berkane regrette les photos des enfants devant des plants de cannabis, c'est pas bien ; comme dans un entretien d'embauche il liste ses défauts : Avant j'étais paranoïaque, impulsif et négligent. Le type file doux et triste, des témoignages disent fou et violent. Berkane parle du sourire de la petite qui est encore dans sa tête, il raconte les courses dans le couloir. Je vois bien le couloir d'un appartement HLM, je vois bien cette course vers l'enfance impossible, je l'ai encore dans mes jambes. Les assistantes maternelles décrivent Fiona qui court vers Berkane, décrivent Berkane qui cherche la gosse à l'école, gosse qui se blottit dans les bras d'un beau-papa qui l'étreint ; on a l'impression qu'elles parlent d'amour et de tendresse et ça colle pas avec l'idée qu'on a d'un assassin d'enfant, surtout que le Kader, enfin Berkane, en tant qu'enfant on l'a bien battu aussi, battu en tant que présumé bâtard, la preuve qu'il est malade, argumente Ayoub, le grand demi-frère, c'est que déjà tout petit Berkane pleurait tout le temps. La cour est troublée.

C'est normal ou pas ? On ne sait plus, on pense qu'ils méritent le pire, même si c'est à pleurer ; d'abord on leur inflige le pire et après on verra.

Kader et Cécile, c'est pas Bonnie and Clyde, ils se sont tenus debout et titubants, ont tenté la famille comme on tente un double six. Berkane reconnaît : On avait des lacunes. L'indignation monte, le détecteur de métaux à l'entrée sert à ça aussi, éviter que les accusés se prennent un

truc dans la figure. Ils sont ce qu'on croit qu'ils ne peuvent pas être : une famille.

Un pompier se rappelle l'absence de réactions de Madame Bourgeon face à un pédophile notoire en balade dans le parc, le pompier qui a une fille en avait tremblé d'effroi, Cécile était restée placide. Elle rétorque : Quand je stresse, je me drogue, je deviens stone à cause des médicaments. Bien sûr, elle a des émotions, la preuve, elle a envoyé une lettre de remerciements aux policiers qui lui ont permis d'avouer, à un certain Fred elle a envoyé des poutous parce qu'il est le papa qu'elle aurait aimé avoir. Cécile a la nostalgie enfantine de sa garde à vue. Brave fille. Brave mère. Brave folle. Émue, elle interroge le président : veut-il la pousser au suicide ? La salle d'audience n'est pas contre. On a des idées pour l'aider.

Une amie d'enfance témoignera, En dix ans, je n'ai jamais vu pleurer Cécile. À force de subir, Cécile Bourgeon se défend-elle par cette placidité ? L'experte conclut : elle s'est protégée pour survivre. En gros, si Cécile était morte au cours de son enfance, de son adolescence ou un peu après, on n'en serait pas là ; elle a survécu, s'est adaptée, caméléon qui prend l'empreinte et peut devenir la patronne.

Nous avons donc deux hominidés désinhibés, shootés, amnésiques, probablement menteurs. Normal ou pas ?

Des toxicomanes amoureux quoi.

Non, non, complicité *psychopathologique* on a dit. C'est des malades, ils sont pas comme nous

du tout,

du tout.

Du tout.

25 novembre 2016, les délibérations durent cinq heures. Berkane Makhlouf est condamné à vingt ans de réclusion criminelle assortis d'une peine de sureté de quatorze ans pour violences aggravées ayant entraîné la mort. On accepte de ne pas retenir l'intention de la donner, on accepte de ne pas considérer le qualificatif de violences en réunion. Berkane est aussi coupable de non-assistance à personne en danger, de recel ou dissimulation de cadavre.

Cécile Bourgeon est acquittée des violences mais est condamnée à cinq ans d'emprisonnement pour non-assistance à personne en danger, recel et dissimulation de cadavre, modification de l'état des lieux d'un crime et dénonciation mensongère d'un crime. Enfin, la justice retire à la mère le droit d'être mère de ses enfants.

On hurle dans la salle. On hue.

20 ans pour lui, 5 ans pour elle ?

Les parties civiles et l'avocat du beau-père regrettent : Une mère est difficile à condamner. L'avocat de la mère se réjouit : C'est une énorme satisfaction, l'une des plus belles de ma carrière. Le verdict apparaît injuste pour les journalistes et le public. Fragile victime en mai 2013, soumise innocente au moment de son arrestation, Cécile a montré sa force et sa volonté lors du procès. Berkane, le tox violent et arabe depuis le début, est apparu mou et faible à l'audience.

20 ans pour lui, 5 ans pour elle.

Le public se masse devant la salle d'audience et invective.

La colère vient des poitrines et des bouches. Elle est contagieuse. Normal, témoigne un doctorant en psychologie sociale et cognitive sur une chaîne d'info : ce processus émotionnel, théorisé dès 1895, définit notre tendance à imiter et partager l'émotion d'un groupe auquel on appartient sans pour autant identifier les raisons de cette émotion. On tente la psychologie des foules et on enregistre les hurlements.

Sale pute

On siffle.

On crache.

Salope

La vérité judiciaire énonce que la mère n'a pas tué, six jurés ont suivi un procès sur des dizaines d'heures et délibéré pendant cinq, ils jugent qu'elle n'est pas cause directe de la mort de Fiona. Sans corps, les paroles ont compté pour des faits, c'est la règle, le doute profite à l'accusé, c'est la règle, pour la foule, c'est pas régulier. Qu'est-ce que la vérité judiciaire face à la vérité vraie de la conviction personnelle ?

On hue.

C'est un monstre
cette femme
est un monstre !

On hurle.

À mort !

Cinq ans pour Cécile Bourgeon c'est lui donner le droit de tuer avec son utérus, l'arme du crime c'est la mère, le crime aussi peut-être. Sur la Toile, ça hurle. BRJ396, le 27 novembre 2016 à 8 h 54 : Bien sûr, un verdict mal compris car nous sommes des truffes. La mère n'a pris que cinq ans alors qu'elle est encore plus coupable, car pour elle c'était sa

propre fille alors que pour lui cela n'était que la fille de sa compagne. Alors, je suis peut-être idiot, mais je sais que deux et deux font quatre.

Le parquet a dix jours pour faire appel. Il fait appel. Le rendez-vous est pris près d'un an plus tard au Puy-en-Velay en octobre 2017. Les avocats de Cécile Bourgeon demandent que leur cliente soit remise en liberté avec un bracelet électronique. Mais on a peur qu'elle déplace le corps, qu'elle soit cause de désordre, qu'elle profite de sa liberté pour être libre alors que Fiona est morte, faut pas déconner ;

demande rejetée.

La nuit le vent souffle, je dors mal, je me réveille fatiguée d'un cauchemar que j'ai essayé de tasser au fond de l'oreiller. Le cri de mon rêve est sorti de ma bouche en pleine nuit. Je me trouve dans la banlieue de mon enfance, dans ce coin où les yeux de ma propre mère ne peuvent plus me voir et je parle, j'écoute des gens et mes jumeaux sont là, ils doivent aller à l'école, le nom apparaît, école Diderot, mes enfants disparaissent. C'est là que j'ai peur, qu'est-ce que j'ai fait ? Comment ai-je pu préférer échanger avec ces inconnus plutôt que d'accompagner mes enfants à l'école ? Je me mets à courir, terrorisée de les perdre à jamais, au détour d'une rue le bout du ciré jaune de mon petit garçon, puis plus rien. Je les appelle, leurs deux prénoms accolés comme je le fais souvent, leurs deux prénoms qui ne font qu'un, on appelle les jumeaux par paire, l'évidence veut ça, je ne dis pas jumeaux, je dis Robin et Valentine,

je dis Robin et Valentine

À table ; je dis Robin et Valentine

Au lit ; je dis Robin et Valentine

On lave les quenottes ; Robin et Valentine

On lave les menottes ; Robin et Valentine

le pissou et Robin et Valentine

le bisou.

Dans mon rêve se dressent un château écossais et des douves, je cherche mes enfants qui ne sont nulle part, je hurle : Robin, Valentine. Le silence et la disparition me font un gouffre dans le ventre, il ne s'agit pas

de pleurer mais de crier. Mon rêve devient un hurlement. Je refuse qu'ils ne soient plus là. C'est de ma faute. On ne peut pas emporter mes deux petits. Non.

La douleur, le deuil impossible et le désir caché de mon rêve me maintiennent éveillée jusqu'au matin.

Il y a tant de jours où je ne veux pas être mère, tellement de nuits où j'aurais voulu que mes enfants ne se réveillent pas pour pouvoir dormir. J'ai la colère et l'angoisse d'être dévorée par ces créatures insatiables de tout, colère et angoisse qu'on leur fasse du mal comme on m'en a fait à moi. Peur et envie de les perdre, me perdre avec eux et ne plus rien retrouver.

Suite au verdict, Cécile Bourgeon est hospitalisée pour une tentative de suicide à la prison de Lyon-Corbas. On en parle dans la presse et sur les réseaux, mais pas trop. On aime la justice et on apprécie que Cécile se fasse régulièrement justice, c'est la moindre des choses que la mère meure de temps en temps quand l'enfant est morte définitivement. Le suicide, c'est la plus petite des poupées russes enfermées dans les misères de Cécile. À l'intérieur, il n'y a plus rien. Elle expie sa vie de prisonnière et avale des comprimés. Une avocate des parties civiles suggère : *pipeau*, c'est un faux suicide, la preuve : la lettre qu'elle aurait dû laisser n'a pas été trouvée.

Pas de lettre, pas de suicide.

La suicidée explique : Ma seule dignité, c'est de décider si je veux vivre ou pas. Les avocats des parties civiles aimeraient qu'elle le prouve, c'est pas tout d'avaler des comprimés ; 150, Cécile les a comptés un par un.

Trois mois plus tard, elle retente de mourir et, cette fois, elle écrit une lettre pour démontrer sa mort volontaire, une lettre pour sa fille morte. Elle demande qu'on l'envoie au paradis, pas elle, la lettre, car Fiona y est. Sa codétenue répète ses mots : Ce sont les anges qui livreront la lettre. Tu aurais dû avoir 10 ans… Ma vie est foutue… Personne ne m'aide et je t'aime à l'infini. L'avocat de Cécile explique au journal *20 Minutes* qu'elle est angoissée par son procès en appel. Cécile Bourgeon a travaillé en prison, mais c'est fini, elle est sans activité. On apprend que le chômage en prison ajoute à la déprime, on apprend qu'en prison elle paie cher son acquittement pour les violences volontaires. On évoque des insultes. Ses cinquante kilos en plus et ses cinq ans de prison ferme ne vont pas ensemble, on aurait préféré qu'elle prenne cinq kilos et cinquante ans ferme. On l'aurait moins insultée. Cécile se scarifie.

Octobre 2017. Le procès en appel se tient aux assises du Puy-en-Velay, il y a peu de journalistes, peu de public, pourtant il y aura un spectacle qui avortera le procès au bout de la première semaine. Une avocate de l'accusation sous-entend une possible subornation de témoins du côté de la défense, scandale. Lors d'une conférence de presse Nicolas Chafoulais émet des réserves sur l'honnêteté de ces mêmes avocats de la défense qui partageraient un pacte complice – celui des accusés, scandale. L'accusation de collusion humilie, dépôt de plainte, débandade burlesque le vendredi 13 octobre : un juge en robe rouge poursuit, Tex Avery, des avocats de la défense en robes noires, ils quittent le tribunal, le juge commet d'office les avocats pour les forcer à rester, scandale. Je ne reviendrai pas, affirme l'un des avocats de Cécile Bourgeon en s'éloignant de la caméra. C'est le bordel.

Lundi 16, l'affaire est renvoyée, un nouveau procès aura lieu en janvier 2018.

J'irai.

Ma voisine Hélène est veuve depuis début décembre. Son Jacky a attendu la retraite pour choper une maladie qui hospitalise et tue. Dans le quartier de la Glacière, il y a du brouillard, j'ai quitté mes chaussures pour ne pas salir le carrelage, j'ai froid aux pieds, Jacky est calme, il ne souffre plus mais ne rit plus, on lui a mis son écharpe de l'ASM en laine, sa chemise à carreaux et un gilet marron. La dernière fois que j'ai vu un mort, c'était ma prof de français préférée, Madame Libert, morte d'un cancer au moment où je me sauvais de mon HLM. Je me souviens de la morsure de froid de son front à mes lèvres, et la paix belle de ses traits sans souffrance. J'entends Hélène parler au téléphone, elle est face à la cheminée où le portrait de Johnny Hallyday, récemment décédé aussi, côtoie celui de Jacky ; Hélène répète, 48 kilos, les genoux pointus ; dans le salon, je caresse le bras sans chaleur de Jacky en murmurant toutes sortes de conseils et de prières, je souhaite qu'il emmerde bien le monde dans l'au-delà. Durant ses trois derniers jours de vie, Jacky a avalé trois cuillerées de compote. Hélène, dans ses premiers matins de solitude sans routine, s'étonne, elle répète : Mais enfin qu'est-ce que je faisais il y a huit jours à la même heure ? Elle parle, je reçois sa tendresse devenue bavarde depuis le mutisme froid de Jacky. Le retraité n'a pas compté ses jours mais pour l'enterrement, il avait anticipé : Quand je partirai, c'est ça que je veux qu'on entende. Sa dépouille quitte l'église sur l'air de *Flowers of Scotland*, frisson de l'imaginer dans ce cercueil avec son écharpe de l'ASM. Plus jamais les crêpes au rhum qui sentent davantage le rhum que la crêpe. Hélène pense à la place qu'il laisse près d'elle et à celle qui l'attend près de lui. Fiona n'a pas de sépulture. La cérémonie a lieu le vendredi à 15 heures à l'église Sainte-Thérèse, Hélène m'a proposé de chanter pour Jacky, j'aperçois le cercueil, cachée derrière la sacristie, ma voix résonne et je ne l'entends pas.

Après la cérémonie, Lucienne, les yeux secs, m'explique qu'elle ne croit en rien, elle est favorable à ce qu'on raye toutes les bondieuseries de

la carte, elle a perdu son mari et son fils il y a deux ans dans un accident, elle pense que la mort fait bien ce qu'elle veut et qu'à chercher à y comprendre, on n'y comprend pas plus.

Nuit de la Saint-Sylvestre 2018, il y a beaucoup de vent à Clermont-Ferrand. La tempête, au joli prénom d'Eleanor, s'avère coupable de cinq morts et trois disparus en France. À Bourges, une mère et son compagnon ont été mis en examen pour actes de torture et de barbarie commis de manière inhabituelle sur mineure de moins de 15 ans, la fillette de 6 ans, dans le coma, présente des traces de brûlure et de multiples ecchymoses, elle mourra le 19 janvier. Le 23, l'ONG Oxfam annonce que 82 % de la richesse produite dans le monde a profité au 1 % les plus riches de la planète. Séparée de mon mari depuis trois mois, je suis en arrêt maladie ce début janvier, après qu'un inconnu m'a giflée devant mon lycée ; aux aguets, je renifle et relis mes notes, prépare mon séjour au Puy-en-Velay. Je peine à me détacher de mon passé conjugal devenu factice, vingt-cinq années de mariage s'effritent en douleurs inédites, le couple en guérilla impose un tumulte que l'affaire Fiona, réelle, matérielle, vient distraire ; je m'accroche aux faits, à l'analyse pour ne pas sombrer dans les violences répétitives de ma vie ; j'ai porté plainte contre l'inconnu qui m'a giflée. Le chagrin solitaire d'Hélène rencontre le mien, son deuil l'écriture de mes livres.

La veille de mon départ pour le procès, j'achète tous les journaux qui font référence à l'affaire. On signale la présence de nouveaux avocats : celui qui avait défendu le violeur de Cécile Bourgeon défendra le père de Fiona. Cela devrait la mettre à l'aise. Les neuf jurés sont des femmes plutôt jeunes, les hommes ont tous été récusés par la défense. Je suppose que les hommes et les femmes âgées n'ont pas les organes nécessaires pour comprendre la mère et de nouveau l'acquitter des violences.

Sur Airbnb, je loue un studio près de la cour d'appel.

L'entrain médiatique de 2016 est tombé.

Faut dire qu'on a mieux : un mari, Jonathann Daval, pull marin, coupe courte, yeux bleus, moue stupéfaite, à la main rose blanche et rose rouge

lors d’une marche en mémoire de sa femme défunte et assassinée, partiellement calcinée, et donc, le 30 janvier, trois mois après la mort de sa femme joggeuse, le mari se trouve en garde à vue. On le soupçonne. Encore un papillon. Au matin, il nie les faits. La ville est frappée de stupeur, à croire que cela devient une mode de tuer les gens et de prétexter qu’ils ont disparu. Il finit par avouer avoir étranglé Alexia ; quatre secondes de sa vie qui, d’après son avocat, n’enlèvent rien au fait que ce soit un type formidable.

Les derniers jours de Fiona

Le Puy-en-Velay, 2018

Je prends la route d'Issoire et j'écoute les Carpenters, la Haute-Loire offre la neige et les brumes, matelas de coton sur l'horizon. L'évidence d'aller à ce procès, ma récente liberté célibataire, la plaine et le soleil d'hiver gonflent ma détermination, je veux comprendre ce qui s'est passé et l'écrire. Les routes auvergnates sont désertes, Karen Carpenter chante *I love you in a place where there's no space or time* et j'essaie de reconstituer l'agenda mortifère de Fiona.

Comment la mort s'est-elle invitée rue Goncourt ?

Au procès de 2016, l'avocat de Nicolas Chafoulais, Charles Libreville, avait lancé aux accusés :

Le vendredi, Fiona est-elle vivante, mourante ou morte ?

Le vendredi 10 mai 2013.

On ne peut comprendre la mort si on ne sait rien de l'agonie. Il est presque certain que la petite n'est pas décédée subitement.

Clermont-Ferrand, début mai 2013, mauvais temps, Fiona est vivante, le 3, elle réchappe à une crise d'asthme, Cécile Bourgeon en est fière, à l'hôpital on lui aurait dit : Madame vous avez sauvé votre fille.

Le 9 mai, l'activité téléphonique du couple se modifie, Cécile ne répond plus aux appels de sa mère qui finit par téléphoner à la concierge le 12 pour savoir ce qui se passe. En fait, elle n'a plus de contact avec sa fille depuis fin avril, ça fait long, elle s'inquiète. Cécile est enceinte, acoquinée avec ce type qu'elle connaît peu, Françoise a de quoi s'alarmer, sa fille l'a habituée à des plans compliqués. Elle ne sait pas encore que le gars Kader a un casier.

Cécile ne répond pas, ne téléphone pas, ne donne pas de nouvelles.

Plus rien sur Facebook à partir du 8 mai.

Le 12, on parle de Cécile et de Fiona dans toute la France.

Le 13, les textos d’amour reprennent entre Berkane et Cécile, il a du mal, elle le soutient, il y a Lucie dans sa chambre, il y a le bébé dans l’utérus, il y a leur amour partout autour.

Que s’est-il passé entre le 9 et le 12 mai 2013 dans l’appartement 199 du bâtiment J de la rue Goncourt à Clermont-Ferrand ? Qu’est-il arrivé à Fiona ?

Au Puy-en-Velay, Marie-Christine et son mari me font visiter le studio rouge gris blanc propret dans la ville haute. Avant l'audience de l'après-midi, je suis installée en terrasse. Nicolas Chafoulais vient s'asseoir derrière moi, je me sens validée par le hasard. Il trempe machinalement des biscuits dans du Nutella, les deux femmes qui l'accompagnent prennent une salade, l'une un verre de rosé, il quitte la table pour aller chercher des cigarettes. Sa démarche lui pèse, quelque chose de fini, d'épuisé, l'alourdit, cela étreint et peine, il semble ne pas s'inscrire dans le récit, se tient en coulisses d'un fait-divers post-mortem auquel il est obligé de participer ; il revient avec un paquet de tabac à rouler.

Devant le tribunal, il y a des barrières avec rubalise pour la foule, la foule n'est pas là.

Devant les jurés, la voix de Nicolas, jean, baskets, sweat-shirt gris à capuche cheveux courts est à peine audible ; son visage de petit garçon sage et colère, troisième rôle aux césars, n'est pas de taille face aux premiers rôles. Au précédent procès, Nicolas avait raconté Fiona, le bol de céréales, Dora l'exploratrice et les coups de gant sur le museau pour la toilette du matin. Toujours étonné de la mort de sa fille, il avait interrogé son ex-compagne : il aurait pu la prendre avec lui, il aurait pu la sauver, pourquoi Cécile n'a pas appelé ?

Pourquoi tu m'as pas appelé ?

Le père pleure, Fiona n'était pas difficile à vivre. Lui s'était surpris à avoir une fille, puis deux, surpris à observer l'enfance de ses enfants, à puiser en elles une pulsion de vie.

Face à ses larmes, en 2016, Berkane et Cécile s'étaient excusés.

Depuis, Nicolas a passé le permis de conduire et récupéré la garde de Lucie, sa fille cadette. L'histoire de la petite sœur de Fiona affleure un tragique burlesque. Cécile enceinte, concentrée sur la télé, ne sent pas ses contractions, retard des pompiers, maladresse du personnel, non-écoute de ses douleurs, confusion entre envie de déféquer et d'accoucher, Lucie, dès le sortir du ventre de sa mère, se retrouve dans l'eau du réceptacle de porcelaine composite. Naître dans les toilettes, ça fait un sacré début dans la vie. Deux ans plus tard, elle se trouve dans une voiture avec le cadavre de sa sœur, un an après, elle vit avec son père qui porte au cou le prénom tatoué de sa première fille. L'homme a dû souffrir, expier les lettres cursives du prénom de l'enfant douloureusement tatouées dans une zone pauvre en gras. Lucie contemplera l'absence poinçonnée en lettres gothiques : la peau du père vieillira, s'épaissira peut-être, le tatouage se déformera mais l'absence du corps de la grande sœur sera le tatouage à vie de sa cadette ; la vie ça va ça vient mais la mort, ça part pas.

En janvier 2018, quand on voit le regard que Cécile et Nicolas échangent, on se demande comment leurs corps se sont emboîtés au moins deux fois pour fabriquer deux petites filles. Nicolas porte aussi une histoire avec des parents fragiles, un frère autiste et son compte de malheurs. Cécile a 15 ans, Nico 17, les voilà qui se mettent ensemble dans un tumulte qu'on appelle couple, amarrés aux drogues dures ils voguent entre manque, extase et sevrage sec, jeunesse qui se crame et ne va nulle part. Dans la salle d'audience, assis tête baissée et tatouage, regard bleu et cils longs, silhouette maigre et tristesse calme, je verrai la nuque de Nicolas Chafoulais ployer quand l'instit évoque le cadeau de la fête des pères, Fiona ne savait pas comment le donner à son papa qui lui a pourtant légué de si beaux yeux. L'école et ses fêtes à la con.

Le 9 septembre 2012, Nicolas voit sa fille pour la dernière fois. La petite avoue à son papa que Berkane lui a fait mal. Nicolas examine le corps de Fiona sans rien trouver. Alors qu'il demande des comptes à Cécile, elle appelle Berkane, le ton monte ; de rage, Nicolas frappe le poteau, fracture du tibia, s'accroche au cou de Berkane et hurle d'une douleur insoutenable, les pompiers viennent le secourir. L'intervention

chirurgicale se passe mal, il va devoir rester alité des semaines, porter un plâtre pendant huit mois. Son état de faiblesse et l'humiliation de l'altercation vont l'éloigner de Fiona, il ne peut s'occuper de ses deux enfants à la fois à cause de sa jambe, il n'a pas de logement, vit chez sa mère.Au moment de la disparition de sa fille, il a toujours des béquilles, parcourt le parc en clopinant, tourmenté d'un silence qu'il ne sait pas encore éternel. Le 12 mai quand on annonce à Madame Chafoulais mère que sa petite-fille a disparu, elle subit un accident cardiaque, on l'hospitalise. Nicolas répète à chaque audience : J'ai boité dans le parc à la recherche de ma fille. Pendant des mois, il accumulera insomnie et terreurs nocturnes, le corps et la tête toujours à la recherche de Fiona.

Au cours des procédures, par nécessité, Nicolas Chafoulais devient plus offensif dans la médiatisation, pas de pardon, désir de justice et de vengeance légales ; l'ancien toxicomane veut conserver la garde exclusive de sa fille vivante, Lucie, et retrouver la dépouille de sa fille morte. On le filme en gros plan et on l'écoute : la grosse droguée et l'Arabe toxico, stop, Nicolas est un rescapé, celui à qui revient le corps de Fiona, on lui doit la justice et ce procès, un peu de lumière s'il vous plaît, il faut retrouver Fiona. Au moins pour lui.

Lors de sa déposition, il lit un courrier envoyé par Cécile qu'il appelle *la Bourgeon*, Personne ne pourra m'atteindre, écrit-elle. Nicolas, plus doux avec Berkane dont il perçoit le naufrage existentiel et judiciaire, charge son ex-compagne. *La Bourgeon* est un monstre manipulateur, faut pas croire que *la Bourgeon* est une tendre ; il rappelle l'anecdote, un soir, de retour de boîte de nuit, *la Bourgeon* lui avait mis un pain dans la gueule, il y avait perdu une dent et la droiture du nez. On se dit qu'elle tape fort la Cécile. La voix vengeresse de Nicolas suspend toute glose juridique, le scandale irréparable embarrasse. Personne n'a de quoi indemniser un père de sa fille morte. Avec la lettre, il a autre chose, c'est stratégique, c'est le jeu, il a une question, de la part de Lucie, celle qui a peut-être vu, entendu, compris, elle a une question, articule Nicolas Chafoulais, une seule, hein, il a préparé son effet, il s'approche du micro, la question est simple :

Où est ma sœur ?

Les épaules de Nicolas s’affaissent, l’homme dans le père réprime un sanglot, ça souffle la salle d’audience, le silence et les larmes accusent Cécile Bourgeon et Berkane Makhlouf. Le désespoir paternel finit en chiasme : Je suis athée mais à chaque anniversaire, je vais mettre un cierge à l’église, j’ai pas le choix, je vais à l’église mettre un cierge.

Je refais et défais le planning pour saisir la chronologie des derniers jours de Fiona. Début mai, elle est toujours vivante mais ne va pas bien. Le 6, elle va à l'école donc ça va. En fait non, elle n'est pas allée à l'école le 6, Cécile se trompe ou elle ment. Ni le 7 au matin, juste le 7 après-midi. C'est le pont du 8 mai, y a pas école, pas de réveil, la famille va faire la grasse mat, super.

Fiona vit ses dernières heures.

Le 6 : Pas d'école

Le 7. Pas d'école le matin.

Le 8. Férié. Grasse mat.

Le 9.

Le 10, le couple téléphone à deux reprises au médecin de Berkane. À 8 h 06 et à 8 h 16. Pour des toxicos insomniaques, ça fait tôt. Ils s'y rendent tous les deux, sans les filles, et demandent un certificat médical, le médecin rédige un document d'absence de vingt et un jours pour Fiona, sans voir Fiona.

Je regarde de plus près le calendrier de 2013.

Une évidence me rappelle une angoisse enfantine. Contrairement à la plupart des enfants, j'aimais l'école, je détestais rentrer chez moi. La fin des cours c'est l'effroi, symptôme du retour dans le HLM, la bascule dans la vigilance absolue des congés familiaux. Les vacances me terrifiaient encore plus. Jours nuits où l'on ne sait d'où viendra la violence, jours nuits interminables où l'inquiétude colonise tout ; jours de grâce aussi, on goûte à la succulence des rires et des plats sucrés, quelques tours du bâtiment 31 en compagnie des copines, de Petite sœur, on n'est pas si malheureux, voire tout va bien, jusqu'à ce que la peur

revienne avec les coups, alors le cœur appelle à la corne de brume le jour de la rentrée des classes qui, comme tous les secours, tarde à arriver.

J’ai coché vingt et une cases entre le début des vacances de Pâques et l’annonce de la disparition de Fiona. 21 jours *en famille.*

Quatrième jour du procès. Vous savez ce que c'est qu'une enfant battue ? C'est la question à ne pas poser pour les avocats de la défense. Question que je n'aime pas qu'on me pose.

Maître Marie Corbière, avocate d'Innocence en danger, association de protection de l'enfance, interroge une institutrice. L'avocate n'appartient pas exactement au monde judiciaire, après des études de sociologie, elle est devenue avocate pénaliste ; féminine dans l'univers masculin, elle n'a pas peur du mépris de ceux qu'elle inquiète et attire. Impossible de rater l'avocate aux talons hauts, elle se lève, on se crispe ; ténor femelle en antithèse des mâles ténors, hantise de Cécile, friandise de la presse, l'avocate figure la traque à l'impunité. Elle insiste.

Vous savez ce que c'est qu'une enfant battue ?

Tumulte et dispute dans le prétoire. La puissance symbolique et émotionnelle de l'avocate écrase les avocats des accusés. Je le suis aussi, pourtant je suis mal placée pour la juger, je sais bien qu'on m'a battue. L'avocate veut rétablir une vérité vraie : ce qui est invisible peut exister. Les enfants battus sont souvent invisibles.

Comme en 2016, défilé des témoins aveugles de l'Éducation nationale. Le 7 mai, Fiona portait un bandeau jaune qui aurait dissimulé un hématome sur la tempe. On précise : Dans le quartier, la petite est pas la plus mal lotie. L'institution a listé les absences de l'écolière à l'Inspection académique : quatre jours en novembre, trois en décembre, deux en février et mars, plus en avril. On a prévenu Cécile et Berkane : il faut justifier toutes les absences sinon c'est le signalement éducatif auprès de l'Inspection académique.

Vertige brutal. Février 2000. J’ai 27 ans, je viens de devenir mère, je tiens contre mon sein une perfection vulnérable qui m’adore d’un amour que je ne crois pas mériter, mon premier fils, Adam. Face à moi, mon père. Je n’ose pas dire tous les mots de vérité de ce que j’ai vécu mais je lui demande :

Pourquoi tu n’as rien fait ? (pour me protéger)

Pourquoi tu as frappé ?

Pourquoi tu as laissé frapper ?

Pourquoi ce Mal qui a failli me tuer ?

Il ne répond pas tout de suite.

Depuis mon accouchement, des souvenirs crèvent l’écran de ma rétine et la vulnérabilité de mon bébé gonfle mes colères contre ceux qui ont fait de mon enfance une course contre les coups. Je lui demande à lui, le père,

Pourquoi ne pas avoir empêché ma mère ?

Pourquoi frapper avec elle au lieu de demander de l’aide ?

Pourquoi risquer ma vie ?

Tête dans le four, cou étranglé, cuisses lacérées.

Dans un français impeccable, le manœuvre de chantier, taiseux et illettré depuis vingt-sept ans, devient loquace et éloquent. Sans accent, il formule une argumentation d’assassin d’enfance : Je ne voulais pas que l’Assistance prenne mes enfants. Contre moi, mon bébé dont je pourrais briser la nuque et, en face, mon papa que je devrais éventrer. Le salaud avait parié sur ma chance. Pire que Salomon, sa justice à lui a été un jeu de hasard.

Mourra ?

Mourra pas ?

Mourra pas.

L’enquête sociale et la perte de l’autorité parentale l’inquiétaient plus que ma possible disparition. Tant qu’on n’est pas mort, c’est qu’on est vivant. Ce salaud de pauvre avait misé sur ma survie de fille. Tel est le poker de mon enfance.

Le bandeau jaune sur le front de Fiona dissimule et révèle une faille parentale. Berkane et Cécile le savent. Ils se sentent menacés par l’institution, l’instinct de survie est enclenché.

Tant qu’elle est pas morte, c’est qu’elle est vivante.

Donc, 21 jours en famille pour Fiona avant sa disparition.

Le 6 mai, l’ordinateur de Cécile enregistre une recherche Google sur des gestes provoquant une déchirure ligamentaire aux épaules.

Pas celles de Fiona, Cécile est sûre, rien à voir.

L’ordinateur et Google avaient déjà exploré des recherches sur

enfants insupportables, fessées, help.

Le 7, à la récréation de l’après-midi, la petite fille de 5 ans demande un câlin.

Détail 1 : le bandeau jaune.

Détail 2 : menace de signalement éducatif par l’institutrice.

Détail 3 : depuis début mars, Cécile Bourgeon est sous la menace d’une expulsion locative, les courriers se succèdent de leurs ultimatums.

Le 8 mai, repas au McDonald’s, attesté par les caméras de surveillance.

15 h 20, Cécile entre dans le restaurant, Lucie est sur un tricycle, sa maman la guide, Fiona tient une trottinette. Elles s’installent à l’étage.

Berkane les rejoint, ils repartent à 16 heures, Berkane porte Lucie dans ses bras et tire son tricycle derrière lui, Cécile le suit, Fiona clôt la marche, vêtue de vêtements clairs et du bandeau jaune. On imagine un bleu en dessous.

Arrêt sur image. Lucie, Cécile, Berkane passent l’entrée, Fiona figée sur une enjambée loin derrière eux,

veut rattraper sa maman.

Toujours au quatrième jour du procès, on écoute l'institutrice de Fiona, la raideur de ses épaules en a assez de cette histoire, elle reste tellement précise et polie qu'elle se rend sèche. La tendresse ne doit pas déborder des bacs à sable quand elle passe dans la cour. Elle ne veut pas juger, elle témoigne de ce qu'elle a vu, senti : *rien.* Juste une chose, le bandeau jaune, moche, en maille jaune vif. On sort le bandeau des scellés, l'institutrice le reconnaît, tiens, il y a aussi cette histoire de bouteille de Toplexil que la petite aurait bu et qui l'aurait *shootée*. Cécile lui avait raconté en riant. Farce, fait d'armes potache d'une gamine innocente, première cuite de la gosse. La prof témoigne de mauvais gré : Quand je quitte ce tribunal, je n'en parle plus jamais. Elle en a marre, cette affaire l'a traumatisée, on lui relit ses premières dépositions d'il y a cinq ans : Si je l'ai dit, c'est que c'est vrai, Si je l'ai dit, c'est que c'est vrai. Si elle le dit, c'est que c'est vrai.

En antithèse, arrive une assistante maternelle qui s'effondre en pleurant, toute lourde d'une culpabilité persistante. Une seconde Atsem apporte avec elle son émoi, Maître Libreville, avocat de Nicolas Chafoulais, offre son front pour qu'elle montre comment elle a pris la température de Fiona. Dans un silence ému, l'avocat se penche, la femme pose sa main, c'est tendre et inattendu, sourire dans les larmes ; Nicolas Chafoulais baisse la tête plus bas que sa tristesse posée au niveau des épaules.

À quoi reconnaît-on la maltraitance ?

On s'inquiète d'une lampe grillée dans la chambre de la petite fille, personne n'a pensé à la changer, la seule lumière possible vient du jour. Cécile ne comprend pas, se récrie outrée : Mais là vous parlez d'une ampoule. Venue au droit via Sciences Po, Maître Durif, avocate de

Nicolas, évoque la peur du noir ; un enfant bien traité a une ampoule et pas de télé, le maltraité, c'est l'inverse. L'avocate m'impressionne, dans son apparente douceur, elle documente en char d'assaut la preuve du crime maternel dans l'agencement de la chambre de Fiona au matin du signalement du 12 mai 2013. Elle remarque : lit fait, pyjama propre plié. Dans le bazar ambiant, l'ordre acte un désordre suspect. La propreté aussi : la mère a nettoyé le vomi qui coulait sur le rebord du lit. L'implicite résonne dans le prétoire : on tue et on range ? On tue et on nettoie ? Et puis il y a l'oreiller qui a disparu. Moment fou lorsque Cécile s'allie à l'avocate accusatrice sur l'énigme de l'oreiller qui n'est nulle part : C'est un gros point d'interrogation**,** accorde Cécile Bourgeon dans sa voix de mélodie en montée chromatique, souvent preuve de son insincérité.

Pour telecharger + d'ebooks gratuitement et légalement veuillez visiter notre site : www.bookys-ebooks.com

À quoi reconnaît-on la maltraitance ?

Maître Cortois, avocat d'une association dédiée à la protection de l'enfance, liste les critères décisifs : place de l'enfant, enfant objet, ostracisme du père biologique, négligence, abandon, absentéisme, enfant souffre-douleur, silence. Quand j'entends ces catégories du manque, je me dis que ce n'est pas facile de ne pas maltraiter une enfance. Ça m'oppresse. L'association de protection porte le nom d'un journaliste juif d'Algérie né près de Constantine comme mes parents. Sur le Net, j'apprends que dans les années 30, Alexis Danan avait permis la fermeture des bagnes d'enfants grâce à de spectaculaires performances dans *France-Soir*. L'avocat assène : Cécile et Berkane ont créé le chaos pour mieux s'en servir. Pourtant, Berkane et Cécile ont essayé d'échapper, de se sauver l'un l'autre, ils aiment d'abord l'enfance dans leurs enfants, ils rejouent leur enfance, on sait qu'ils en ont été privés. Quand on est privé de dessert, même si on a le ventre plein, on a faim. Cécile rétorque : Tout parent se met en colère et c'est pour ça qu'il le maltraite.

Elle n'a pas tort. Les pères et les mères, à un moment ou à un autre, sont incompétents et traitent mal leur enfant. Je n'arriverai jamais à être

une bonne mère et suis obligée d'être la mère de mes enfants quand même. Durant tout l'interrogatoire de Cécile orchestré par Maître Durif, je comprends mon entêtement à tirer profit de ma maternité, compensation de tous mes manques d'enfant. J'ai gavé mon fils Adam d'une enfance idéale, pauvre bébé qui avait trois lampes de chevet et un plafonnier que j'avais fabriqués moi-même alors que je déteste le bricolage. Pour mon premier-né, j'ai contracté un prêt consommation à 12 %, gamme complète en pin massif de chez Natalys. Je désirais une chambre de catalogue, une chambre à l'image des publicités, à l'opposé de mon enfance.

La chambre d'enfant, lieu du crime, fantasme de la femme engrossée.

À la fin du quatrième jour du procès, Cécile se récrie : Vous savez pas ce que c'est d'échouer en tant que mère.

Tous les regards judiciaires, médiatiques, publics sont tournés vers celle dont on attend toutes les révélations du crime. Mais elle se défend, corps opulent, cheveux décolorés racines brunes, queue-de-cheval, yeux noirs, becs et ongles. Loin d'être écrasée, elle alterne voix douce, forte, voix colère, voix claire, caressante, voix qui pince, ironique, qui mord, voix chagrine qui renifle et le soir, voix qui marmonne et, silence. Elle passe d'une émotion à l'autre, personnage d'un dessin animé qu'on aurait mis en accéléré. Professionnalisée, au fur et à mesure des procès et des appels, comme si elle avait étudié le droit, elle argumente depuis sa citadelle de réalité construite avec cohérence dans le grand chaos de sa vie. On doute de son suicide ? C'est pas la dernière et pas la première non plus. On la menace d'isolement parce qu'elle a écrit une lettre de suicide ? Vous pouvez comprendre que ce sont que des mots. Fiona, une enfant désirée ? J'étais contente que la pilule ne marche pas sur moi. Objectivement forte, on admire, je suis bluffée et on a peur pour elle : à être si douée, on ne la croira jamais faible. Femme soumise à poigne, mère poule assassine, dans le cérémonial bien rodé du déroulé judiciaire, Cécile perturbe toujours les repères.

À la fin d'un interrogatoire, d'une voix de gosse, la femme raconte une anecdote de rien du tout, juste pour visualiser : l'histoire des lapins, rue Goncourt. *Storytelling*. Berkane et Cécile avaient deux lapins qui s'agitaient et jetaient de la paille au passage des visiteurs, deux lapins avec lesquels on pouvait jouer, deux lapins qui finalement n'avaient plus rien à manger et bouffaient leurs excréments, un que Berkane a passé par la fenêtre et un autre qu'il a noyé dans le bain. Cécile répète la menace de Berkane à Fiona : Tu veux finir comme les lapins ? Elle veut expliquer comme elle était sous emprise, comme elle avait peur, et comme il était violent. En plus, enceinte, il m'a refilé l'herpès en me faisant cocue.

C’est dire. Mais c’était mon homme à moi. Pour sa défense, elle l’aimait. Écho de l’hymne à l’amour de Piaf quand Cécile lance : On n’a pas tous la même manière du mot aimer. C’est vrai. Édith Piaf irait jusqu’au bout du monde, elle ferait n’importe quoi si son chéri le lui demandait.

Elles me sont proches. C’est pas demain la veille que j’achèterai des lapins, pourtant je ne suis pas supérieure à Cécile et Édith en émancipation amoureuse, je crois que je pourrais me teindre en blonde si on me le demandait.

Échouer à être.

Angoisse de mon divorce, preuve de l’échec du mariage, angoisse de peiner dans mon métier de prof, de ne plus trouver sens dans le carnage de l’Éducation nationale, peine de ne pas exister dans l’écriture ; surtout cet échec, la violence qui me colle aux basques. Chaque jour d’audience interroge mon lien à la violence. Une part de moi a-t-elle cherché la gifle de l’homme ? Je regarde et j’écoute Cécile. Dans sa lettre de suicide, elle a écrit à sa fille : Je n’arrive pas à vivre comme tout le monde.

Elle n’est pas la seule, moi non plus, je n’y arrive pas.

Cinquième jour du procès. Ce jeu de miroirs n’en finit pas. Ma survie est-elle un manquement du destin ?

Ce matin-là au tribunal, j’aperçois à ma gauche, sous le portique de sécurité, une jeune fille pâle à la joliesse épuisée et à la gestuelle saccadée, elle arbore un ruban en double boucle dans les cheveux, elle s’est fait belle. Très mince, elle accuse une démarche boiteuse jusqu’à la barre, main droite pour dire : Je le jure. Émue de sa vulnérabilité, je contemple la silhouette marionnette. La presse, les avocats la reconnaissent, il y a une excitation, un amusement que je ne comprends pas tout de suite.

C’est une des amis toxicos du couple, elle s’applique à témoigner avec ses mots de vérité. Soudain, elle murmure, au sujet de Cécile, d’une voix feutrée, par pudeur – on est en public – tout le monde la regarde et l’écoute, elle croit révéler un scoop : Elle s’était faite violer. *Se faire* violer, forme passive et coupable du viol, elle veut parler de *ça*. Tout son corps se recroqueville dans la confidence, ça compte un viol dans l’histoire d’une femme mais cela n’intéresse pas l’avocat général qui balaie le faux sujet vaginal d’un revers. Le thème au programme, c’est la drogue et on l’attend là-dessus : ceux qui connaissent la jeune fille espèrent le *show* de la came. Voilà pourquoi ça rigole. Aux précédents procès, ils s’étaient gaussés du témoignage de la camée, de ses formules, des descriptions des effets de la drogue, ils veulent la nouvelle saison.

Docile, le rameau de fille, experte en stupéfiants, répond avec précision, concentration, on lui donnerait le maximum au Grand Oral du bac si c’était le sujet. Je fixe la courbure maigre des épaules qui tressaute à chaque réponse. Son petit copain ? Il était en prison avec Kader avant que Kader ne rencontre Cécile ; banal entre-soi masculin pénitentiaire. On se connaît, on se retrouve chez Tonton : le Wall Street de la dope à

Clermont-Ferrand, entre-soi toxicomane – pour la localisation, y a qu'à demander, C'est à côté de la rue des putes, articule la demoiselle, comprendre la rue Saint-Dominique dans le centre-ville. Ça ricane, elle a dit, rue des putes. Le public dans la salle télé ne peut pas voir certains avocats sourire avec l'avocat général, congratulations, tapes sur l'épaule, mains sur le bras, tout un rituel de câlins, démonstrations amicales qu'on ne trouverait pas dans un vestiaire de football, entre-soi judiciaire.

La fille, qui a tout pour crever (de la drogue et de sa misère) et tuer (de la drogue et de sa misère), s'agite pour l'éviter, elle a de l'amour comme on n'en fait plus, de l'amour vrai qui stoppe la drogue pour avoir un gosse ; sa logique obtient pourtant les rires complices de l'assemblée. Elle témoigne : J'ai mes analyses. La nymphe désarticulée voudrait brandir ses analyses de sang à l'audience pour preuve, pour fierté, pour évidence qu'elle est *clean* et que, mince, pourrait-on le reconnaître ? L'avocat général à la distinction surannée s'en tape, il poursuit son enquête sur les drogues et l'effet des drogues – genre vous comprenez j'en ai jamais pris, je peux pas comprendre, mais vous, dites ce que ça change quand on en prend. La fille tragique explique, le courage en bandoulière : Avec les trips, tu vois des arbres, tu peux voir des bonhommes. Il rit.

Voilà, c'est ça qu'il attendait.

Il rit. De faire rire le public.

La nymphe continue. Pour parler de Cécile : Elle était *enceinte-ceinte*, et elle en prenait (de la drogue). Dans le milieu, la rumeur court : la gosse s'est défoncée et elle en est morte. La fille explique si bien les choses qu'on devrait la féliciter ; non, on rit. Sincère, elle avoue, son bébé à elle, il est né en manque, elle avait pourtant arrêté et maintenant c'est fini, son Subutex, elle le met en hauteur ; elle argumente sa dignité quand, au détour d'une phrase, Berkane Makhlouf la tacle, Tu as été dealeuse d'héroïne. La brindille panique sa défense et crie : De 2 ans à mes 14 ans, j'ai été violée par mon propre père, c'est pour ça l'héroïne.

À peine un silence.

Personne ne relève l'aveu, personne ne relève la chair efflanquée qui soubresaute dans son émotion.

On l’ignore.

Son enfance.

Sa peine.

Son aveu arraché.

Polie, elle enchaîne. Elle est mère maintenant, oh, elle veut préciser, elle a un autre amour, un amour qui est sa passion : elle aime les chiens, elle prend des nouvelles de tous les chiots qu’elle a offerts, elle les connaît tous et en nomme à la cour.

Le lendemain du témoignage de la brindille, j'achète le journal où je ne trouve rien, absolument rien sur l'héroïque toxico. L'événement important c'est la cause épique du retard d'audience du 2 février : le président Victor Jaffert aurait pris *l'apéritif* avec les avocats des parties civiles et Nicolas Chafoulais. Cécile, informée, n'était pas montée dans le box des accusés. La presse a retenu ce seul sujet, il met en péril la narration du procès. Une toxico violée par son père, ça va, on connaît, un juge en flag à l'apéro avec des parties prenantes, c'est moins commun. BFM donne la parole à un consultant juridique ; l'apéritif devient déjeuner avec le papa, c'est déontologiquement incorrect, il secoue ses lunettes, évoque les avocats de la défense qui ont vu, mime, le geste de voir, il ajoute *de visu*, pour les spectateurs débiles, latinistes et aveugles. La brindille sur son 31 venue témoigner d'un désastre originel a été jetée aux oubliettes.

Je lis les commentaires de la vidéo de BFM sur l'apéritif. On a plus le droit de boire un verre avec n'importe qui ! Elle est où la liberté ? N'oublions pas que selon l'Évangile Judas avait participé au dernier repas du Christ avant de le trahir, il ne faut pas rêver tous les membres de la justice se connaissent. Savez-vous qu'en France c'est le genre de chose qui peut faire annuler un jugement pour vice de procédure ? Comment sont-ils aussi idiots !!! C'est comme ça qu'on relâche des monstres !

Le binôme Montplaisir père-fils, avocats de Cécile Bourgeon, réclame le renvoi du procès. Connue des services de police et médiatiques, la lignée Montplaisir compte autant d'avocats que de fils, derrière leur père, superstar du barreau, ils battent le pavé avec trois cents correctionnelles et une trentaine d'assises par an. Le procès n'est pas renvoyé. Après l'incident de l'apéritif, je surprendrai le fils Montplaisir impeccable, souriant, serein, ils ont un plan B, cet apéritif est un atout, la justice est un jeu de stratégies. Qui peut deviner ce que le président de la cour du Puy a ressenti après l'ébruitement de l'affaire ? Qui peut savoir l'inimitié

récoltée par le jeune Montplaisir à avoir trahi la foi du palais, convention qui veut que le *off* des audiences reste *off* ? Je l'apprendrai un an plus tard.

Dans la soirée du 2 février, je reprends l'agenda des derniers jours de Fiona. Après le McDo, Berkane, Cécile, Fiona et Lucie traversent la place de Jaude où trônent un Gaulois sur un cheval suspendu et un général en cape orgueilleuse. Sans doute Cécile pousse Lucie sur son tricycle, sa sœur patine peut-être sur sa trottinette.

À 16 h 04, ils arrivent au magasin C&A, au rez-de-chaussée d'une galerie marchande du centre-ville. Cécile pousse Lucie, Fiona donne sa trottinette à Berkane, elle marche en retrait. Images de vidéosurveillance toujours. On télésurveille et Fiona va mourir quand même.

Après un tour au rayon enfants, ils achètent un joli haut taille 3 ans et un bas taille 4 ans. En sortant de C&A, ils prennent l'ascenseur pour aller chez Go Sport.

Le 8 mai 2013, Fiona ne va pas bien, elle a sans doute de nouvelles baskets, et elle est vivante. Entre 16 heures et 17 heures, elle est avec Berkane au dernier étage de la galerie marchande. L'homme interpelle une employée du Ciné-Jaude qui raconte au tribunal qu'elle a vu arriver un homme de type maghrébin et une petite fille ; le gars veut les horaires du cinéma, la gamine est pâle, anormalement pâle, ses yeux sont cernés, un bandeau, son visage est tuméfié, un hématome sur la tempe. Choquée, la guichetière a envie de suivre l'homme et la fille, pour savoir où ils habitent, elle va vers ses collègues, elle leur explique : Il y a un homme, il a demandé s'il y avait des films pour enfants, sans dire bonjour, comme ça, impoli et fort, je me suis penchée, je me penche toujours, j'ai vu la petite, le bandeau, le visage tuméfié, les yeux, les cernes et tout de suite j'ai pensé, on la frappe ; sans doute a-t-elle aussi songé, cet homme-là la frappe.

Surtout, Fiona ne se comporte pas comme les autres enfants qui arrivent au cinéma, elle est immobile, elle ne parle pas, les yeux vides, tête enflée, bleu sur la tempe. La guichetière sait sent pense espère qu'elle se trompe, la gamine est peut-être tombée, elle est peut-être fatiguée ; non, elle ne peut pas envisager que sa pâleur de cadavre annonce une agonie, la vie c'est pas du cinéma, elle quitte sa caisse, elle

n’a pas le droit, elle les suit jusqu’aux escalators, aperçoit en bas la compagne et un autre enfant, elle n’a pas de pause, sinon elle les aurait suivis plus longtemps. Oui, si elle avait eu une pause à ce moment-là, elle aurait eu la curiosité de les suivre, de noter leur adresse, et d’aller les signaler à la DDASS par exemple.

Face aux jurés, la guichetière reconnaît le bandeau en maille, elle avait oublié la couleur, pas les mailles. Les oreilles sous le bandeau… Elle s’excuse : C’est pour ça que je n’ai pas reconnu la petite sur l’avis de recherche, Fiona a les oreilles un peu décollées. Quand elle a vu le reportage de France 3 après l’annonce de la mort de Fiona, elle a pensé : J’espère que c’est pas cette petite que j’ai vue en mai.

La deuxième semaine, lors d'une suspension, je demande à des journalistes si je peux les accompagner déjeuner, Oui, au Jacobean, restaurant dont le cuisinier, Anglais pure souche, concocte un *fish and chips* pure souche. Je parle avec la discrète Valérie Chazal, journaliste à France 3, juste dans ses analyses, elle me raconte ses années à suivre l'affaire Fiona. À l'autre bout de la table, ça rit, ce sont des journalistes de la capitale. En fin de repas, je suis interpelée par Rosalie Mérine, BFM, visage pâle, rouge à lèvres rouge orangé, outrée, et par le rédacteur de *20 Minutes*, offusqué, c'est un scandale. Mon carnet et mon stylo. Ils s'inquiètent, persuadés – ces astres – que leur vie m'intéresse. Quelque chose qu'ils auraient évoqué, que j'aurais entendu et que j'irais répéter place de Jaude avec un tambour en bandoulière et un plumeau dans le cul. Déjà trois personnes qui veulent écrire sur Fiona, le journaliste de *20 Minutes* me toise de sa suprématie morale, de sa légitimité avec carte de presse, mains sur les hanches, né pour avoir raison contre les charognards de faits-divers dans mon genre. En gros, pour qui je me prends ?

Lasse, face au journaliste que je sais talentueux et que je découvre indélicat, je réponds : Personne, je ne suis personne et c'est ce qui me rend libre. Je bats en retraite, blessée. Oui, je préfère écrire sur un infanticide plutôt que skier aux vacances de février. Il faudrait que j'explique aussi pourquoi j'ai aimé travailler sur la démonologie pendant mes études, pourquoi j'ai rédigé un mémoire sur la peur et un autre sur les loups-garous, des travaux sur *Mort à crédit*, *Crime et Châtiment* et le Japonais masochiste Mishima. De retour au tribunal, j'ai du mal à me concentrer, j'aperçois le début d'un tatouage dans le dos déontologique de la journaliste BFM. Je note dans mon carnet : les policiers mangent des Dragibus.

Les deux derniers témoins de la journée finissent d'enfermer les choses dans un enclos vide : Françoise, la mère de Cécile, et Luc, son beau-père, sont du côté des parties civiles avec l'accusation, *pour* Fiona, mais aussi *pour* Cécile. Pas clair. Sa fille c'est sa fille, faut bien que Françoise la défende, Cécile fait n'importe quoi, et ça a peut-être tué Fiona, mais on l'a obligée, c'est pas de sa faute. Pas clair. Ils ont une thèse pour tout expliquer, ils vont la développer en duo. Premier élément de la thèse : Cécile a été soumise. Second élément : soumise par Kader. Cerise sur le gâteau de la thèse : Kader est arabe, enfin musulman et ça veut tout dire. Berkane Makhlouf serait coupable de radicalisation ayant entraîné la mort de Fiona avec intention islamique de la donner. Le couple de retraités cherche à disculper Cécile Bourgeon, ils ont des éléments à charge : Cécile avait un foulard sur la tête et des manches longues alors qu'il faisait chaud – signe de soumission. Le musulman crie et parle fort et peut soulever une machine à laver tout seul – donc *a fortiori* un corps d'enfant. Le gendarme témoigne : Berkane a lancé son gosse comme un ballon de rugby. Pour terminer, le militaire a noté quatre objets significatifs dans les cartons de déménagement : un Coran et un pistolet Sig Sauer – preuves du djihad anti-Fiona – et deux fascicules, un sur l'éducation d'un enfant musulman, un autre sur la femme musulmane – signalant un projet de califat à Clermont-Ferrand.

Je contemple la chemise fleurie du gendarme massif et la chevelure presque rouge du petit bout de grand-mère de Fiona : ils ne peuvent se résoudre à la violence possible de Cécile, eux qui n'ont pu la protéger d'elle-même ; pour l'aider aujourd'hui, ils doivent justifier les mensonges et les vérités de la fille dans le box. Après la disparition de Fiona, ils ont été braves et généreux pour les deux toxicos clermontois victimes de l'enlèvement de la petite fille, ils les ont soutenus, le gendarme a même essayé de trouver du travail à Berkane et il a été mortifié des esclandres du gars en crise de manque à la pharmacie et à l'hôpital. Leur maladresse argumentative à coloration raciste me touche, ils font ce qu'ils peuvent. Tout avait été vidé, l'appartement, le camion de déménagement, l'utérus – Cécile s'était quand même arrangée pour avoir un polichinelle arabe dans le tiroir. Ils ont essayé de remplir, le CV du beau-père toxico, le nouvel appartement. La grand-mère termine au sujet de Fiona : Elle est partie dans des souffrances et elle est partie toute seule et ça me fait très mal.

Cécile énonce : On s’était créé notre enclos. Lieu clos, monde clos, maudit entre-soi.

En fermant les volets du studio que j’ai loué sur la rue pavée et déserte, je m’inquiète d’être en rez-de-chaussée ; j’ai toujours peur du crépuscule, de la nuit. Pendant des années, quand mon bientôt ex-mari me rejoignait tardivement au lit, les mains sur son visage, je vérifiais son identité et lui demandais : C’est toi ? Tu me protèges ? Personne ne me fera du mal ? Il acquiesçait et je me rendormais. Depuis la gifle reçue devant mon lycée en janvier, insomnies, sursauts nocturnes, je ressasse mes peines, mes phobies m’oppressent, certains tocs me font honte, je ne comprends plus rien à ma vie de femme. Suis-je incapable de voir le danger ? Ou suis-je condamnée à le rencontrer ? À désirer le rencontrer ? Comme Cécile ? Enfin sous la couette, je suis bien contente que la télé fonctionne, ne penser à rien. Il y a *Mentalist* sur une chaîne du câble, le film commence par la découverte d’un cadavre dans un parc ; pratique de mener une enquête avec un cadavre bien à sa place et des suspects qui avouent avant la fin de l’épisode.

Dans mon lit, une fois de plus, je reprends la chronologie des derniers jours de Fiona. Le mercredi 8 mai 2013, pas de pause, la triste guichetière du cinéma n’a pas pu suivre l’homme, la femme et les deux filles. Bientôt 17 heures, pas de films pour enfants, ils rentrent rue Goncourt, appartement 199. *Huis clos*, toutes portes fermées.

Cécile est fatiguée, sa grossesse. Berkane est fatigué, ses insomnies, toujours ses insomnies. Parfois il se réveille et pleure comme un bébé, la journée il joue à la console dans la chambre conjugale. D’autres fois, il vérifie qu’on ne lui a rien volé, Cécile a perdu un double des clés de l’appartement, cela les inquiète. À partir de là, le réel se divise en équations. Personne ne peut plaider pour un déroulé paisible et bienheureux des jours de vie de Fiona entre le 8 mai au soir et le 12 mai au matin, alors on déduit.

Cécile a démaquillé sa fille, le fond de teint doit cacher l'hématome, l'arnica l'atténuer. Depuis quelques jours, Fiona vomit. Elle se force à vomir, met ses doigts dans sa bouche pour copier sa mère, selon Berkane. A-t-on déjà vu une gamine de 5 ans se forcer à vomir ? Berkane, oui. Le coup de l'imitation, y avait un précédent, Fiona avait pris une cigarette à maman, une fessée et une explication éducatives avaient suffi pour lui faire passer l'envie de recommencer. Aussi, Fiona se pisse dessus, en terreur des coups qu'elle peut prendre. Le vomi, Cécile et Berkane en témoignent, l'urine et la cigarette, juste Cécile.

Une certitude.
L'hématome s'étend,
descend sous
les yeux.

À l'école on a réclamé des justificatifs d'absence. Cécile et Berkane savent que Fiona n'ira pas à l'école le lundi 13 mai. L'état de son corps et surtout de son visage ne le permet pas, la violence est visible, il faut la cacher. Vendredi matin, la petite va mal, elle est peut-être vivante, Cécile et Berkane obtiennent le certificat de 21 jours. Ils ont besoin de trois semaines d'absence pour Fiona.

Le bleu date donc du 6 ou du 7 mai, un coup de quelqu'un, quelqu'une ou les deux ? Tête frappée qui rebondit contre le chambranle de la porte des toilettes quand Berkane la chope à vomir ? Tête frappée après un coup de Cécile qui a en assez des vivacités désobéissantes de sa fille ?

Tête frappée.

À l’écoute de la biographie de Berkane, je repense au procès des braqueurs de Thiers. En 2017, pour percevoir l’espace du tribunal de Riom, j’étais allée assister à un procès concernant plusieurs braquages dont celui du Leclerc. Une avocate était venue me demander si je faisais partie de la famille d’un des accusés, mes boucles brunes et mon type ethnique m’avaient trahie, je l’avais compris quand Maître Da Silva, l’avocat des parties civiles, avait comparé un des accusés d’origine algérienne à Sartre. L’avocat avait insisté, le germanopratin Sartre, orphelin de père, comme le basané accusé, était tout de même agrégé à 29 ans. Et de conclure : le manque de père n’est pas une excuse.

L’orphelin Jean-Paul a préféré l’agrégation au braquage du Leclerc de Thiers. Le déterminisme c’est du pipeau parce qu’il y a volonté de faire le mal. L’avocat sartrien avait comparé le prix du shit au prix du foie gras de chez Fauchon, déduction : les bourgeois ne sont pas ceux qu’on croit. J’avais visualisé Sartre manger du foie gras attablé avec les braqueurs. Défendre le foie gras face au shit. Pour l’avocat, La nature humaine n’existe pas, notre nature est celle que nous nous fabriquons, l’homme est un projet. Le principal accusé, ridicule et pathétique dans son T-shirt *Fly Emirates*, tient son micro à deux mains comme dans un sketch, il clame : Je ne suis pas un mauvais garçon. On le croit, il est sincère, il n’empêche que le gentil garçon a frappé à plusieurs reprises un couple de vieux pour les cambrioler.

À écouter la bio des accusés, l’avocat sartrien a raison sur un point : il y a beaucoup plus d’enfants de l’Assistance en prison qu’à l’agrégation. S’il y a égalité des chances, les délinquants sont de grosses feignasses maléfiques et les autres des elfes supérieurs méritants. Le voleur avait témoigné : Je suis un homme sans argent qui rêvait d’argent. Berkane, Sartre et les braqueurs du Leclerc avaient les mêmes rêves.

En 2018, je regarde Berkane dans le box. Les gamins orphelins abandonnés, illégitimes et maltraités tout du long, peuvent-ils développer un amour déférent de l'autorité ? Au tribunal, ils articulent merci bonjour, baissent la tête et la voix, à croire que la politesse et la soumission leur viennent trop tard.

Berkane commence à compter ses morts plus tôt que Cécile. En 1985, il a 4 ans, son papa meurt, et sa mère va devoir numéroter ses enfants sans père toute sa vie. Il y en aura six, trois garçons et trois filles ; Mustapha, Samira, Ayoub, Berkane, Fatia et Zina ; trois pères, six gosses, trois séparations ; ah, aussi, pour les enfants, entre Mustapha et Samira, naîtra et mourra Younès.

La mère de Berkane s'appelle Khadem, aucun de ses enfants ne connaît sa date de naissance exacte, elle est née en novembre 1948, à Geryville, au sud d'Oran, cité baptisée d'après un colonel français qui fit bâtir un poste militaire en terre algérienne française. On ne sait presque rien de la vie de Khadem. Selon son fils Ayoub, à 16 ou 17 ans, elle est venue en France chercher une survie pour elle et ses trois petits. Si je refais les calculs c'était plutôt quand elle avait 22 ans. En France, elle est recueillie par une association ardéchoise, elle rencontre Djimoui, lyonnais, contremaître chez Renault, il l'épouse, elle en obtient un statut et un enfant, Berkane, numéro 4, elle a une trentaine d'années. Djimoui, violent et alcoolique, trépasse. Khadem dira à ses fils que de tous ses maris, c'était lui le plus brutal, c'est Ayoub qui le répète, on ne sait s'il exonère ou charge son demi-frère Berkane d'une filiation plus fatale que la sienne ; incidemment on apprendra que les premiers enfants sont issus d'un mariage forcé. De toute façon, Berkane babille, porte des couches et attend sa maman dans l'association en Ardèche quand Khadem retourne en Algérie – désormais non française – pour récupérer ses premiers gosses. La misère concocte des légendes et ne se souvient pas bien, les témoignages sont pudiques de leurs hontes répétées : quelle est l'histoire réelle de cette femme forcée au mariage qui part d'un pays colonisé en guerre en laissant ses petits ? Comment se passe ce voyage ? Et ces retrouvailles avec trois enfants qui connaissent à peine leur mère ? Que raconte la mère sur sa vie de femme seule en France ? Comment cette fratrie recomposée autour d'une mère célibataire vit-elle sa

communauté ? On ne sait pas. De retour en France, Khadem rencontre Mehmet, un musulman turc pratiquant.

1983, voilà, la famille de Berkane est installée à Nevers, à la cité de la Grande Pâture, 23 barres de deux à quatre étages regroupant 590 logements. Khadem vit dans un F5 avec Mustapha, Samira, Ayoub, Berkane et leur beau-père turc. Cette année-là, l'aîné, Mustapha, violent, s'accroche avec beau-papa. L'adolescent s'acharne sur Berkane, enfant illégitime qu'il juge responsable de son abandon en Algérie. Mustapha, torturé dans sa tête, se retrouve placé en foyer.

La famille de Khadem déménage aux Montot, en bordure de Nevers, où des Lopofa (logements populaires et familiaux) et des HLM ont remplacé des champs. Puis la famille déménage encore pour un quartier au nom bucolique : les Bords-de-Loire, un endroit qui craint selon Ayoub, on y loge les déclassés et la proximité avec Orléans crée une dynamique commerciale notamment dans la vente de drogue, douce du temps d'Ayoub, dure du temps de Berkane.

Tout est dur pour Berkane, ses frères, ses amis, se procurer de la drogue, éviter qu'on lui tape dessus, cambrioler Nièvre Habitat. À 10 ans, Berkane est enfermé dans la cave et boit de la pisse après avoir pris une trempe de son frère Mustapha de douze ans son aîné. Régulièrement il reçoit des corrections de ses frères pour le mettre sur le droit chemin, sa sœur Samira essaie de le protéger. Régulièrement on lui donne de la drogue, il en achète, il en vend, à l'école, il dort régulièrement, obtient un niveau CAP en charpente, ce qui l'envoie quand même en foyer, à l'Oclède à Royat où il construit des réflexes de survie en drogue et en violence, pour tenter, à tout hasard, le droit chemin. Fatia naît le 3 décembre 1986, puis en 1991, lors de son dernier accouchement, Khadem subit une transfusion, elle sort de l'hôpital avec une mignonne Zina et une hépatite C. Quelques années après, le père turc jette l'éponge. Berkane se sent responsable de ses sœurs, il les harcèle, les surveille, sorties, résultats scolaires et les accompagne aussi au Quick. Khadem doit déménager pour être soignée sur Clermont et recevoir une greffe du foie. Berkane reste seul à l'appartement de Nevers, il a rencontré une fille, elle s'appelle Virginie et ils s'aiment, s'aimeront jusqu'en 2009. Virginie fait des études, elle veut l'aider et le sauver, Berkane est

attentionné et violent avec elle, Berkane aime les femmes qui l'aiment et souvent il les tape.

Khadem a emménagé avec Ayoub et ses deux dernières filles à Croix-de-Neyrat, un des quartiers nord de Clermont-Ferrand. Sa fille Samira, placée en foyer à 14 ans, subit sa vie entre veuvage précoce – consécutif à un homicide –, drogues et dépressions. Son fils Mustapha alterne violences et pose de carrelage, Berkane, placé en foyer à 13 ans, entre la rue, les violences, la drogue et la prison. Finalement, les deux dernières filles iront elles aussi en famille d'accueil puis en foyer suite à l'aggravation de l'état de santé de leur mère. Aux dernières nouvelles, Fatia est dentiste et Zina obtient un DUT.

Berkane tente en vain le travail au black, son casier judiciaire devient son seul CV. Juin 2002, vol aggravé ; juin 2003, détention de stups ; fin juin 2003, violences en réunion ; mars 2004, vol aggravé ; juillet 2006, violences ; mars 2009, violences, appels malveillants, guet-apens ; mars et mai 2010, menaces de mort. Il fréquente du trafiquant, notamment les redoutables frères Touati de Nevers qui le massacrent dans une cage d'escalier pour une dette de 25 grammes d'héroïne. Berkane fuit, il se terre chez sa mère comme un animal, on dit traqué. Il a un ulcère et des caries qu'il ne soigne pas toujours, des crises de violence, de parano qui le forcent à tout péter chez maman qui veut l'aider quand il est calme et s'en débarrasser quand il casse tout ; au bout de deux ans, en 2010, elle lui prend un appartement aux Vergnes, un autre quartier nord de Clermont-Ferrand ; bon débarras.

Madame Ziani Khadem, point d'ancrage de six enfants placés, meurt en octobre 2013, cinq mois après la disparition de Fiona.

Berkane se fait appeler Kader dans le milieu et dans la vie. C'est un des noms de Dieu, le Tout-puissant. La puissance violente, c'est la force des faibles, des humiliés qui n'ont plus de genoux. Kader fait peur, Kader inquiète, Kader impressionne et fait jouir, Kader est jaloux, on n'embrasse pas sa meuf, on lui serre la main, on ne touche pas à ce qui lui appartient, Berkane est d'accord avec Kader, Berkane a peur pour Kader, qu'on réduise sa puissance, qu'on l'empoisonne, qu'on lui pique sa came, qu'on lui fasse du mal, Berkane ne saurait pas défendre Kader, Berkane pleure, Berkane a peur, Berkane a besoin de Kader ; Kader est là.

Sa famille à lui, ce sont aussi les zonards, il n’a rien contre les punks à chien et les teufeurs, il est joyeux, facilement amoureux, facilement drogué et heureux, facilement émotif. Paraît qu’il chante bien, qu’il a le rythme dans la peau, un type l’aura vu une fois, à une fête vers Durtol, il y avait de la musique, Kader s’était mis tout nu pour danser autour d’un feu, comme un Indien.

Dans la dernière semaine du procès, Véronique, surveillante pénitentiaire à Lyon-Corbas, attirée par mon carnet, troublée de se sentir liée à l'accusée pourtant similaire aux autres prisonnières, se confie à la pause : Cécile est la seule détenue qui m'ait fait pleurer. Sans doute pour ça que Véronique est venue assister au procès. Je l'écoute, prends des notes. L'infanticide ? Motif principal qui amène les femmes en cours d'assises et les met en prison. Quand une femme tue pour la première fois, elle tue son enfant. Quand un homme tue, il tue souvent sa femme et après parfois son enfant, voire lui-même. Cécile Bourgeon lui avait *donné* sa confiance. C'est ainsi que Cécile crée des liens avec les autres, elle leur présente des offrandes, se soumet pour obtenir assistance. Elle décide de rendre les autres forts ou faibles selon leur capacité et opportunité à la protéger, donc à lui obéir. En prison : Aidez-moi s'il vous plaît, a-t-elle demandé à Véronique qui est restée avec elle dans un bureau pendant deux heures à lire le procès-verbal du viol – douze pages. Véronique ne sent/sait pas que Cécile prend le pouvoir sur elle ; offrir *son* viol en lecture, cadeau qu'il faudra rétribuer. De femme à femme. De vous à moi. Cécile, le cœur simple, la maîtresse, la femme, la mère, masque sa force dans ses fausses soumissions. L'instinct maternel n'existe pas, l'instinct de survie si. Un avocat de Cécile affirme un matriarcat impossible dans un patriarcat dominant : On ne peut pas tout attendre d'une mère. Pas d'accord, Cécile s'agite dans son box. Il y a une mère en elle. 100 % de mère en elle. C'est sa cause. En roc maternel, elle articule fermement : Je n'ai jamais frappé mes enfants, je le dirai et le dirai jamais.

Alors, je comprends la tendresse de la surveillante pénitentiaire et la défense de Cécile. J'ai 25 ans, je suis en terrasse avec ma mère, place Gaillard à Clermont, j'essaie de lui parler de nous, des coups, de vérifier si mes souvenirs de violence sont les mêmes que les siens, Maman boit

un café, moi un sirop à l'eau, elle est belle, émouvante, bouffées de plaisir à la revoir, je ne peux pas l'accuser, juste confirmer, c'était dur, hein, j'évite de dire maman, elle déteste, mais elle avoue par mégarde : C'est pas ma faute peut-être des fois j'étais comme un monstre mais jamais je vous ai tapés. Je ne rétorque rien, je prends sa main pour la consoler de sa vérité mensongère, brutalement consciente que ma naissance l'avait contrainte à être mère.

Je me sens coupable de la violence de ma mère.

Les témoins femmes se sentent immanquablement fautives, leurs ovaires ont manqué de vigilance et cela n'échappe pas aux parties civiles qui interrogent Cécile Bourgeon de ce point de vue femelle. En tant que femme, comment Cécile a-t-elle pu faire ce qu'elle a fait, dire ce qu'elle a dit, oublier ce qu'elle a oublié ?

Ça passe pas. Incident d'audience qui ressemble à une cour de récréation. Tous les avocats parlent en même temps, ça gueule. L'avocat de Cécile interpelle un des avocats de l'accusation : *avocat du violeur.* Cécile attaque l'avocate d'Innocence en danger : *vous êtes perverse.* Et là, sans que personne puisse l'arrêter, Cécile Bourgeon, victime et bourreau, debout, tendue, gronde dans le micro en aveu de colère :

Je ne sais pas.

Voilà.

Je n'aime pas ma fille.

Je sais où est le corps de ma fille.

Allez-y défoulez-vous.

Je reprends.

Le 8 mai, pas de ciné pour Lucie et Fiona mais trucs en famille ; en fin d'après-midi, faut se poser. Fiona est fatiguée. Regarde-t-elle un dessin animé avec sa sœur ? Est-elle allongée sur son lit ? Huis clos, Cécile le clame, c'est King Jouet chez elle. Oui, ses filles ne manquent de rien. DVD. Jeux vidéo. Nouvelles baskets, trottinette. Le 8. Des témoins évoquent aussi un coup de poing de Berkane donné par surprise au ventre d'un ami d'enfance de Cécile. À 20 heures, Cécile va chercher du shit auprès de Jérémy, quartier Banque de France, on en est sûr, on a des preuves dans leur téléphone.

Le 9, rebelote, rendez-vous avec Jérémy le dealeur. Cinq grammes d'héroïne. À 17 h 46, Cécile appelle Berkane pendant six minutes.

Le 10. Fiona est-elle sur le dos de Berkane, dans le hall de l'immeuble, comme l'affirme le beau-fils de la concierge ? Est-elle morte dans la nuit du 12, ou bien avant ? Qu'est-ce que ça change ? Cela laisse plus de temps au couple pour organiser la disparition du corps puis sa mise en scène.

Le 10, après avoir essayé de téléphoner au médecin, appel de quatre minutes à la mère de Berkane vers 9 heures. Pourquoi ? Ils ne savent plus, ils ont oublié. À 10 h 30, ils passent à la pharmacie près de chez le docteur, Berkane sous-loue sa piaule aux Vergnes où ça deale, il a son pourcentage et ses loyers réguliers. Ils n'échangent aucun sms de toute la journée, cela n'arrive jamais. Vers 22 heures, Cécile retourne aux Vergnes, pour de la came peut-être ? Autre chose ? (Qui concernerait l'éventuel cadavre de sa fille ?) Relever le courrier, répond-elle.

Le 11, samedi matin, un témoin affirme avoir vu Cécile quitter la rue Goncourt ; marche arrière, marche avant, vite, vite. Seule. Pour aller où ? (Endroit qui concernerait l'éventuel cadavre de sa fille ?) Faire les courses ? Début d'après-midi, une pizza 5 fromages et une grande

bouteille de Coca livrées et payées avec la carte de Berkane que Cécile utilise. Tout le monde en a mangé, paraît-il. Fin d'après-midi, rendez-vous quartier Banque de France pour du shit toujours avec Jérémy. Cécile paie cash, c'est sûr, comme le 8 et le 9. À 20 h 46, Cécile appelle Berkane, elle est aux Vergnes, pour de la came, on imagine, non ? Autre chose ? (Qui concernerait l'éventuel cadavre de sa fille ?) Pour relever – de nouveau – le courrier, affirme le couple. En rentrant, Cécile passe acheter des kebabs.

Les sorties de Cécile rythment leur emploi du temps, elle est la mule et le cocher, Berkane, le majordome, reste à la maison, il garde la/les petites. Leur agitation alterne mouvements quotidiens (drogue/nourriture/argent) mais aussi agissements exceptionnels imperceptibles (coups de fil/plus de drogue/visite chez le médecin/sortie précipitée en voiture).

Samedi 11 mai, trace Internet à 20 h 54 d'un fait-divers dont les experts n'arrivent pas avec certitude à imputer la recherche active à Cécile : Samir et Aïcha disparus dans un parc de Marseille. Et consultations d'articles non datées : John Bennett Ramsey, homme d'affaires américain soupçonné d'avoir assassiné sa fille de 6 ans ; un autre sur Typhaine Taton, une enfant de 5 ans victime de maltraitances, encore un sur Alyson DiLaurentis, personnage fictif de la série *Pretty Little Liars* mystérieusement disparue.

Une explication ? Hasards.

Soit.

Qui a eu l'idée de l'enterrement (ou pas) ? Du sac de sport en cuir noir ? Qui a eu l'idée de partir vers Aydat (ou pas) ?

On ne sait pas. Tous les deux, conjointement, a précisé Berkane.

Pourquoi prendre de l'essence le 8 et le 10 mai ? Ben, y en avait besoin.

Et donc ? Rien, a répondu Cécile.

Ils ne se souviennent pas, ne veulent pas se souvenir, seules les doses de stupéfiants restent indélébiles, traces de leur mémoire chimique.

Bientôt la fin du procès, je m'ébroue de l'entre-soi clanique du tribunal, une journaliste est venue me demander pour qui je travaillais. C'est vrai, pour qui je suis ? Je devrais être avec l'avocate d'Innocence en danger qui défend Fiona, je devrais m'accrocher à ses mots ; cela n'arrive pas. Le fils Montplaisir le clame aux jurés : Vous n'avez pas le droit de les juger parce que vous les détestez. Il a raison. J'admire la force de résistance de Cécile, plains un Berkane shooté, plains leur faiblesse face aux forces de destruction qu'ils ont rencontrées mais est-ce les disculper ? La force de la justice inquiète. La mort de Fiona semble une abstraction, quelque chose qui n'a pas eu lieu, un truc dont on parle, une énigme à résoudre, coincée entre les mots d'hier et ceux d'aujourd'hui. Être *pour* Fiona, qu'est-ce que ça veut dire ? Le visage de la petite fille m'apparaît figé dans le miroir de la salle de bain du studio, je me démaquille, je suis fatiguée, je dessine deux lignes parallèles qui finissent par se croiser, il n'y a pas de morale dans une vie minuscule en équilibre au-dessus du vide, Berkane et Cécile ont forcément la responsabilité du destin tragique de la petite.

Toujours la même énigme : qui a fait le bleu sur le visage de Fiona ? Berkane répète : J'ai jamais mis de coups. Des gifles oui. Son demi-frère avait précisé. Des coups ? Pas à un enfant. Taper une femme, peut-être oui. Taper un enfant ? Non. Et Cécile ? Réponse impossible de l'accusée : elle ne tape jamais, sauf des gifles et des coups.

Je les imagine le 12 mai au matin. Fiona est morte, ils ont caché son cadavre, je les vois en corps léthargiques d'une matinée tardive. Cécile a besoin qu'on la protège, papillon précieux fatigué, elle n'a pas arrêté. Berkane, le sommeil alourdi de chimie blanche a calmé les tensions de son corps amaigri, il rêve au fils qui fera de lui le père ; sous leurs paupières le soleil, peut-être des villes de sable, la mer et le temps qui ne

passe pas. Bientôt, ils vont se lever, bientôt ils vont battre le pavé et se plaindre qu'ils l'ont perdue ; Fiona a disparu, il faut la retrouver. En fin d'après-midi, Cécile cherche sa fille au parc Montjuzet. Elle n'est pas affolée, dira qu'elle s'est assise dans l'herbe.

Ah, mais l'herbe est mouillée. Pourquoi votre legging blanc demeure-t-il immaculé ? Pourquoi personne ne vous a vue avec cette petite fille dans le parc ?

Ben, c'est possible, non ?

Qui a su que Fiona pouvait mourir ?

Pour l'accusation, le drame aurait pu être évité.

Les médecins témoignent le 1er février.

On entend d'abord le médecin traitant de Cécile, en pull rouge vif, chemise, pantalon à pinces gris, cheveux mi-longs carrés, pas ferme, il est de Chamalières, une des villes bourgeoises qui jouxtent Clermont-Ferrand. Le docteur n'a rien vu, ne sait rien.

Second médecin. Alain Lafont, figure locale trotskiste, saint-bernard des quartiers nord impliqué dans la vie électorale depuis 1989, jean élimé, bombers, jambes semi-arquées, épaules tombantes, pas hésitant, litanie sociologique. Alain Lafont travaille dans un quartier pauvre, habitants pauvres, problèmes de pauvres, maladies de pauvres, ordonnances de pauvres. Et donc, le vendredi 10 mai, Berkane et Cécile sont chez le médecin traitant de Berkane qui rédige un certificat pour aider, pas vraiment un certificat, plutôt un document administratif, une lettre. Ça choque l'accusation et l'avocat général. Il est question de complaisance, de faute professionnelle. Ce vendredi, le couple est enjoué. Des gens enjoués, on imagine que le médecin n'en voit pas souvent dans son cabinet. Quand on est de gauche, on ne laisse pas les pauvres payer la cantine surtout s'ils n'ont rien mangé. Quand on est médecin de gauche, ne faut-il pas chercher à savoir pourquoi une enfant doit être absente aussi longtemps ? s'agacent l'avocat général et les avocats de l'accusation. Tous ceux qui auraient pu se dresser, rempart à la mort de la petite, deviennent *a posteriori* responsables. Le médecin de gauche explique : J'ai voulu donner un coup de main à une famille modeste, rien à voir avec un problème de déontologie. Lafont témoigne pour la dernière fois, quatre mois plus tard, il meurt d'une crise cardiaque.

Voyant la déférence qu'on accorde au médecin de Chamalières qui n'a rien vu, et la défiance à celui de Croix-de-Neyrat qui n'a rien vu non plus, je comprends le titre d'un roman qui traite d'un fait-divers criminel, *Molécules*. Je comprends aussi ce qui m'avait saisie quand les hélicoptères avaient tourné au-dessus du parc Montjuzet. J'avais baissé le son de la télé et j'avais eu ce pressentiment chimique d'un fait. Dans la cour d'appel du Puy-en-Velay, je ne vois pas seulement une mise en scène de la justice, je vois des corps dont la chimie interagit et se rejette. Les avocats se connaissent, se jugent ; leurs corps dandinent l'habitude à porter une robe noire à jabot blanc, fantoches d'un cinéma sans caméra, sont-ils les dupes d'une comédie qui joue la réalité ? La beauté et l'effroi nus du réel se dissolvent dans les heures et les heures de paroles et de chorégraphies ternes des affaires pénales. La banalité répétitive dénude le fait-divers du sensationnel qui n'existe pas tant que ça. La vie est banale dans le malheur. J'observe Berkane tassé dans le box et Cécile qui s'agite.

Molécules. Chimie des corps et physique des matériaux. Certains matériaux résistent à des chocs élevés, certains corps absorbent les coups grâce à une énergie cinétique invisible. Je les imagine frapper Fiona. Tous les jours, je revois le bras de l'homme qui s'élève et me gifle aux portes de mon lycée. Tous les jours, je revois les poings de mon père, les mains de ma mère. Il va bien falloir que je me dise tout sur ma matière, de quoi je suis fabriquée ; comme Cécile, Berkane et d'autres, je peux absorber beaucoup, beaucoup de coups, on m'aime et je me déteste pour ça.

Dans le box, Cécile Bourgeon crie, se défend : Non, je n'ai jamais arraché le bras de ma fille ; Oui, le certificat c'était dans l'idée que l'hématome puisse disparaître, c'est tout, pas plus, pas moins, faut arrêter de délirer là ; dans les nuques tendues du public outré, la chimie d'une haine résiduelle persiste, entre 20 et 70 ans, rictus, sourire, paupières endormies, ricanements, même une femme enceinte jusqu'aux prunelles qui fixent les accusés dont les molécules attirent mépris et colère.

Cécile les affronte quand même. Jusqu'aux descriptions tuméfiées du visage de sa fille. Là, elle ne sait pas quoi dire, son GPS intérieur recalcule en boucle l'itinéraire pour trouver le chemin de son

argumentation. Elle a les oreilles qui sifflent, se plaint-elle. Son équilibre moléculaire est binaire, mère et victime ; survivante elle doit être considérée comme victime, innocente elle doit être pensée comme mère, sinon elle étouffe, perd son calme, elle n’a plus de réseau logique interne. Elle interpelle le président, elle a peur de tomber dans les pommes. Le corps souffrant de Fiona qui va mourir affole toujours la chimie maternelle, elle vacille. Suspension.

Les 9 et 10 février, lors des plaidoiries et du réquisitoire, l'image de la petite fille gambade sur les bancs de la cour d'assises. Pour accuser le couple, les avocats ont joué d'un parallèle avec Blaise Pascal, juger c'est comprendre, avec Malraux qui aurait affirmé presque l'inverse, ils ont enchaîné avec Primo Levi, comprendre c'est d'une certaine manière justifier ; du jansénisme aux crimes nazis, en passant par la politisation institutionnelle de Malraux, j'avais eu du mal à reconnaître le forfait des deux créatures dans le box. Un autre avocat avait conclu plus matériellement : Sans la mère, rien n'était possible, sans le beau-père, Fiona ne serait pas morte ; pour preuve, il avait évoqué un Bastien mis par son père dans une machine à laver sur le programme essorage, sous les yeux complices de sa mère. La salle en avait frémi et joui un peu. Un autre avocat de l'accusation saisit les jurés en suggérant de glisser sur la petite un voile de vérité judiciaire, linceul pour cette fillette laissée nue.

Mais la plaidoirie qui va marquer le public du tribunal est celle de Maître Marie Corbière. L'avocate appelle Fiona à la barre. Blonde, lente, penchée, Maître Corbière s'avance vers le micro, ses pas haut perchés furtifs et le timbre cajoleur ; derrière moi, j'entends distinctement une femme articuler : Je me prépare. L'Innocence en danger va s'exprimer dans une prosopopée chuchotée, elle arrondit le rouge-Chanel de ses lèvres ; en lieu et place d'une argumentation, elle a imaginé ce que Fiona confierait à la cour. Elle prend la voix fantôme et susurre.

Chut. Ça commence.

(Silence)

(Souffle dans le micro)

(Silence)

Iona, Iona. *(Silence)*

C’est Lucie qui m’appelle. *(Silence)* Comme tous les matins.

Ce matin je n’ai pas envie de jouer… ce matin je suis ailleurs.

J’ai cinq ans et demi. *(Silence encore)*

J’adore l’école parce qu’à l’école on dit que j’ai les plus beaux yeux. *(Respiration dans le micro)*

Hakim, c’est mon copain, on va se marier, c’est un secret. *(Voix encore plus douce)*

J’ai un autre secret dans ma maison.

Ma maison elle est grande, c’est un appartement, je connais l’adresse, rue Goncourt, bâtiment J, 4e étage.

C’est la maîtresse qui a dit qu’il faut connaître son adresse… C’est important si on se perd dans un parc. (…)

Chez moi c’est grand… Et c’est plein de bazar.

Maman elle est drôle, elle garde tout. Alors y en a partout. (…)

J’ai trop de la chance. Personne ne m’oblige à ranger ma chambre…

J’aime pas ma chambre, je préfère celle de Lucie. Maman dit que Lucie est gentille, belle. Elle a raison Maman. Lucie est trop mimi.

(Petite voix qui s’essouffle)

Moi j’ai la tête de papa. C’est maman et Kader qui me le disent.

(Silence)

Mon papa me manque.

Maman me dit qu’il ne veut pas me voir, qu’il est méchant. Moi je dis que c’est pas vrai.

(Silence)

Papa va venir me chercher, il m'aime, alors j'attends mon papa.

(Silence)

Maman est fatiguée. Elle dit que c'est à cause du bébé dans son ventre. (…) Je vais être grande sœur.

(Tension, silence, voix plus épaisse)

On crie très fort quand je perds mon doudou, c'est un petit renard, il est rigolo. (…)

J'ai peur du noir.

Maman adore regarder la télé. Kader ça l'énerve. Ils crient très fort tous les deux… alors je vais dans ma chambre.

(Voix qui geint)

J'ai mal au ventre… J'ai envie de vomir… J'essaie de ne pas vomir… c'est très dur… Kader et maman crient plus fort quand j'ai vomi.

J'ai mal à la tête. Ils m'ont fait mal.

Kader pleure. Maman lui fait un câlin.

Moi je pleure pas. Lucie me fait un câlin. Un bisou magique.

(Long silence)

Maman est gentille, elle dit viens je vais te faire belle. Elle me maquille comme une princesse.

Je me regarde dans le miroir, je suis moche. Hakim, il dira que je suis moche. Il va plus être mon amoureux.

Je m'en fiche… je l'enlèverai mon bandeau à l'école… et peut-être que quelqu'un verra (…). Et je pourrais enfin retrouver mon papa.

Silence final.

La communion émotive de la salle d’audience arrête le temps. La technique oratoire de Maître Corbière obtient un succès immédiat, six minutes absolues d’émotion outre-tombe. Six minutes obscènes qui marquent le procès. L’avocate s’échappe de la salle, ses talons frappent le parquet.

10 février, fin de soirée. Écrivaine anonyme et invisible, j'attends le verdict au bar Le Majestic du Puy, je voudrais que ma vie ressemble à ce soir, pleinement ce que je suis. Je ne dépends de rien ni de personne, me vient une satisfaction parfaite, je ne me sens pas seule. Je relis mes notes.

Minuit trente. 11 février. Valérie Chazal m'envoie un sms pour me prévenir de l'imminence du verdict. J'envoie un message à mon fils Adam pour son anniversaire, je suis mère depuis dix-huit ans, une intuition me vient là : les accusés vont prendre au moins dix-huit ans chacun. La veille, Berkane Makhlouf, dans un jean ample et épuisé, Cécile Bourgeon moulée dans un legging assorti avec rien se tenaient côte à côte, corps opposés, long et creux de Berkane, plein et court de Cécile, les co-accusés avaient co-témoigné de leurs co-oublis. Ils se passaient le micro comme pour un karaoké, connivence de leur corps, de leurs silences, de leur passé ; le verdict m'était apparu lumineux dans les paires d'omoplates alignées.

En marchant vers le tribunal, je suis sûre. On n'acquittera pas Cécile Bourgeon, ils ont délibéré quatre heures, c'est peu : mauvais signe pour la défense, ils sont coupables et la peine a été vite votée. Quand j'arrive au tribunal, tension, raideur des corps, on ne sait pas : un jury populaire c'est instable, vivant et imprévisible, on doute, les mains se serrent, les gestes se font intérieurs, les toux étouffées. Dans le silence de l'attente du verdict, seules les caméras sont mobiles et vives. Solennité inédite, atmosphère d'enterrement.

Je réalise. Au tribunal, le verdict est un moment de vérité réelle. Le seul.

La cour entre, visage unanime et fermé : ça sent l'entente, pas bon pour les accusés. Je ne sais plus ce que je pense mais, dans la salle, clairement, la majorité attend la punition, l'exemple, le sang et les

boyaux. La foule écarquille les yeux et les oreilles, tout se rejoue dans l'ordre.

On y croit.

On n'y croit plus.

On juge.

On condamne.

On lynche.

On ne saura jamais tout.

Le tribunal affirme sa violence raisonnable dans ce silence cannibale.

Il faut punir.

Faire souffrir.

On veut enfermer.

Pour l'éternité.

Le président Jaffert édicte en se penchant à l'oreille du micro. On saisit : coupables de violences volontaires. Le verdict est principalement motivé par la volonté de dissimuler des prévenus, leur désir d'impunité a levé le doute raisonnable et convaincu les jurés de leur culpabilité. Quand le président annonce vingt ans chacun, les deux journalistes de BFM sortent en courant, elles veulent être les premières à l'annoncer ; leurs pas obscènes, cheveux brossés, rouge à lèvres saignant, culs impudiques, fissurent le solennel. J'ai honte pour elles. Vingt ans sonne comme une information, pas comme des années de vie.

La gravité réelle n'a pas duré. Une satisfaction palpable, moelleuse en chamallow s'esquisse sur les visages. Quand la cour se retire, Nicolas Chafoulais cherche le regard de Cécile Bourgeon : elle fuit le box. Il dira : Il y a une justice. La mère a été destituée de ses droits parentaux.

À 1 heure du matin, je range mes affaires dans le studio que je vais quitter. Vingt ans, c'est une vie. J'ai été mariée vingt-cinq ans. C'est fini. J'ai rendez-vous la semaine prochaine chez une avocate, une vie conjugale à solder le jour de la Saint-Valentin. C'est fini. Je me dis que

Berkane Makhlouf n’avait aucune chance de devenir jardinier paysagiste, Cécile Bourgeon, aucune de devenir opératrice qualifiée en produits alimentaires et Fiona, aucune de rester vivante. Pourquoi ai-je eu une chance ? À qui l’ai-je volée ? Est-ce que je m’en suis sortie ? Comment les petites filles et les petits garçons finissent-ils par mourir, blesser ou tuer ? Je sais bien comment on peut les tuer, je ne sais pas pourquoi certains survivent. Surtout, je ne comprends pas quel sens a cette survie.

Alors que le sommeil va m’emporter, je sursaute, une tachycardie insistante.

Le petit.

Celui qui était dans le ventre de Cécile quand Fiona a disparu, le dernier-né ; ce petit né d’un père et d’une mère emprisonnés, célèbres d’un infanticide et anonymes de leurs vies minuscules ; le garçon au nom de famille couplé de deux coupables ; l’enfant innocent sans famille abandonné aux réseaux éducatifs publics, que va-t-il devenir ? Comme son papa, comme ses tatas et tontons paternels, Adam est placé. Étrangement, le tribunal n’a pas déchu Berkane Makhlouf de ses droits parentaux. Le gamin pourra-t-il être adopté un jour ? Va-t-il aller de placement en placement ? Toute sa vie mineure devra-t-il quémander une autorisation à l’homme en prison pour les voyages scolaires ? L’amour qu’on lui portera, s’il en reçoit, sera-t-il toujours provisoire ?

Plane sur lui une menace originelle, un crime originel : Adam a 5 ans, l’âge de Fiona à sa mort ; 5 ans et un abandon démesuré.

Je prie pour un miracle.

Que cet enfant-là soit épargné.

Gracié.

21 février 2019, 20 h 10. La trentenaire Cécile Bourgeon quitte la prison de Lyon-Corbas à bord d'une Citroën Picasso aux vitres teintées, elle regagne Perpignan où l'attendent sa mère Françoise et son beau-père Luc ; le jugement du Puy-en-Velay a été cassé. Sous le coup de la condamnation du premier procès en 2016, Cécile a purgé ses cinq ans de prison, elle est libre, elle sort. Berkane avait été condamné à vingt ans, il doit rester en prison.

Il y aura un autre procès en appel, l'histoire n'est pas finie, mon livre non plus car l'avocate générale s'est prononcée en faveur de la cassation de l'arrêt de la cour d'assises pour quatre raisons.

D'une, la défense n'avait pas eu la parole en dernier comme le prévoit le code de procédure pénale lors d'une demande de renvoi du procès. Deux, la demande de renvoi avait été rejetée sans motivation, c'est-à-dire sans justification explicite et construite. Trois, Cécile avait été condamnée pour coups mortels et non-assistance à personne en danger, deux infractions incompatibles. Quatre, un expert avait été entendu par la cour sans qu'on lui fasse prêter serment.

Ou (cinq) la faute à l'apéritif sacrilège du Puy-en-Velay ?

En 2019, des magazines font le portrait de couples qui préfèrent ne pas avoir d'enfants à cause du réchauffement climatique, Cécile Bourgeon sort de prison, se met en ménage, fabrique un bébé et se marie. Cécile, femme de rien, présumée infanticide, se permet le conte de fées, cette femme, grevée d'un traitement substitutif à l'héroïne, le corps gavé de différentes chimies, se permet la plénitude saine de la grossesse, les layettes au point mousse, les seins qui gonflent et les rendez-vous chez la sage-femme. Déjà à 19 ans, j'avais ce besoin de vouloir un enfant, avait-elle affirmé. Douze ans plus tard. Acceptez-vous de prendre pour époux ? Oui. Acceptez-vous de prendre pour enfant ? Oui. Acceptez-vous la vie ?

OUI. On n’empêche pas l’herbe têtue de pousser entre les interstices du goudron. Logique d’un corps en désir et manque d’amour, d’enfance, de mère, Cécile s’offre par sa seule volonté la virginité d’une existence sans cadavre et avec amour éternel. Elle m’épate. Elle avait prévenu : J’ai le droit d’être enceinte, je fais ce que je veux. Mon père avait raison : Tant que t’es pas morte, c’est que t’es vivante.

Si elle se présente à la cour, elle sera libre et mère – qui pourra le nier ? Porteuse de toutes les garanties et cautions d’une repentie qui a tourné le dos à l’infanticide pour s’engager dans une maternité ordinaire avec mari ordinaire, elle affirme, Il n’y a pas de vie en soi, il n’y a que des preuves de vie donc d’innocence, la mienne.

Le calcul a été fait, le terme de la grossesse sera proche du procès, on est prudent, on reporte.

C’est mon premier Noël sans mes enfants, je suis grosse de ma solitude et de mes livres et Cécile est mariée depuis quatre jours.

Début 2020, un autre anniversaire pour moi, 47 ans et un bébé pour Cécile, une fille placée à la naissance. Le nouveau procureur de Perpignan a estimé qu’il y avait un danger pour l’enfant. La décision sera confirmée quatre mois plus tard, pour un an renouvelable. La virulence des réseaux sociaux reprend. Vivaldi @Jules Charpentier s’interroge : elle va aller jusqu’où comme ça ? Ce rebut va recommencer à faire un enfant et ainsi de suite, dans ces cas-là il faudrait prononcer la déchéance à vie des droits parentaux sur TOUS les enfants sans exception et l’adoption immédiate du ou des enfants. Ouillette ironise : Ça doit être chaud à la maison, avec une épouse avec de tels antécédents. Confinement, promiscuité, hormones en vrac à cause de l’accouchement, plus le stress dû au placement du bébé. Bonne chance à l’heureux époux.

Sur une photo du site de France 3 qui évoque sa requête au sujet du bébé placé, l’épousé paraît jeune, il a la peau mate, il porte un masque en tissu blanc. Déterminée, pimpante de son rouge à lèvres vif, de ses lunettes stylées et de ses cheveux tirés en arrière, Cécile Bourgeon marche devant lui, précédée par son avocat, le fils Montplaisir. Habillée avec soin, elle ne ressemble pas à une femme écrasée par la fatalité, elle a un homme nouveau, un nouveau bébé, elle a repris le fil de son histoire, elle allonge un pas qui volera ce qu’on ne lui donnera pas.

Elle n’est pas près de céder la narration à qui que ce soit.

Nous courons tous après elle.

Le corps de l'enfance

Lyon, 2020

Où est Fiona ?

La mécanique du meurtre entraîne toujours un moment embarrassant : le corps, on le met où ? L'essence même du criminel est de dissimuler le crime, avait sentencé l'avocate de l'association Innocence en danger.

Le récit de l'enfouissement du corps de Fiona est d'abord donné par la mère aux enquêteurs, il reviendra à chaque audience par la bouche de Cécile, c'était le 12 mai, c'est sûr, elle ne ment pas, pas son genre. Voilà l'histoire. Ils ont découvert Fiona morte dans son lit, ils l'ont emportée dans la voiture. Au volant, Cécile est allée à droite, puis à gauche, puis à droite, vers le puy de Dôme, Vulcania, un rond-point, demi-tour, le château de Theix, avant le lac de la Cassière, vers Aydat, le lac d'Aydat, un chemin, un jardin, pas un chemin de terre, un avec gravier, pas un jardin, une sorte de verger, il y a une pelle, ils s'arrêtent pour prendre la pelle, ils continuent un peu, il y a une maison, une forêt, une lisière de forêt, la terre est dure, la pelle casse, un trou. Cinquante centimètres. Le corps nu, une prière.

Qu'est-ce que c'est que cette fable ?

C'EST OÙ ?

On veut savoir.

Le délit de suppression d'enfants a longtemps abouti à des non-lieux. Comment prouver la mort violente alors que le cadavre est trop abîmé ou disparu ? Le médecin légiste incapable d'établir le crime ne peut aider à désigner le criminel. C'est ainsi que les mères infanticides pouvaient échapper à la justice. Entre 1989 et 2000, Dominique Cottrez, une femme du nord de la France, accouche, étouffe et dissimule huit bébés, penderie, placards, garage. Il faut voir son visage tordu de peine au tribunal de

Douai en juin 2015, son corps à elle sur cette chaise face à la foule qui tourne autour de son cas pour comprendre le déni de l'inéluctable accouchement. La criminelle est une femme dont l'obésité a abrité les grossesses et le malheur, lorsque le bébé et le malheur sortent du corps, il faut les cacher. Dans la liste de néonaticides que je consulte, les mères ainsi avortées d'elles-mêmes gardent les cadavres près d'elles, le meurtre devenu moyen de contraception tardif vient clore le déni, jusqu'au suivant ; ces femmes sont récidivistes à l'envi jusqu'à la ménopause. Engrossée au prix d'assauts conjugaux plus ou moins consentis selon les mots mêmes du mari, Dominique Cottrez ne parle pas à cet homme absent qui ne la voit plus malgré son obésité. L'engrosseur est-il concerné après l'orgasme ? Dominique est seule avec ses néonaticides.

Cécile n'est pas seule. Fiona n'est plus un bébé. Ce n'est pas un néonaticide ni un infanticide au sens strict, c'est un filicide. L'infanticide concerne les enfants de moins d'un an. Cécile et Berkane ont supprimé une enfant en cachant le corps, l'ont-ils tuée pour autant ? Il leur est impossible de prouver que Fiona n'a pas vécu, ni de plaider la mort naturelle, seule une autopsie permettrait d'apporter les preuves scientifiques d'un crime ou d'un accident.

Il faut le corps.

Au premier procès, un coup de théâtre avait annoncé des clichés du lieu de sépulture. Le président a le solennel dans la bouche quand il sollicite les accusés : ont-ils quelque chose à dire avant qu'il ne montre les photos ? Les accusés ne réagissent pas du tout, ni inquiets ni surpris d'une révélation possible, la salle d'audience s'humecte de partout. Qui a envoyé ces photos ? On attend une dame. Une journaliste de France Bleu tweete : La folie, l'hystérie de cette affaire ne s'arrêtera jamais, je le crains. Elle ne croit pas si bien dire. À 17 h 27 quand le témoin arrive à la barre, on a des envies de meurtre et on est en cour d'assises : c'est une médium. Agacé, éberlué, un autre journaliste décrit la femme : Menue, vêtue d'un jean et d'un blouson en cuir râpé, longs cheveux noirs et air farouche. Il la brûlerait vive s'il avait de quoi. Les tweets s'agacent. Au pays de Descartes et des Lumières, ça troue le cul de la raison. Adriana

T., 47 ans, médium depuis toujours, a été contactée par Fiona depuis l'au-delà.

À Douai, la police découvre Dominique la meurtrière après avoir trouvé les cadavres de ses huit bébés ; à Clermont-Ferrand, sans le corps de Fiona, on s'interroge et on déduit. Cacher une dépouille ajoute au filicide un crime sans nom qui accable les coupables comme les innocents. Que peut révéler cette dissimulation ?

Dominique Cottrez a caché ses bébés, la réalité de leur naissance et leur assassinat mais aussi la honte de cette réalité qui n'a été ordonnée par personne. Qui rêve d'accoucher huit fois toute seule, d'étouffer puis receler la dépouille de huit nouveau-nés ? Qui rêve de creuser des tombes en lisière de forêt et cacher une gamine avec les plus beaux yeux de l'école ?

J'avais essayé d'interroger un des officiers. Il avait grommelé son amertume et son hostilité envers une Cécile qui n'a eu de cesse de leur envoyer des poutous dans ses lettres. Ils ont pourtant tout essayé pour retrouver la dépouille de Fiona. Leurs ratés irrécupérables nuisent à la défense comme à l'accusation. Le 25 septembre 2013, les aveux de Cécile sont d'abord recueillis *en off* à la pause-clope avant d'être repris sur un PV de procédure. Deux auditions s'enchaînent à cinq minutes d'intervalle. Au lieu d'appeler le juge d'instruction, les policiers cuisinent Cécile pour accuser Berkane, toxico en manque, odieux en garde à vue. Les enquêteurs n'auraient-ils pas – malgré eux – participé à la concertation criminelle ? Force est de reconnaître que les fonctionnaires ont rapporté les déclarations de Cécile à Berkane. Les limiers de la criminelle (toujours dupes ?) proposent même un scénario disculpatoire aux accusés : empoisonnement, accident domestique suivi de panique, c'est ça hein ?

Les policiers en oublient de demander à Cécile si elle a porté des coups à sa fille, ils ne sont pas allés plus loin, avoue un commissaire. Pas plus loin que la femme enceinte qui pleure et qui est battue par un Arabe, donc ne peut battre. Pas plus loin que l'homme qui s'agace et qui bat la femme, donc l'enfant.

Face aux enquêteurs, en garde à vue, Berkane n’a plus qu’à confirmer pour protéger sa nana. J’irai en cabane, c’est pas grave, si ma femme dit blanc, je dis blanc, si ma femme dit noir, je dis noir. La geôle, il connaît, c’est un homme, il souhaite ça à personne et surtout pas à Cécile, c’est une mère, la pauvre, déjà l’accouchement, faut qu’elle sorte pour s’occuper des petits ; il va pas l’enfoncer, il est père depuis un mois, il doit protéger sa famille, la taule ce sera pour lui, s’il le faut. C’est convenu entre eux : Si ma femme souhaite qu’il y ait vérité, il y aura vérité. Si elle dit noir, il dit noir, si elle dit blanc, etc. Jusqu’à ce sketch, en plein interrogatoire : Berkane subtilise le téléphone portable d’un enquêteur, fume une cigarette, prend son traitement, remis en cellule il appelle Cécile ; mon amour, j’ai un téléphone que j’ai récupéré, j’ai dit la même chose que toi hein que tu as voulu dire, je t’aime ; par contre voilà, ce qu’il va falloir mon cœur c’est que au niveau de l’hématome t’as dit un peu n’importe quoi mais c’est pas grave tu sais mon amour.

Mon amour.

Entre les 118 témoins interrogés au parc, plus de 1 500 PV rédigés, les centaines de kilomètres carrés explorés, les dizaines d’heures de vidéosurveillance sans compter les centaines de témoignages, les enquêtes sur tous les délinquants potentiels, policiers et gendarmes ont-ils croulé sous la masse ? Focalisés sur les bleus de Cécile, l’apparence brutale de Berkane lors de l’interrogatoire, le corps à retrouver absolument, et peut-être le sentiment de dominer ces pauvres toxicos, certains de leur damer le pion après l’autopsie, les enquêteurs ne savent pas, ne comprennent pas qu’il se joue quelque chose de plus grand entre ces deux-là et qu’ils ne sont peut-être pas de taille ; ils ont pour partie œuvré au semi-échec de l’enquête, manipulés par les mensonges des accusés.

Qui aime assez la vérité pour l'entendre ? En 2018, un des avocats de Cécile avait imploré les jurés de ne pas être saisis par l'opinion publique et la volonté de vengeance : On ne condamne pas une mère juste parce qu'elle ment. Il faudrait être d'accord avec lui, mentir à toute la France, voire au monde entier n'est pas commun, toutefois on ne saurait mesurer la gravité d'un mensonge aux nombres de crédules, parce que là, on serait mal. Il s'agit de travailler sur des certitudes, non sur des hypothèses, sur des faits et non sur des émotions, avait insisté l'avocat.

Beau projet. Est-ce possible ?

Quand on ne peut séparer la part du vrai et du faux dans les dépositions des deux prévenus ?

Quand les multiples fouilles n'ont pas permis de retrouver le corps de Fiona ?

Quand Cécile énonce à la barre que l'aveu lors de la garde à vue de Perpignan le 25 septembre 2013 a soulagé ses tripes ?

Je me repasse l'appel au secours de Cécile Bourgeon filmé par la télévision. Quatre jours après la disparition de Fiona, sur tous les écrans, Cécile pleure, petite fille, parle, petite mère, la voix aiguë s'étouffe par instant, les cheveux blonds volent dans le vent, le chagrin a des mots qui tournent en boucle, la main gauche aux doigts fins passe le long de l'arête du nez, une larme s'échappe, glisse, l'index la poursuit et la rattrape *in extremis* avant qu'elle n'échoue aux commissures. La France s'émeut de cette moue triste, crispation du visage et sourcils en chapiteau ; Cécile clame : On a vraiment besoin d'aide, le but, c'est de retrouver Fiona, retrouver Fiona c'est tout ce qui compte, n'importe qui qui a Fiona, qu'on nous la ramène.

Cécile Bourgeon cherche son enfant, elle aime son enfant et souffre d'une perte, elle veut retrouver Fiona ; je détaille ses gestes et la vois sincère. Je sais de ma mère que le mensonge n'empêche pas la sincérité. Cécile ne ment pas, elle est factuellement mère d'une fille *qu'elle a perdue.* Elle n'a juste pas précisé : pour toujours.

Entre mai et septembre 2013, Cécile ne se contente pas de jouer le jeu de la médiatisation émotionnelle orchestrée par son médiatique avocat, elle précise à la police qu'elle ne pardonnera jamais à celui qui lui a pris sa fille. Le couple joue sa vie, le rapport bénéfices/risques du mensonge lui est provisoirement favorable ; dans l'arrogance de leur innocence ou la certitude de leur impunité, ils s'agacent contre les enquêteurs, outrés contre l'incompétence et la mollesse des flics pas foutus de retrouver leur gamine, ils martèlent : Où est Fiona ?

Qui aime assez la vérité pour l'entendre ? Mentir devrait toujours insupporter mais cela dépend du mensonge, de la bouche qui le prononce, de l'oreille qui le reçoit, de l'institution qui le réclame, c'est la hiérarchie des crédibilités. Têtes de coupables et têtes de menteurs. Un mensonge en costume a la cote sur le marché de l'arnaque et du commerce, on a toujours *intérêt* à mentir. En mai 2013, Berkane et Cécile, petits parents pauvres, ont cru qu'on allait les croire, qu'on ne les soupçonnerait pas, qu'ils étaient vraiment des papillons. La place démesurée de Cécile Bourgeon dans cette affaire tient aussi à cela : la drôlesse a menti à *la France entière.* À la télé en plus.

C'est aussi ça la Faute.

Mentir pendant quatre mois. Et demi.

C'est dingue.

L'interpellation du couple était prévue depuis juin, le mensonge a duré quatre mois au lieu d'un car les enquêteurs ont attendu que la femme enceinte ne le soit plus. L'empathie stratégique policière attend la

convalescence de la mère pour obtenir des aveux, la présumée innocence de Cécile et Berkane a donc duré le temps que leur enfant naisse, le fœtus Adam a donné du sursis à ses parents. C’est injuste, mais on les jugera coupables de ces quatre mois de liberté octroyés par la police. Il faut punir ces deux gugusses de leur ruse, *la France entière* a été nulle à lire le fait-divers dans sa réalité-vraie. Ces crevures ont extorqué une compassion par un mensonge, cela signe leur capacité à manipuler, à garder le pouvoir, à planifier les événements, à soustraire un corps ; l’absence de corps et leur mensonge prouvent leur nature criminelle.

Le 1er décembre 2020, Lyon accueille le second procès en appel après un autre report dû au Covid-19. On a gagné en grade et en hauteur d'immeuble, les colonnes de la cour d'assises sentent l'Histoire, avec plusieurs H majuscules ; les marches brillent d'une pluie noble, elle tombe sur du marbre. Le palais de vingt-quatre colonnes a vu condamner Charles Maurras pour intelligence avec une puissance ennemie et participation à une entreprise de démoralisation de l'armée, Klaus Barbie à la réclusion criminelle à perpétuité pour crimes contre l'humanité. Berkane Makhlouf et Cécile Bourgeon doivent rendre compte de la mort d'une enfant auvergnate dont le corps manque au procès. C'est reparti pour un tour.

Fouille policière, attestation, masques, gel hydroalcoolique, nous sommes des yeux sans identité, la faible présence médiatique laisse retomber le soufflé. La semaine dernière, les infos ont mangé du Daval dans une narration de feuilleton bien ficelée : meurtre, enquête, coup de théâtre, péripéties, aveu, procès, condamnation. L'affaire Fiona ressemble un peu au brouillon d'un auteur de série bas de gamme qui ne sait pas ce qu'il veut, personne ne sait à quelle saison on en est, si c'est prévu que ça s'arrête.

Pour la première fois, j'assiste au tirage au sort des jurés en jeu de chaises sans musique, on met des jetons dans l'urne, on tire les jetons, numéros 29, 26, 7, 12 et hop, il / elle se lève et va vers la barre, les avocats récusent ou ne récusent pas, il / elle va s'asseoir à côté du président et des assesseurs, sinon, retour à la salle, c'est fini, ils peuvent assister au procès ou rentrer chez eux. Tirés au sort, leur présence est la promesse d'une justice juste, ils vont bientôt jurer de réprimer tous leurs affects pour juger en conscience rationnelle des faits. Le coronavirus a réduit les visages et les jauges, je suis debout et observe les corps

convoqués. Entre 35 et 65 ans ? Je me mets à compter les femmes, les hommes, les Arabes, les Noirs, les Asiatiques. Une seule femme noire qui n'aura même pas le temps d'arriver à la barre pour être récusée par la défense. MaFranceàmoi chante Diam's ; j'essaie de deviner les positions sociales, tous les détails me sautent aux yeux, depuis la marque d'une paire de chaussures jusqu'aux racines de cheveux, taille des sacs à main, et surtout en hiver, le témoin social, c'est la qualité du vêtement chaud. Finalement cinq femmes et quatre hommes sont choisis.

Je fais le point. Manquent la blondeur et les talons aiguilles de Maître Corbière, l'avocate d'Innocence en danger, la sécheresse aiguë du dragon Maître Abidar, l'avocat de Berkane ; manque surtout l'éclat des premières fois, le sordide luisant qui excite, la force de la crasse neuve, plus rien ne crée d'envie dans ce dossier. Résigné, le père, Nicolas Chafoulais, spoile l'épisode aux journalistes : Vous n'apprendrez rien. Je retrouve Valérie Chazal, journaliste de France 3, visage reposé, les yeux toujours innocents de tous ces reportages judiciaires qu'elle s'enquille mois après mois. On a tous pris un peu de bide en deux ans, même le fils Montplaisir accuse la lourdeur d'un petit ventre en pull marine. Berkane Makhlouf porte enfin des vêtements à sa taille, les mêmes vêtements qu'en 2018, il a grossi dedans en prison ; quant à Cécile Bourgeon, elle apparaît la chevelure gaufrée et cuivrée enserrée d'un bandeau qui en souligne la forme afro. Elle tourne vite le dos au public, le nouveau président de la cour d'assises, Joël Fenil, d'une voix calme, détachée, lance :

Accusés levez-vous.

Et il narre le conte cruel.

Il était une fois dans un pays lointain et auvergnat un immense parc et une mère qui faisait semblant d'avoir perdu sa fille.

Le président égrène les dates et les faits à charge, circonstances, investigations, déclarations, affirmations qui signent la généalogie d'une mort non accidentelle, éléments objectifs criminels. La synthèse du magistrat conclut à la culpabilité par soustraction de l'enfant au regard d'un tiers. Il décrit un processus fatal indéniable, Cécile Bourgeon

s’affaisse dans son fauteuil – je voudrais bien savoir si ses cheveux sont des rajouts ou si elle a vraiment passé des heures à se les gaufrer, *crimped hair,* coiffure des années 90, pour les nostalgiques des Backstreet Boys, explique *Cosmopolitan*, je crois que c’est raté sur Cécile Bourgeon. Mise à disposition de l’enfant comme exutoire, articule le président Fenil. Coup de genou au thorax. Gifler une enfant affaiblie. Souffre-douleur. L’avocat général Théophile Terrant devra faire de la figuration, le président de la cour semble servir l’accusation.

Elle est cuite,

ils sont cuits,

gaufrés.

Et ça n’a pas commencé.

Ce fait-divers est un bégaiement. Y a plus qu’à prendre la télécommande et changer de chaîne.

Sept ans après les faits, le poids du corps pèse encore de son absence dans l'enquête et la procédure judiciaire. Un officier, désormais à la retraite et libéré d'une parole d'obéissance, admet avoir été mis sous pression par sa hiérarchie pour le retrouver et avoue que cette pression les a aveuglés. Cécile leur décrit un lieu d'enfouissement tellement vague que les 10 kilomètres carrés élargis ensuite à 300 kilomètres carrés s'avèrent vains, fiasco déshonorant. Toute l'expérience des différents services de police a été déboutée par une volonté obstinée de tromper, quatre-vingts enquêteurs à genoux. Cécile avait pourtant fait un dessin en vue de les aider à retrouver Fiona ; un journaliste le brandit dans une vidéo sur l'affaire. On dirait une esquisse d'enfant : route en lacets, carré avec une pelle à droite, le mot *vaches* à gauche, rectangle pour la maison à droite ; c'est précis et vague, dans le paysage auvergnat, ça sert à rien pour repérer une route, une pelle, une vache, une maison et donc un corps. Ils se retrouvèrent à chercher Fiona aux confins de la Corrèze. L'Anonyme clermontoise, d'un mensonge et de quelques larmes à la télé, a enclenché toute une machine médiatique, policière et judiciaire ; avec son CAP agro-alimentaire, Cécile Bourgeon, la tox prolétaire, leur a mis et leur met toujours la misère.

Je repense au mensonge de Jonathann Daval, Cécile Bourgeon et Berkane Makhlouf, on ne fera pas mieux dans le pire.

Un beau-gosse commissaire de police de 38 ans va le confirmer. Huis clos opaque, mensonge sur lequel s'appuient trois certitudes qu'il va déployer en cartésien disciple d'Hercule Poirot : d'un, machiavélisme survivaliste du couple, deux, multiplication des stratégies pour augmenter ses chances et trois, scénario de disparition au parc avec recrutement des témoins. J'apprécie l'intelligence de l'homme en costume et au fessier

ferme – ça me déconcentre un peu – qui explique comment la réalité est l'épouvantail du couple, la réalité du calvaire de Fiona, la réalité de sa mort, donc de son corps. Il a été impossible de mener l'enquête contre eux. Malins, Cécile B. et Berkane M. n'imitent pas, ils créent leur docu-fiction. La rhétorique de leur défense fonctionne comme les *fake news* :

1 truc vrai + 1 truc faux + 1 truc vraisemblable = une vérité (donc un mensonge).

Les coïncidences improbables leur sont favorables (petit chemin, pelle, pas de témoins), les coïncidences probables défavorables ne peuvent être prouvées sans dépouille (violences, coups mortels, destruction sacrilège du corps).

DONC

Fiona n'est pas morte, elle joue dans sa chambre.

L'évidence et le tragique des violences familiales résonnent dans leur impuissance matérielle : les témoins directs sont les acteurs/réalisateurs principaux, les autres, des ignorants. Dans l'appartement rue Goncourt à Clermont-Ferrand, qui a vu Cécile et Berkane frapper Fiona à part Cécile et Berkane ? Qui a vu Cécile et Berkane transporter le corps de Fiona ? Le cacher ? Personne. Suffirait-il de mentir ou d'oublier pour dissimuler une réalité ?

À la lisière de mes cheveux, sur l'os frontal, j'ai un léger renfoncement dans lequel je passe parfois le doigt, en mémoire de mon père et de ma mère. Papa m'avait frappée avec un marteau, l'angle d'un marteau qui avait entaillé le cuir chevelu ; je ne me souviens pas du/des coups, ni du sang éventuel, ni de la douleur, seule la peur reste, la peur et l'incompréhension du geste démesuré qui avait dû nécessairement être retenu, je n'en suis pas morte.

Quelle faute avais-je commise ? Je ne me souviens pas non plus. Je me souviens d'avant et d'après.

Avant, ma mère interpelle : *Aoulik a Amar*. On pourrait traduire par : Regarde Amar, occupe-toi de ça. À chaque fois, mon père armé de ses poings s'occupait du dossier, à savoir un des enfants. Cette fois-là, *Aoulik a Amar*. Et mon père prend un marteau. Ses poings devaient lui sembler moins appropriés.

Après, ma mère m'assoit sur un tabouret tam-tam en plastique orange, elle me soigne, lentement. Je revois mon reflet dans le miroir, j'étais jolie avec le foulard que ma mère avait utilisé pour entourer mon front, tendre douceur.

Plus haut, là où le coup avait tranché dans le vif, mes cheveux n'ont jamais repoussé.

Au premier jour du procès, *Le Point* titre : Le marathon judiciaire. On réécoute les biographies des accusés, on réécoute les témoins qui viennent éclairer ces biographies, en quête d'aveux pour retrouver le corps de l'enfant et même celui de toutes nos enfances.

Berkane Makhlouf ne sait toujours pas parler sans être une charge contre lui-même. Les mois d'isolement, les traitements transforment son récit de vie au fur et à mesure des procès. Son enfance ? Heureuse. Un enfant ? Heu-reux. J'ai fait du cheval et du poney. Les enfants ? Je les adore de tout mon cœur. Et au passage aussi : mon pays, c'est la France. Au centre aéré, en Vendée, il jouait à action ou vérité. Heureux. Bon, il a subi des violences, son père alcoolique, papa était un bosseur, heu-reux. Sa mère, femme de ménage, presque autant d'enfants que de maris ; heureux ils étaient, sauf un peu quand il volait sa mère pour la came ou mineur seul à Nevers c'était dur et le foyer aussi, dur. D'ailleurs, ça il le déconseille. N'envoyez pas vos gosses en foyer, c'est le berceau du malheur et du crime. Heureux. Il se reconnaît une intelligence moyenne sinon il ne serait pas là. Échec scolaire heureux. À 10 ans ah oui, une petite amie avec elle c'était bisous bisous, hein, rien de sérieux. Mon pays c'est la France. J'ai perdu mon père. Mille personnes à l'enterrement de ma mère. J'ai un cœur, j'ai toujours voulu faire le bien. Y avait Paulette à l'association Femmes de tous horizons, il y allait avec sa maman. Pour les funérailles, il ne comprend pas, il n'y est pas allé. Enfance ? Heureuse. On prenait le bus. Chauffeur, si t'es champion appuie sur le champignon. Fête foraine, barbe à papa. Ma famille est dans mon cœur. Les enfants ou les infanticides, ils sont dans mon cœur. J'espère que ça va s'arranger pour moi.

Il a tenté d'être un élève, il a redoublé le CP, et le CE2 aussi, il ne maîtrise pas les quatre opérations, La théorie, j'y arrivais pas. Berkane est un homme pratique, les échelons qu'il a grimpés plus facilement : cannabis, coke, héro, crack et des mélanges. Faut dire que le milieu des

stupéfiants s’occupe bien des débutants, la méthode est infaillible, Ayoub, le demi-frère, le confirmera : On te donne, on te donne on te donne on te donne et t’es accro, après tu fais n’importe quoi pour en avoir. Ça marche moins bien avec les maths et l’orthographe. Appris à l’école de la guerre de la vie : ce qui ne me tue pas me fortifie. Ou pas ?

En 2018, au procès du Puy, le toxico avait raconté qu’il avait sincèrement joué au papa avec Cécile, les hommes aménagent le monde, avec un homme on fait des bébés et tous ensemble on forme une famille-barricade-imaginaire où la poudre de fée toxicomane enrobe les corps et les rend invincibles. Quand des blondes copies de Cécile étaient venues témoigner du joyeux et gentil Kader drogué perdu amoureux mais violent, Berkane avait penché la tête pour observer ses ex, fantômes vivants et toujours tendres avec lui, il les avait flattées, femmes en or, restau chinois, le chien Pepsi, l’ecstasy ; l’une d’elles, Virginie, finit les phrases qu’il commence, il lui tapait dessus quand il était en manque, quand il était jaloux, quand ça lui prenait d’avoir peur de la perdre, il lui tapait dessus pour qu’elle ne parte pas, cela a bien marché jusqu’à ce qu’elle puisse s’enfuir, il reconnaissait le mal qu’il avait commis, et requérait un pardon qu’elle avait accordé. Beaucoup avaient compati à la déchéance du bellâtre jovial et machiste à la main leste devenu un légumineux embastillé sous camisole chimique légale.

Les ex remercient et absolvent toujours le bourreau de leur avoir laissé la vie. Sauf la dernière compagne avant Cécile. Femme de 50 ans, elle est valorisée, le jeune Kader offre un amour inconditionnel, puis instaure une peur, humilie, insulte, ment ; réceptacle de pulsions, il crée une addiction à double sens car il sait ce qu’il faut apporter aux victimes : plus simplement, rencontre avec Kader dans la rue, homme joyeux, rire, différence d’âge, sexe heureux, casse la porte d’entrée, une coupe de champagne, séquestration, viol. Elle y retourne quand même après avoir retiré sa plainte sur l’insistance de Khadem, la mère de Berkane, randonnées autour du lac d’Aydat, menace, jalousie, elle finit par le quitter, se sauve en Espagne, elle ne pardonne pas, ne se sent pas coupable. Je me rappelle le brouhaha réprobateur contre elle. Aucune compassion pour qui n’absout pas la violence dominante ?

J’écoute la détresse du demi-frère aîné de Berkane. Tout est dans les nerfs que ces hommes ont malades. Ils se calment en se tapant les uns les autres. Ayoub n’aime pas son frère Berkane, mais c’est son frère, l’enfant éternel, qui offre vingt euros de bonbons aux enfants, Berkane le benêt, *hmar*, en arabe, un âne, Berkane, un misérable, qui n’a pas de cerveau. Dis-moi avec qui tu traînes, je te dis ce que tu deviens, énonce Ayoub ; en manque, tu es voleur, menteur, violent. Ayoub répète : Il avait besoin de soins.

Qui doit prendre soin de qui ? L’avocat général s’interroge sur la responsabilité de la société, oui, répond Ayoub, je portais plainte pour appeler au secours, on me disait : Votre frère Berkane est majeur, on ne peut pas le garder. Berkane récuse la théorie pathologique de son frère : Je ne suis pas fou, c’est toi le vrai fou. Ayoub vient de sortir d’un coma après une tentative de suicide consécutive à la mort de son chien Bébert. La cour soupire. Déjà dit, déjà vu, toute cette misère ronronne et endort.

Le président resserre l’étau pour compléter les cases du CV. Monsieur Makhlouf, langue étrangère ? Ben, rien, un peu l’arabe en prison, sinon Berkane n’est pas bilingue, désolé. Des diplômes avortés on a déjà dit, et le casier judiciaire ? Fourni. Qu’est-ce qu’on apprend en plus ? Berkane se tient mal en prison, sa cellule a été décrite comme manquant d’hygiène. Le président : Vous ne faites pas d’efforts. Berkane tente une défense qui devrait parler à la France confinée : Je suis à l’isolement depuis sept ans, je ne vois que les gardiens, il n’y a aucune activité, aucun travail. Je passe mes journées à regarder la télé. Pourquoi faire des efforts, on tourne en rond. L’avocat général suggère un point d’appui : les valeurs morales. Berkane reconnaît les bonnes valeurs inculquées par sa mère : partager ses sandwichs, laisser sa place dans le tramway, ouvrir la porte, mentalité qui se perd, ajoute-t-il très sérieusement. Tramway, sandwichs et porte sont limités à l’isolement pénitentiaire, la loi morale en soi et la contemplation d’un ciel étoilé bouleversent Emmanuel Kant, cela devrait-il illuminer puis nettoyer la cellule de Berkane et son CV ?

Ostensiblement dos au public, Cécile dépose aussi son curriculum vitae. Au contraire de Berkane, elle choisit ses mots et construit sa défense. Elle comparaît en femme libre, autant dire innocente. Harcelée

en primaire, douée en français, mauvaise en maths, elle a joué du violon au conservatoire – le public réagit, le conservatoire ? Puis elle abandonne le violon – ouf, soupire une voix. Danse, natation, basket, brevet des collèges, apprentissages, CDD, CAP. En prison elle a passé un CAP supplémentaire – vente ; un autre est en cours – esthétique. Appris à l'école de la guerre de la vie : ce qui ne me tue pas me fortifie.

Cécile a la pudeur de ses laideurs existentielles, raconte ce qui la valorise, le président l'interroge pour avoir des précisions, Cécile marmonne, le président la rabroue : Faites des efforts. Non. L'atmosphère sexualisée autour de son père, *nada*, la nuit de la mort de Fiona, *walou*, l'enfouissement de Fiona, les causes de la séparation, *nope*, pas question, tout ça c'est sale, donc privé, elle ne dira rien ; tout à coup elle reprend cette musique d'intonation que j'avais déjà repérée au Puy-en-Velay, cette musique quand elle ment, une montée chromatique vers les aigus. Dès que l'on revient à des questions inoffensives, elle retrouve son éloquence ; dans la rubrique langues, on a anglais et espagnol. Elle le rappelle, l'objectif d'une vie, et donc d'un CV, ne pas devenir (ou avoir l'air) de cas sociaux. Cécile ne veut plus parler de ses cauchemars, de l'asthme, du temps des torgnoles et des campings sauvages. Le président fait des rappels. Cécile Bourgeon a aussi passé trois mois dans un lycée agricole, à Ahun, elle y a fumé des joints et elle raconte avoir vu mourir d'une crise d'asthme Jordan, 9 ans, le fils d'une voisine, presque son petit frère ; le Samu impuissant, le gamin s'est étouffé, elle en parle beaucoup, ça l'a tellement marquée son premier mort, en mai 2003, suite à ça Cécile se scarifie car elle n'arrive pas à pleurer, puis elle veut tatouer les initiales du gamin sur son corps pour ne pas oublier. Dix ans plus tard en mai 2013, sa fille meurt aussi. Pour Jordan, elle ne l'a pas vu mourir, elle a juste appris la nouvelle. Françoise, la mère de Cécile, explique qu'à 18 ans, sa fille avait toujours son doudou Souricette.

Au cœur de l'interrogatoire des accusés, le deuxième jour du procès, je bondis de mon banc. On parle d'Adam, cet innocent à l'abri dans l'utérus de Cécile quand Fiona est morte, celui dont j'ai réclamé la grâce en 2018. Placé en famille d'accueil à l'incarcération de ses parents, il vient d'en être extrait et remis à une famille relais. Adam, 6 ans et demi, a été témoin *et victime* de violences dans sa famille d'accueil.

Quand l'avocat général avait demandé à Berkane : La violence vous l'attribuez à quoi ? Berkane avait répondu : Un enfant faut le protéger, c'est innocent, il change toujours au contact des adultes, j'ai été mis dans la violence. Je visualise Adam dans quinze ans, assis à la place de son père, expliquer son CV, sa morale, les langues étrangères qu'il n'a pas, l'hygiène qu'il a perdue et la violence qui lui a été transmise par tous les adultes qu'il a rencontrés dans sa vie. Adam dont personne n'a réclamé la garde depuis son placement en 2013. L'enfance n'aime pas les enfants.

Après la parution de mon premier roman *Impasse Verlaine*, maintes fois on m'a interrogée, sans pudeur ni délicatesse, en droit légitime de savoir ; Alors, vous avez reproduit ? Question que pose encore, lors d'une pause, au procès, cette femme, membre d'une association de protection de l'enfance. Elle m'affirme : *enfant battue*, elle n'a *jamais* reproduit, *jamais* et vous ? Je ne veux pas lui avouer que mes enfants ont eu parfois peur de moi, que je leur ai mis des fessées oui, je ne veux pas admettre, dans un tribunal sur une affaire d'infanticide, que je suis parfois débordée. J'en suis mortifiée. Est-ce que j'ai reproduit ? La forme active de la culpabilité d'être me fatigue et m'angoisse ; ça ne se voit pas que j'ai été reproduite ? Qu'on est tous reproduits ? Comment peut-on envisager être indemne de la violence quand elle est la masse originelle qui construit ? Je lui renvoie sa suspicion : *elle* n'a jamais eu de gestes ou de mots violents envers ses enfants, dit-elle, mettons, très bien, *elle*, c'est

une sainte ; vicieuse, j’insiste, et contre vous-même ? N’avez-vous pas retourné cette violence contre vous-même ? Elle me regarde : Si, oui, contre moi, c’est vrai.

Pour telecharger + d'ebooks gratuitement et légalement veuillez visiter notre site : www.bookys-ebooks.com

La violence est une chaîne dont on ne se défait pas, à peine peut-on la délier. Ce que je voudrais qu’elle admette, mais l’audience reprend, c’est que la douceur n’est pas originelle, ni naturelle ; il faut se passer de morale, présumer la violence innocente pour espérer la sublimer et trouver sa douceur.

Adam est né en août 2013. Il promettait la vie heureuse après la mort, Berkane et Cécile se sentaient capables de survivre et de poursuivre leur quête de famille après la disparition de Fiona. Cet été-là, ils s'installent à Perpignan, ils en rêvaient : le Sud, la mer pas loin, mariage, enfants, boulot, pas de came, pas de dettes, pas d'enquête sociale, pas de menaces administratives ; juste un joint ou deux le week-end, la belle vie.

Leur rêve s'est racorni ; concubins, ils débarquent avec le secret de la mort d'une enfant, une petite fille et un bébé proche du terme. Thomas, le frère de Cécile, leur prête son appartement. Au bout de quinze jours, ils doivent le laisser, le propriétaire a reçu des plaintes : trop de cris, elle gueule la Cécile, on l'entend de loin, Thomas s'inquiète, Luc, le beau-père, va voir, c'est rien, juste Cécile qui veut prendre du Xanax et Berkane veut pas. Le couple se retrouve en camping. Ça coûte les yeux de la tête, plus les dettes locatives contractées pour l'appartement de Clermont qui les empêchent de déposer une demande dans un autre office HLM à Perpignan. Cécile reçoit des amendes pour un véhicule qu'elle a vendu, elle a oublié la signature de l'acheteur sur le contrat de cession, ça agace Berkane, il la frappe, elle gueule, ils pleurent, ils sont malheureux, sans revenus, elle a des bleus, visage, jambes, oreilles et des bosses aussi, pour ça qu'elle gueule.

Le mot Fiona est interdit, quand l'un ou l'autre finit la coke, ils pètent les plombs, il tape fort, elle essaie de se défendre. Ils attendent les indemnisations promises pour le viol de Cécile, ils sont au RSA tous les deux et ne veulent pas être des cas sociaux, surtout Cécile, bonne élève qui n'a pas réussi à l'école. Ils étaient heureux avant, heureux sûr, là, ils ont l'impression d'avoir toujours été malheureux. Fiona est morte, c'est pas de leur faute, ce ne sont pas des cas sociaux ni des assassins, ils ne l'ont pas tuée. Ils se plaignent. Que fait la police ? La vie n'est plus du

tout pareille, la noce n’est plus prévue. Berkane est persuadé d’être espionné : Il y a des caméras et des micros partout Cécile. Il hurle, protège et bat ; ils se retrouvent autour d’Adam, leur bébé, qu’est-ce qu’un bébé peut faire dans ce merdier, ça sait rien faire un bébé. Berkane pleure la nuit, s’occupe du nouveau-né quand Cécile n’est pas là. Irascibles de leurs angoisses, ils se droguent, ça apaise. Berkane trouve que Cécile s’occupe mal de Lucie, s’occupe de rien, elle part pendant des heures, il ne sait pas où, il tire les oreilles de Lucie, Cécile le certifie, il bat la petite et lui fait prendre des douches froides. Ça hurle. Ça fait mal. Cécile tape aussi Lucie, précise Berkane à la police. Lucie pleure beaucoup ; à l’école, elle ne parle pas, ne joue pas, parfois dans le coin poupées, elle berce un poupon, Lucie a peur. Le 25 septembre 2013, la police intervient, Berkane est interpellé en premier, chien apeuré perdu sans collier, il ne sait pas que la mère de son enfant est arrêtée elle aussi.

Dans la vidéo de garde à vue, mince, cigarette au bec, longues taffes, mots entre les taffes, Cécile se confie. Son visage, mensonge et vérité, avoue : *Fiona est morte*. Elle pleure et ne pleure plus, elle est là et n’est pas là. Vertige du réel qui se penche par-delà la rambarde de la fiction. À quel moment la jeune femme se rend-elle compte qu’elle est en train de vivre sa vie ?

Et depuis la libération de Cécile Bourgeon, en 2019 ? C’est pareil.

Elle l’a écrit à Nicolas Chafoulais : La vie continue.

Rencontre sur Badoo, le Meetic des jeunes, sortie en février 2019, relations physiques en mars 2019, début de grossesse en juin 2019. Il s’appelle Souleymane, sans-papiers algérien qui l’a aidée à déposer ses CV, personne ne l’a rappelée, elle n’a pas de boulot, elle est titulaire d’une allocation adulte handicapée en invalidité (putain, s’exclame la femme assise derrière moi). Cécile Bourgeon exprime un désir de réinsertion qui devrait plaire à la société anti-assistanat et s’exclame : Tout m’a porté préjudice (putain, recommence une autre dans mon dos). Ce cas de réinsertion et d’optimisation insupporte. Que fait le dénommé Souleymane ? Depuis combien de temps est-il en France ? On ne l’apprend pas. Le président interroge : ne serait-ce pas un mariage blanc,

ou gris ? Non, on s’aime avec mon homme, affirme Cécile choquée par le sous-entendu abject qu’elle pourrait se marier sans amour. J’entends encore le banc grommeler dans mon dos. La vitalité de Cécile indispose une part du public, Madame Bourgeon tue, va en prison, tombe enceinte, se coiffe, met du vernis, change de coiffure, et refait des bébés.

Adam, troisième enfant, placé peu après sa naissance, a été maltraité. Comme sa mère, Cécile. Comme son père, Berkane. Comme ses oncles et ses tantes. Comme Fiona et Lucie, ses demi-sœurs.Oh, stop, là, qui va arrêter ça ? Même une journaliste, d’habitude pondérée dans ses remarques, me lance après la déposition de Cécile Bourgeon : Quelle connasse.

Pour moi, la culpabilité factuelle de Cécile Bourgeon a pris forme dès la première journée du procès, m’a projetée près du corps de Fiona, de son enfance en écho avec la mienne. Lors de l’examen de personnalité de Cécile Bourgeon, un mot arabe était venu me percuter, changer définitivement mon regard sur l’affaire Fiona.

La petite née début 2020.

La fille de Souleymane et de Cécile.

Elle s’appelle

Mahmiya

المحمية

La protégée

Hospitalisée pendant un mois

Syndrome de sevrage
Placée à sa naissance

Service départemental de l’Aide sociale à l’enfance.

ASE

Ma sœur.

Petite sœur que je crois avoir abandonnée en quittant mon HLM pour fuir la violence et faire des études. J'avais 18 ans.

Petite sœur avait 9 ans quand je me suis sauvée.

Je me souviens l'avoir embrassée, je me souviens de mon romantisme à lui laisser une longue lettre pour lui demander de bien travailler à l'école, de gagner sa chance par la joie et les livres ; elle est là quand j'enjambe le balcon pour descendre le long de l'immeuble. La gosse de 9 ans regarde partir la seule personne qui la protégeait.

Je me sauve. Je la laisse.

Là-bas, dans l'impasse Verlaine, appartement 622, bâtiment 31.

Je ne peux plus la protéger.

ASE.

Je connais le sigle qui avait finalement accueilli ma petite sœur quand, dans un ultime geste parental, notre mère a voulu mimer le rituel du sacrifice d'Abraham sur le cou de sa fille cadette.

Mahmiya. *La protégée.*

De qui Cécile Bourgeon veut protéger sa fille, sinon d'elle ?

Les experts demandent le placement de ce quatrième enfant. Cécile est irascible, orgueilleuse, incapable de retour sur soi, d'auto-critique, détentrice d'un trouble grave de la personnalité, incapable d'empathie.

ASE.

Chaque lettre vient craqueler mon impartialité d'écrivaine.

1996. Je viens d'avoir le CAPES, je suis professeure stagiaire. Ma sœur, 15 ans, s'est enfuie pour se réfugier chez moi, notre mère dépose plainte contre moi, il faut parler à un juge pour enfants, petite sœur doit

retourner au HLM, la démesure n’est jamais crédible, je me retrouve encore une fois là-bas dans une crise de violence, ça veut tuer et se suicider, ça crie avec des couteaux à la main, je fais venir un médecin en urgence (pas le Samu, ni la police) pour qu’il constate, constate que ces gens – nos parents – sont un peu malades. Le médecin vient, constate, calme les gens et repart, ça n’a pas de sens, lui non plus n’appelle pas la police, il me laisse sa carte, me demande de venir à son cabinet pour récupérer le certificat médical. J’y vais, quand je veux prendre le document qu’il me tend, il saisit et caresse ma main avec son pouce, il garde ma main, me regarde de ces yeux qui collent, il veut me protéger, à sa façon ; nauséeuse, je reprends ma main, je me sauve, je ne dis rien à personne, c’est ainsi, cela suit son cours, mon corps connaît bien cette loi du plus fort qui ne me lâche pas d’une semelle. L’époux avocat de ma directrice de stage m’aide à trouver un foyer pour ma sœur, je n’arrive pas à payer, elle se retrouve sous l’autorité publique à 16 ans. ASE. Mahmiya. *La protégée.*

Petite sœur m’a graciée, mais comment accepter d’avoir été cause de l’abandon de cette gosse de 9 ans ? Est-ce cette culpabilité-là que j’expie dans ce livre ? J’ai sauvé ma peau et abandonné celle de ma sœur.

Ce qui arrive à Adam, le demi-frère de Fiona, me force à interroger ma place dans ce procès.

J’ai été placée moi aussi, au Centre de l’enfance de Chamalières, je ne sais plus quand, ni pourquoi. J’ai oublié. Des bouffées éparses de souvenirs glauques se tassent dans ma gorge à chaque fois que j’y pense, des années que j’ai peur de contacter le centre pour avoir mon dossier. Je ne peux reconstituer tous les faits de ce passé figé et gelé dans ses douleurs, opaque et trouble dans ses transgressions, mais les joies, lumières vives, sont nettes. À 9 ans, la naissance de ma sœur est le miracle, la réponse à la prière de ma solitude. Je m’occupe du bébé ce qui arrange ma mère, toutes mes autonomies m’aideront à m’échapper. La naissance de ma sœur me sauve de la folie. Fiona s’occupait beaucoup de Lucie, elle lui donnait le biberon, elle restait avec elle, elle en avait la responsabilité. C’était la belle vie, y avait pas à trop s’occuper de Lucie quand Fiona était là, c’était une fille parfaite, s’exclame Berkane. Je peux croire que Lucie a été un refuge d’amour pour Fiona. Isolée rue

Goncourt, dans cet appartement à l’ordre chaotique, il lui reste un cap, sa sœur. Elle sait bien que Berkane n’est pas son papa, et ne peut pas comprendre les nouvelles lois subies par sa maman, Berkane tape maman, Berkane tape Fiona et maman n’est plus la même avec elle.

Trois mois avant le procès de Lyon, c’est la rentrée des classes, la sœur de Fiona est dans le même CM2 que ma fille. Lucie Chafoulais, sa nouvelle copine, raconte : Ma mère est en prison parce qu’elle a tué ma sœur. C’est possible, maman ? Oui, Valentine. Je n’en dis pas plus à ma fille. À la sortie de l’école, je croise Nicolas Chafoulais, il sait que j’écris, j’explique que je ne prends pas parti, il me comprend, Vous avez le recul, c’est bien, on échange sur la situation sociale de la France. Je lui répète les mots de Lucie, Cela ne m’étonne pas de ma fille. Fin novembre, alors que l’organisation est un casse-tête pour assister au procès, ma fille : Le papa de Lucie aussi il va à un procès à Lyon, j’hésite et contourne, Il y a beaucoup de procès à Lyon.

J’ai peur d’expliquer à ma fille que j’écris sur un infanticide, peur qu’elle me demande pourquoi, peur de lui avouer que l’enfant morte est la sœur de sa copine.

En décembre 2020, j’ai un camp.

Celui des enfants.

Non comme les associations qui se portent parties civiles *pour* la justice, *contre* Cécile Bourgeon et *contre* Berkane Makhlouf, mais *pour* Lucie, Adam, Mahmiya. *La protégée.*

J’ai le tournis des coïncidences communes entre Adam et ma sœur, Lucie et mes jumeaux. Le visage de ma petite sœur derrière la fenêtre de l’appartement 622. Ma culpabilité vivace de sœur aînée me pousse, j’ai la tentation de m’en mêler, je m’en mêle, par revanche, bravade, désespoir, empathie et vertige de tout ce qui écrase l’enfance.

Mahmiya. *La protégée.*

Ma fille : Maman, est-ce que c’est possible de confondre faire caca et faire un bébé ? Pourquoi tu me demandes ça ? Lucie a dit qu’elle était née dans les toilettes. Ah. Oui, Poupette, c’est possible.

Charles Libreville, l’avocat ex-rugbyman de Nicolas Chafoulais, m’a fourni une attestation de collaboratrice de son cabinet. À ce titre, je peux aller à Lyon et pénétrer dans la salle d’audience avant le public, je lui envoie des textos, ce que je vois, sens, comprends ; je l’aide. En 2018, il m’avait permis d’entrer dans la salle d’audience, j’avais partagé avec lui quelques-unes de mes analyses, en échange cordial, il m’avait défendue devant un juge face à l’automobiliste qui m’avait giflée. En 2020, je collabore. Avant sa plaidoirie, il me téléphonera longtemps, me questionnera, en réponse je lui lirai des passages de mon présent livre encore titré *Innocences présumées*. Depuis que les hélicoptères ont résonné au-dessus de chez moi, j’appartiens à l’histoire ou, plutôt, j’ai désiré lui appartenir. Participer à une tragédie, c’est la tentation arrogante du démiurge, j’en ai envie, besoin, pour moi, les gosses, ma fille ; contre moi aussi, contre mon attirance pour les figures de puissance capables de tout ; il ne faudrait pas juger ma mère à travers Cécile, voir en Lucie le possible de ma sœur ; j’ai du mal.

Un des soirs de la première semaine du procès, je m’enferme dans l’appart-hôtel assez proche du palais de justice, la pandémie a fermé les bars, je me remets à mon régime Leffe et chips, à la télé, *Bad Moms 2*. Avant de m’endormir, une angoisse : j’aimais mes parents.

On peut aimer et battre,

Aimer et tuer,

Être battue et aimer,

Mais battre et tuer ne sont pas pour autant de l’amour.

Jeudi, troisième jour du procès, je suis en retard. Réveil à 5 heures, footing, préparation de ma valise, petit déj des enfants – l'un ronchonne sur ma légitimité à déserter le foyer pour un procès –, dépôt des gosses à 7 h 30 à la garderie de l'école, A89 coupée à cause d'un accident, panique sur les abords sinueux de l'autoroute, je tourne en rond avec la complicité sadique de mon GPS, entrée du parking de l'hôtel bloquée, arrivée au tribunal, je tombe sur une suspension et à la reprise, je me dispute avec un homme qui tient son masque au-dessous de son nez parce qu'après la pause j'ai pris sa place – que j'avais désinfectée – ce qui avait autorisé le quidam à pousser mon sac et ma veste de ses mains que je vois miasmées jusqu'à l'os. Tout le monde semble irascible, sur la défensive, il est difficile de se concentrer.

Soudain le témoignage de la fille de la concierge de l'immeuble, convoquée pour la première fois, accroche ma vigilance énervée. Son mari affirmait avoir vu Fiona le vendredi 10 mai après-midi sur le dos de Berkane, ce qui permettait de corroborer la déposition des accusées : Fiona serait morte dans la nuit du 11. Mais d'après la désormais ex-épouse, cet après-midi-là, au programme : sage-femme, balade en centre-ville. Le rendez-vous chez la sage-femme est à 16 h 30 (rue Blatin), ils ont fait des courses à Jaude (ticket de caisse à 18 h 12). Ils n'ont donc pas *pu* revenir entre-temps rue Goncourt. Le beau-fils de la concierge n'a pas pu voir Fiona vivante dans l'après-midi du 10 mai. Sa femme, en dépression post-partum, allait souvent chez la sage-femme. Il se trompe, sa déclaration ne tient plus dans le réel urbain.

Plus aucune preuve de vie de Fiona au-delà du 8 mai.

J'envoie un texto à Charles, l'avocat de Nicolas Chafoulais. Fiona est sans doute morte avant le samedi soir ; si c'est le cas, Berkane et Cécile mentent. *Encore*. S'ils mentent sur le matin de la découverte du corps, ils

mentent évidemment sur ce qui est arrivé au corps. Le témoignage pourtant décisif ne fait réagir personne.

À la suspension, je comprends enfin l'atmosphère agacée et déconcentrée des uns et des autres, Valérie Chazal me raconte le sketch du matin : l'impassible et renfrognée Cécile Bourgeon a pleuré à l'ouverture de l'audience, elle s'est sentie agressée par deux journalistes : Ils sont là à me mitrailler, ils veulent quoi ? J'ai voulu casser son téléphone, franchement, c'est trop. Qu'ils me laissent tranquille ! Qu'ils se mettent un peu à un mètre. Pas comme ça ! Je suis toute seule quand même. Je veux que l'on me respecte.

Valérie me précise, on n'était *que* deux. Le procès Fiona est rance, les accusés dégoûtent par leur endurance et leur indécence à ne pas clore le récit de manière édifiante, la couverture médiatique est de plus en plus faible. Qui plus est, la veille, Valéry Giscard d'Estaing a rejoint la liste des plus de 50 000 morts du coronavirus en France alors qu'il était membre de l'Académie française et immortel depuis 2004.

Valérie demande à Stéphane, le caméraman, de me montrer la vidéo. Ce matin de décembre, emmitouflée, doudoune noire, enrubannée, écharpe motif léopard, Cécile baisse la tête, lunettes noires, masque blanc, quelques mèches cuivrées et gaufrées s'échappent du bonnet et de la capuche cerclée de fourrure, elle tient un sac Action, la chaîne discount où se ruinent les pauvres dans l'illusion d'un pouvoir d'achat triomphal. Cécile avance d'un pas lourd, soudain le geste brusque et leste surgit pour arracher et briser le flash du photographe, geste autonome dans la salle des pas perdus ; *c'est plus fort qu'elle*. L'image furieuse et violente de Cécile, ses larmes supposées capricieuses viennent contredire toute sa défense. Plusieurs années à nier sa possible violence impulsive et voilà qu'elle donne la preuve qu'elle peut frapper – comme tout le monde.

Cette vérité tombe mal.

Quel jour on est ? Le 3 décembre. Et ? C'est le jour d'anniversaire de votre fille défunte. Oui, bien sûr, elle sait que c'est l'anniversaire de Fiona. Quel âge elle aurait eu ? Cécile tâtonne, 16, 12, 13 ?

Le président tente la neutralité : Fiona est née le 3 décembre 2007. Elle aurait eu 13 ans. On va mettre ça sur le compte de l’émotion.

Le conte cruel devient vertigineux quand, au sortir d'une audience, j'aperçois la chic et pâle Maître Corbière. En 2018, j'avais lutté pour ne pas juger l'avocate et sa voix sensuelle. Tout était louable en elle, jusqu'à cette intelligence rythmique impulsée au procès. L'avocate d'Innocence en danger qui avait rayonné de sa blondeur et de son art du pathos au procès du Puy est là, un jour d'hiver, bien en vue, dans ses bras un bébé de deux mois. C'est l'explication de son absence aux assises de 2020. Ainsi, Cécile et Marie ont eu une fille à quelques mois d'intervalle.

Au sujet de la mort de Fiona rue Goncourt, Cécile se récriait : Faudrait le vivre pour expliquer. J'avais été frappée de la similitude avec le témoignage de l'avocate Marie Corbière au sujet de son expérience des assises : Vous êtes déconnectée de votre réalité habituelle, vous en oubliez que vous êtes mère, vous en oubliez la nécessité de manger, de dormir, vous êtes totalement happée par l'histoire dans laquelle vous avez été projetée. Il faut le vivre pour le comprendre. Les deux femmes se sont retrouvées dans la même expérience de dépossession, l'une dans un HLM, l'autre dans un tribunal.

Blottie contre sa mère dans la salle des pas perdus, la fille de l'avocate attend son papa avocat ; Mahmiya, *la protégée*, dort dans une structure sociale de Perpignan sous l'autorité d'un juge pour enfants. *Mahmiya* المحمية c'est aussi la protégée des regards des autres par un voile. Protéger des regards concupiscents, par le *hijab*. *Mahmiya* peut se comprendre aussi comme *voilée*.

Cécile l'a compris, pour protéger, faut cacher, faut garder le secret. المحمية

Sous un voile.

Marie tient son bébé contre elle, la présente à tous ceux qui s’approchent. Sa petite est mignonne, j’imagine que Mahmiya aussi, je félicite Maître Corbière vulnérable et belle en Madone des pas perdus.

Les mères me bouleversent, me bouleverseront toujours de cette démesure qu’elles n’ont jamais demandée : porter la survie de l’espèce à leurs risques et périls, elles seront toujours seules de leur ventre gros, seules à écarter les cuisses pour accoucher et éventuellement supplier leurs seins de donner du lait.

Au quatrième jour du procès, Nicolas Chafoulais : Y a rien à comprendre de ces crapules qui ne veulent pas me rendre le corps de ma fille, ce qu'ils lui ont fait c'est monstrueux, tous les gens qui ont des dépendances ne finissent pas par assassiner leurs enfants. En 2018, il avait saisi la cour par son émotion. Une libération, un mariage et un bébé plus tard pour *la Bourgeon*, il est amer. Il l'a contactée 169 fois pour parler à sa fille. Sa colère déborde et maudit le *distributeur à bébés*, *la Bourgeon* ; il parle de Lucie qui ne veut pas avoir d'enfant car elle a peur de faire comme sa mère. Face au témoignage furibond, Cécile compatit avec une distance surprenante, elle le comprend : Il a mal au cœur, sa fille est morte, c'est normal.

Sa fille.

Comment en est-elle arrivée là ?

L'événement souche, l'accélérateur de particules de la chimie morale de Cécile Bourgeon, c'est ce qu'elle appelle *son* viol. Nicolas Chafoulais raconte que le procès-verbal était punaisé en face du canapé pour qu'il puisse le lire alors qu'il gardait Fiona et Lucie au domicile de son ex.

Quelle femme accroche le procès-verbal du viol qu'elle a subi dans son salon ? Cécile Bourgeon.

Quelle femme a eu à subir la force violente de la plupart des structures sociales ?

Famille,

École,

Mariage,

Patriarcat,

Justice,

Prison.

La police rien, c’est déjà ça.

Le couple a été surpris par la mort de Fiona. Pour la cour, leur stupéfaction ne prouve pas l’accident. Maître Montplaisir fils, l’avocat de Cécile, se lève pour tenter la défense de l’indéfendable, il propose à l’accusée de parler de Fiona. Il désire que l’on voie sa cliente comme elle est, une maman qui a merdé, mais une maman innocente. Cécile ne se refait pas et parle d’un beau bébé –

qui lui faisait des crevasses aux seins.

Saleté de gosse ?

Bien. Bien. Bien.

Le président.

Venons-en au fait.

Si elle a vraiment enfoui le corps, comment n’a-t-elle pas balisé l’endroit *un minimum* pour aller se recueillir ?

Elle ne sait pas.

Un soupir las traverse la salle d’audience.

Au petit bonheur la chance, Cécile conduit le cadavre dans la campagne auvergnate, au petit bonheur la chance, ils trouvent une pelle, au petit bonheur la chance, un bois, au petit bonheur la chance, un trou de 50 cm de profondeur, la pelle se casse, au petit bonheur la chance, on la sort du sac. Au petit bonheur…

STOP.

Le président : Vous l’enterrez comme un animal.

Après sept ans dans la terre, il ne reste que les fractures visibles, s’il n’y a pas de fractures, qu’elle dise où est le corps, hein ! Théâtral, l’avocat de Cécile ajoute sa voix : Si vous vous en souvenez, dites-le !

Cécile pleure : J’ai trop honte, j’ai fait du mal à tout le monde. J’ai pas envie de regarder les gens, j’ai trop honte. C’est pas une vie. J’ai beaucoup de torts, j’ai été la pire des mères. Cécile pleure, Cécile se trouve moche, tous les jours, Cécile essaie de se faire belle. Quand la brune Maître Durif lui signale qu’elle s’apitoie sur elle-même, l’accusée rétorque : J’ai le droit de dire ce qu’il y a dans mon cœur. Cécile est émue du manque de père de Fiona, ça lui rappelle son manque de père à elle, oui, Cécile s’émeut d’elle-même, comme tout le monde.

Comment en est-on arrivé là ?

De nouveau, l’Éducation nationale présente ses spécimens. Le président tance l’une d’elles qui garde les mains dans les poches, il déteste ça et rabroue indifféremment les toxicos et les directrices d’école. Maître Fenil est un homme juste. *Enlevez les mains de vos poches.* La directrice veut se disculper, alterne peur et regret, un inspecteur est venu, une visite médicale, pour la procédure, on a fait ce qu’on a pu, trente élèves dont trente défavorisés, un de plus ou un de moins, on n’a pas commis d’erreur. L’institutrice est capable de se souvenir d’un jour où Berkane aurait mis son pull devant derrière, elle ne se rappelle pas la pâleur cadavérique du dernier jour d’école de Fiona, c’est perturbant. Et elle argumente contre la mairie de gauche qui rend la garderie gratuite jusqu’à 18 heures, permet à des parents qui ne foutent rien de la journée d’y caser leurs gosses, c’est *open* pour les enfants des milieux défavorisés qui viennent à l’école quand ça arrange. Les Atsem pleurent et se sentent coupables, mais les fonctionnaires ministérielles ont appris à diluer la responsabilité sociale dans la chaîne de commandement. La prof concède la *pas-traitance* mais pas la *maltraitance*. Sentiment de déjà vu qui réveille l’échec de mes aveux de gosse aux deux autorités de mon monde : l’institutrice, le médecin. À 10 ans, la première m’enjoint à la soumission face à l’explication des tuméfactions de mon visage, à 15, le second simule une surdité et ordonne mon silence face à l’aveu de mes désirs suicidaires ; ainsi est scellée en moi l’équation de violence ordinaire, il faut se taire. Cacher son corps d’enfant. De son vivant.

Les enseignants sont aussi appelés à dissimuler. Quand ils font un signalement, ils doivent le mentionner à la famille. Je conviens qu'il faut y réfléchir à deux fois avant de se prendre la fureur d'une foule de parents défavorisés dans la gueule. La loyauté fonctionnaire, la peur, l'incapacité d'agir condamnent un gamin à mourir de ses parents tous les cinq jours en France. Et tout le monde est donc appelé à se taire ?

Les châtiments corporels ont été interdits en France en juillet 2019, la loi décrète que l'autorité parentale s'exerce sans violences physiques ou psychologiques. La Suède, premier pays à avoir interdit les violences éducatives, ne compte pas ses enfants morts tous les cinq jours ; la punition mène au châtiment, qui mène au meurtre, expliquent les Suédois. En France on dit *loi sur la fessée* ; c'est ridicule et c'est pas grand-chose, ça n'a jamais tué personne – sauf tous les cinq jours. La République s'arrête-t-elle au seuil de la famille ? Le corps de l'enfant demeure un bien familial, on veut fixer des limites à l'enfant, je le comprends. Comment fixer celles de la maltraitance qui commence au cri de vie du nourrisson ? La loi protège ce qu'elle peut. Assise au quatrième rang du tribunal, je contemple les nuques, j'essaie de deviner lesquelles désirent l'absolution de leur culpabilité et je mesure notre malaise face à ces associations de défense des enfants : qui est fait pour être parent ?

Le président demande à l'huissier de justice de déplacer le téléviseur pour qu'on puisse voir la pièce D 404 et la D 381.

Silence tendu, des clichés de Fiona vivante.

On se recueille.

J’ai contacté le Centre de l’enfance où j’ai été placée.

Bonjour, comme convenu lors de notre entretien téléphonique, je vous écris pour connaître le nombre de séjours au Centre de l’enfance et leurs causes. J’ai tout oublié. Je n’ai que des flashs. Cela devait être dans les années 80 ou plus tard, je ne sais pas.

Merci.

La réponse me sidère :

Bonjour, suite à notre conversation téléphonique, je vous transmets les éléments que j’ai.

Vous avez été accueillie :

— Du 7 août 1979 au 7 septembre 1979

— Du 17 septembre au 8 octobre 1979

— Du 27 octobre 1980 au 5 novembre 1980

— Du 28 juin 1982 au 14 juillet 1982

— Du 17 février 1983 au ??? (je n’ai pas de date de sortie qui a été inscrite)

J’espère que cela pourra vous aider. Cordialement

Six fois ?

Entre mes 6 ans et mes 10 ans ?

Quelles sont ces durées ? M’a-t-on déposée au Centre de l’enfance comme dans un chenil ? Pour les vacances ? Ma mère était souffrante, il fallait ranger les mômes quelque part ? Ils ne savent pas, il n’y a pas de dossier, juste des dates. Les visions remontent et les nausées contiguës

aussi. Une fois, je suis assise dans une salle carrelée, j'ai des poux, une douce femme brune s'amuse à les chercher dans mes cheveux épais et me murmure des compliments sur mes boucles ; là, je vais à l'école, il y a un pont, un homme est le maître, il a un handicap à la main, une fausse main, une main en plastique, c'est effrayant et fascinant ; encore, au col de la Moreno, le plus petit des frères fait de la luge et se fracasse contre le seul poteau, il est blessé à la tête, je pense qu'il va mourir ; cette fois aussi, j'ai une blessure à la cuisse, c'est grave, on s'inquiète, quelque chose qui s'infecte, un bouton sale avec du pus.

Et ce souvenir morcelé poisseux qui se reforme soudain quand je comprends que le dernier séjour entoure les vacances d'hiver et l'anniversaire de mes dix ans. Un film. *Le Bon, la Brute et le Truand*. Une salle de cinéma. Une femme. Un éducateur. Ou l'inverse. Une éducatrice. Un homme. Le plus grand de mes frères. Une phrase : il y a du sexe. De la gêne. De la honte. Une toile cirée qui colle et un appartement sale et en désordre, je veux le ranger et le nettoyer.

Il y a du sexe, répète mon souvenir.

J'ai toujours pensé que le sexe venait du film.

Comment fonctionne ma mémoire ?

La violence défait-elle la possibilité du récit au lieu de la déployer ?

D’après les calendriers de 1979 à 1983, cinq placements sur six ont lieu pendant les vacances scolaires et souvent les dépassent un peu. Donc, pas de signalements sociaux, juste des arrangements pour aider une famille pauvre qui ne savait pas où mettre ses gosses. Perplexité. L’atavisme tribal berbère des HLM ne choisit pas l’Aide sociale à l’enfance comme mode de garde, si ? Je repense à la phrase de l’avocat général du Puy-en-Velay qui m’avait contrariée : *un enfant dans les pattes*. Ce n’est pas si inexact, dans l’organisation sociale sans tribu, l’enfant est dans les pattes des parents eux-mêmes dans les pattes de leur survie. La mère Makhlouf énonçait : Mon fils est devenu mon ennemi. Les enfants sont-ils les ennemis contingents de leurs parents ?

Je rédige une demande de dossier complet auprès de l’ASE, j’évite de spéculer sur les images qui viennent se greffer aux dates ; la toile cirée collante donne le vertige d’une vérité fatale : le réseau social semblable à la prison nourrit la récidive. Supermarché des gosses déjà marqués par la violence, il peut mettre en contact direct le producteur et le consommateur délictuel d’enfants dociles qui deviennent des jouets pour ceux – nombreux – qui savent les repérer. Qui est cet/cette éducateur/trice ? Se servait-il/elle de son travail comme terrain de jeux sexuels ?

La fausse chasteté de mon enfance brouille mes souvenirs. Éduquée dans le tabou et sa transgression muette, je n’arrive pas à me rappeler les détails, cela me terrifie. Qui a/m’a fait quoi ? L’opacité des violences enfantines verrouille mes mots par l’effroi, impossible de prendre le risque de la vérité. Dans l’écriture de mon second roman, je me suis échinée à dévoiler la nudité de la violence, à relier la gifle reçue en 2018 à la fabrique intime de mon enfance. Les mots formulés font revivre

l’insupportable, je ne peux pas tout écrire. La loyauté, la peur se liguent encore à me bâillonner pour protéger les hontes trop lourdes à révéler. Qui protège l’agresseur protège aussi sa pudeur. Je regarde et sanglote chaque date du mail envoyé par le Centre de l’enfance. La vulnérabilité attire la violence non pas des forts, mais des impuissants, de ceux qui ont besoin d’une victime pour s’exercer à la domination. Toujours cette sensation persistante, adulte, agrégée, écrivaine, d’être insignifiante. Il n’y a de patriarcat qu’impuissant. J’ai la vision d’un charnier d’enfants sans nom, pêle-mêle, ensevelis, sans sépulture, enfants abîmés en masse, survivants conditionnés à se protéger par l’oubli. L’amnésie devient-elle la force et la chance de la créature qui ne veut pas mourir ? Pas seulement.

Grâce à mon ange de petite sœur, les défaillances de mes parents m’ont préparée à les fuir, grâce à l’amour de ma petite sœur, je connais la douceur d’exister pour quelqu’un ; Cécile et Berkane n’ont pas connu assez d’anges, ils ont empêché Fiona d’en rencontrer. J’ai eu la Marthe, grand-mère du village auvergnat, ses histoires et ses tartines beurre-confiture, j’ai eu les femmes du village, Régine et la Solange, elles m’ont bercée, langée, donné le biberon quand ma mère, non. Qui c’est qui parle avec la Marthe ? La gosse de la Fatima. Sœur de café au lait, Alexandra. Dans mon HLM, j’ai eu Amina au 5e, fière, découpe parfaite des frites, bravo petite et Madame Boissat sourires tendres et cadeaux petits jouets, sa fille Corinne, jeux de société et les copines de l’école, Sylvia, jeu de billes et amours déçus, compagnes du collège, Sandra, volleyball, Laure, passeuse trop petite acceptée dans l’équipe, lycéens camarades, Roselyne, Denis, Pierre, sciences, littérature, Céline, arts plastiques, Sandrine et les profs qui m’offrent des livres dans des cabas, m’emmènent en stage de sport, voyage scolaire. Là-bas, en Algérie, *Nana Hamama*, grand-mère paternelle aux sept jupons, embrassades de rides et nourritures algériennes, dinars et glace, et bonbons avec les filles plus pauvres que moi à Aïn Beïda, cousines berbères joyeuses, raisins sucrés, pastèques généreuses, *harcha*, pain de semoule, Leïla, soleil qui se couche dans la campagne aride, *douar*, maisons de pisé, Badiâa, rires chaouis et repas collectifs. Ces gens-là m’apprennent à avoir de la chance et me sauvent.

Les anges sont rares autour de Fiona dans ses derniers jours, les adultes qui la croisent début mai la voient mourir et ne le savent pas, se

doutent d’un mal, ne le nomment pas.

L’écriture du réel me force à la vérité comme l’aimerait un procès. Mais quelle vérité ? Insignifiée dans mon enfance, je me rêvais signifiante, célèbre et adulée. Je chantais en faisant le ménage et la cuisine et saluais de plusieurs courbettes des salves d’applaudissements imaginaires. Dans l’écriture documentaire, mon *je* se confond avec une légion infinie de gamins signés du sceau de l’insignifiance. Est-ce cela aussi qui excite dans l’affaire Fiona ? Revivre l’expérience première de domination, socle archaïque de toutes les autres ?

En miroir de mes chairs gamines, la littérature s’avère un territoire d’enquête, jeu de pistes qui creuse les vérités sans fin. Je vais devoir à nouveau autopsier mon corps. Le seul fond possible d’une enfance dévastée, c’est la tombe ; là – paraît-il – où l’on peut retrouver Fiona.

Creusons.

La faute à qui ?

Lyon, 2020 Clermont-Ferrand, 2021

Faites un effort, répète le président Fenil qui en a ras la couenne de demander aux gens de garder leur masque et de parler dans le micro. Huitième jour du procès, il s'adresse à Cécile. Pendant les trois heures de son interrogatoire, la femme va garder le cap d'une défense qui attaque. Drogue, *OK*, mauvaise mère, *yes*, menteuse, *I am so sorry*. Cécile résiste et devient objectivement chiante à ne pas coopérer, silencieuse et économe en mots, elle n'est plus la reine du prétoire qui joute comme en 2016 ou 2018. Le président, patient, essaie d'obtenir la vérité des faits. On lui demande si elle a été agressée sexuellement. Non. Et le viol ? J'avais oublié, il m'est arrivé tellement de choses. La greffe du réel ne prend pas sur elle.

Tiens, sur l'ordi de Cécile, dans les mots clés de Google, l'expert a trouvé femme musulmane cochonne. La fille aime les Maghrébins, singulièrement plébéiens et toxicos. Émue du déclassement social des Arabes, ces indésirables redoutés, émue du racisme, elle désire être du côté des fragiles potentiellement brutaux. L'amoureuse Cécile aime aussi l'islam. Différentes recherches Internet, ses aveux et ses requêtes auprès de ses voisines pratiquantes (qu'elle admire) montrent qu'elle prise cette élection par la pureté que constitue la soumission musulmane. La fiction religieuse lui fait rêver d'un conte oriental favorable où elle sera consacrée, offrande précieuse à son homme d'Arabie. Les enfants de la peur cherchent et jouissent de tout refuge. Cécile aime tout ce qui la protège comme son amoureux Berkane qui l'accepte avec *son* viol, *sa* réputation, *ses* gosses et *sa* poisse.

Thomas, le frère de Cécile, ne comprend pas cet entêtement arabisant, il n'adresse plus la parole à sa sœur. Tout lui remonte en nausée quand il évoque sa dernière visite rue Goncourt, *Bismillah* avant de manger et Si t'es pas sage, je pourrai pas être ton père, avait dit l'Arabe à Fiona. Un

jour Cécile avait hurlé à Kader : T’as tué ta mère ! Kader avait rétorqué : T’as couché avec ton frère. Thomas avait dû faire une analyse ADN pour prouver qu’il n’était pas le père de sa nièce. C’est Berkane qui instaure le régime sans porc, c’est Cécile qui désire devenir *halal* : حلال, c’est-à-dire *licite.* Pure. L’islam protège des addictions, il les interdit. Berkane précise plus tard : L’emprise, y en a pas eu ; quand Cécile allait voir sa mère à la gendarmerie de Perpignan, elle était en sécurité, elle aurait pu y rester et plaider pour son statut de femme battue. Parce que ça oui, à ce moment-là, il tapait Cécile son amoureuse. C’est sa part, la part coupable dont il ne se plaide pas innocent.

Soit. C’est tordu tout ça, mais la question est ailleurs : Fiona a un bleu, elle est morte, c’est bien que quelqu’un l’a tapée !

QUI A TAPÉ FIONA ?

Berkane a tapé. Elle a pas tapé. Cécile a tapé. Il a pas tapé.

Fiona, c’était une lumière, elle me sautait dans les bras, sourit Berkane.

Demain dès l’aube à l’heure où blanchit la campagne.

Le président s’impatiente des digressions bucoliques de l’accusé : DE QUOI FIONA EST MORTE ?

Berkane ne sait pas, s’il y avait le corps on saurait, et lui le corps, il peut pas savoir, du coup il ne sait pas ; il se souvient le matin, pancakes et Nutella.

On n’en revient pas de ces gens qui restent éveillés la nuit, se couchent au matin, ont du mal à se lever le lundi pour l’école et, ce dimanche 12 mai 2013, se lèvent pour le petit déjeuner. À taaaable. Y a des pancakes au Nutella. Surtout que les derniers jours, Berkane témoigne que Fiona a eu mal au ventre.

Le président Fenil : Quand ?

Berkane ne sait plus, la veille de sa mort ou un autre jour ?

Le président se départ de son calme énervé : Y A PAS EU DEUX NUITS OÙ ELLE EST MORTE ? SI ?

Qu’est-ce qui a tué Fiona ? Lors de chaque procès, les avocats et les enquêteurs fouillent les dates, les lieux, en boussole sans aiguille, les psychologues jouent au ping-pong avec l’emprise de l’un sur l’autre. Oui, Cécile a donné un faux doudou aux enquêteurs, pas le gentil renard à écharpe, un autre doudou, une souris, le doudou de Lucie, qui a mené un chien pisteur à suivre une fausse piste. Oui, il y a ruse. Oui, il y a certificat, oui, il y a bandeau et bleu, oui, il y a lit refait, draps et housse de couette changés, oui, il y a mensonge, oui, il y a homme violent, oui, il y a femme violente, enfin presque. Et drogues. Cécile évoque son instinct qui date l’heure de la mort de sa fille dans la nuit du 11 mai, ajouté à un bruit de grincement de lit, donc, un lit à sommier à lattes a grincé quand Fiona est morte. Euh. D’accord. Oui, Berkane a été vu avec un sac poubelle, Père Noël de film d’horreur. Avec quoi dedans ? Draps, serviette, pyjama Charlotte aux fraises, cadavre de petite fille ? Cécile Bourgeon : Je vois le corps de ma fille en position de fœtus. Au matin, le vomi. Le vomi sonne vrai. La cause du vomi sonne flou. Il y a la pâleur. Crime ? Empoisonnement ? Accident ? Un accident domestique. Fiona aurait avalé quelque chose qui l’a tuée. Quoi ? Ceci, cela, un truc, un machin, l’appartement ne manque pas de produits mortels. On ne sait pas. Traumatisme abdominal, crânien ? Déjà en 2018, Cécile rétorquait qu’elle n’était pas médecin légiste, Berkane évoquait les ateliers coloriage et peinture qu’il pratiquait du vivant de la petite, Cécile prétextait avoir fait avec ses moyens, Berkane avait concédé que Cécile était loin d’être une bonne mère étant donné que Fiona était quand même décédée. Le coup de genou de Berkane au thorax de la petite, apparu au cours de l’instruction en 2013, puis disparu au procès de Riom en 2016, réapparu au procès du Puy-en-Velay en 2018 devient une pression sur le thorax en 2020.

Berkane aurait à peine battu Fiona. Cécile n’aurait jamais maltraité ses enfants. Évidemment elle ment, elle serait la seule au monde et sa fille est

morte ; reconnaître un seul coup, c’est reconnaître la possible participation à la mort de sa fille, Cécile Bourgeon joue gros. Elle ne reconnaît pas. Qui peut la croire désormais ? Englué, le magistrat tente en vain de comprendre ce qu’ils ont voulu dissimuler de plus grave que la mort d’une enfant en supprimant le cadavre, il n’en peut plus de la version bisounours.

Un homme va clore le débat.

Dans un exposé complet et passionné, l’expert toxicologue évoque les effets de la cocaïne (idéation, augmentation des performances physiques et intellectuelles) ; de la morphine (sédation de la douleur, rêverie, bien-être, distanciation émotionnelle) ; du Subutex (sensation de plénitude, quiétude par rapport à l’angoisse existentielle) ; du cannabis (euphorie, rêverie douce) ; des Xanax-Temesta-Lexomil (hypnosédatif) ; de la kétamine (expérience transcendantale, du corps éthéré qui peut visiter les morts) ; des champignons hallucinogènes (modification de l’état de conscience pour se rapprocher des esprits) ; son enthousiasme pédagogique fait envie, on rêve tous de quitter le tribunal pour trouver un dealer.

Heureusement que son discours précise les inconvénients des descentes, des manques et surtout de la course perpétuelle dans les bras de la noradrénaline si bonne et si douce mais financièrement exigeante quand même. Le toxicologue calcule : pour les Bourgeon-Makhlouf, héroïne, 1 200 euros par mois ; cannabis, 1 200 euros par mois ; cocaïne, 600 euros par mois ; on arrive à près de 3 000 euros, le RSA est passé à 483,24 euros en janvier 2013, ça fait juste. On apprend que ce traitement chimique s’avère compatible avec la vie courante. Pour l’heure, on leur donne, matin, midi et soir, méthadone, antidépresseurs, neuroleptiques, anxiolytiques. Berkane, forcé de boire sa pisse à 10 ans dans une cave, est toujours terrorisé à l’idée qu’on empoisonne sa nourriture en prison.

Que peut juger une cour face à la capacité d’adaptation de ces gens à la drogue, à la violence et même à la mort d’une enfant ?

L’expert répond, un toxico se sait misérable, et fonde une communauté qui a tout compris de la vie, qui ne désire rien d’autre que maintenir le plaisir sans le manque. Il est formel, pour que la petite fille soit morte empoisonnée il aurait fallu qu’elle se fasse un cocktail Marilyn Monroe à base de Subutex + alcool + benzodiazépine et/ou résine de cannabis. C’est impossible. S’il y a eu vomi, c’est traumatique, pas chimique. Quand le toxicologue mime une chute et la réception d’un coup alors qu’il vient de détailler un cours fervent sur les synapses, j’ai mal au ventre.

Face au corps mort de Fiona, Berkane et Cécile ont laissé leurs synapses les commander, le système nerveux drogué donc autonome ajuste ses valeurs : Je n’ai qu’à le faire, on verra après, articule l’expert. Se débarrasser d’un corps, inventer une disparition…

On n’a qu’à le faire, on verra après.

Trente ans que Cécile et Berkane ont le corps en laisse, quinze ans que leur volonté est une obéissance à des forces chimiques supérieures à toute morale, quinze ans au moins que leurs synapses répètent

on n’a qu’à le faire on verra après.

L’angoisse gagne le prétoire, euh… y en a beaucoup des comme eux dans la nature ?

Ma mère ne supportait pas qu'un étranger me frappe, elle me défendait toujours entre deux raclées, j'aimais qu'elle le fasse ; si maman me protège avant de me frapper, c'est qu'elle m'aime. Le désir de famille a ses exigences, y compris celle d'anéantir les membres de cette même famille.

Dans l'attente de mon dossier complet de l'ASE, j'aperçois les trajectoires répétitives de ces vies d'enfants voués à devenir des victimes/bourreaux prématurés. Berkane pétrit ses discours de lexicologie familiale alors qu'il n'a aucune visite en prison, pas d'argent, pas de colis, il regarde la télé ; aucun père ne l'a porté, défendu ; c'est la guerre avec ses frères, c'est la peur avec ses sœurs ; à l'isolement pénitentiaire il a retrouvé l'isolement de son enfance. Berkane aime la famille qu'il n'a pas eue, la famille qu'il n'a pas cherché à fonder, celle qu'il a malencontreusement créée et détruite. Face à l'homme prostré dans le box, le procureur résume paisiblement : Vous n'êtes pas un monstre, mais vous vous êtes conduit en monstre. Vous avez le profil de l'emploi, coupable idéal, vous cochez toutes les cases. Tout à coup, Berkane explique de quoi il est écœuré : c'est pour Adam, son fils ; faudrait pas qu'on dise que son père est un assassin ; il avait espéré que le petit aille chez une de ses sœurs ; il s'est battu pour sa vérité, enfin il veut dire, pour *la* vérité. Quelle vérité ? Ils ne voulaient pas tuer Fiona, ils ne voulaient pas qu'elle meure, au contraire, nul n'a autant désiré qu'elle vive, ce ne sont pas des assassins : la mort de la petite est injuste, pour elle, pour eux. Berkane, incarcéré depuis sept ans, fait le constat de leur situation terrible en cette nuit de mai 2013 où elle meurt ; le procureur : La faute à qui ?

Berkane : La faute à nous.

Fiona serait-elle morte de la fiction familiale ? Aurait-elle succombé aux narrations irréalisables de Berkane et Cécile ? Tous les soirs du

procès, Berkane dort en prison, Cécile non. Sa vie a pris un angle inédit, après sept ans de procédure, au centre de son histoire, elle a modifié le récit qu'elle pouvait donner d'elle-même ; en prison, Cécile Bourgeon a été capable de commencer à apprendre le chinois, de chanter dans une chorale jusqu'au spectacle final. Face à des situations qui pouvaient la détruire, elle a suivi un processus de métamorphose. C'est un papillon, c'est certain. Arrivée libre au procès de Lyon, désormais proche de sa mère, défendue par des avocats, en instance de lien apaisé avec son père, mariée, désirée, Cécile a rompu une fatalité. Présumée infanticide, Cécile a recréé un lien infantile avec ceux qui l'ont perdue lorsqu'elle avait 5 ans.

Serait-ce l'ironie tragique de cette situation : faudrait-il organiser la protection de l'enfance depuis les cours d'assises ? J'ai interrogé plusieurs membres d'association ; tous constatent la faiblesse étatique dans la délégation (abandon ?) de l'enfance aux départements saturés qui travaillent en myopes désargentés. Ils font avec ce qu'ils ont (peu) et comme ils peuvent (peu).

Les institutions doivent-elles passer en cour d'assises ?

Plus que trois jours avant le verdict.

Obligée de retourner travailler au lycée, j'ai raté les témoignages des anciens amis du couple. Valérie Chazal me donne des nouvelles de la fragile toxico de 2018, la brindille violée pendant des années par son père. Elle avait arrêté de se droguer, elle avait eu un enfant et s'occupait de chiots pour sa rédemption ; en décembre 2020, elle est apparue dans une maigreur terrifiante, explicitement défoncée, ce qui confirme le pronostic du toxicologue, *ils ne s'en sortent pas* ; je devine le fait-divers qui la concernera, celui dont on ne parlera pas, celui qui ne sera même pas une ligne dans la mémoire du monde, même pas une trace, comme on dit pour l'héroïne. La toxico antispéciste, affublée d'une malédiction faite père, n'a connu de l'ordre social que son désordre inégalitaire et violent. Je suis bêtement triste, j'avais cru à son salut.

Je n'écoute plus.

Les prolos fréquentent beaucoup les cours d'assises, en témoins ou sur le banc des accusés, pourtant ils ne sont pas chez eux ; le solennel des hauteurs de plafond, des parquets massifs à la française devrait peut-être servir de musée – Lyon en est plein. Ici, tout est violent même la fausse douceur des magistrats, la haine contenue des témoins, du public. Ça se veut solennel, ça l'est ; je ne sais plus pourquoi on doit les punir. Quel est l'intérêt social du supplice pénitentiaire pour ces créatures sous l'emprise d'un malheur qui leur colle aux synapses à jamais ? Je ne sais plus si j'aurais désiré la prison pour ma mère et mon père et la clique des violents de ma vie.

J'imagine une autre tribune, un autre genre d'avocat en robe jaune et jabot noir, un supra-magistrat public, un contre-procureur. Il porterait plainte contre lui-même à décharge de l'individu. Le magistrat en robe

jaune et jabot noir parlerait au nom du ministère public et s'auto-accuserait de ses manquements avec justice, justesse sociale ; cela permettrait de donner une chance de réparer en partageant la peine et le malheur. Tirés au sort, ces magistrats consacreraient cinq ans de leur vie à accuser la société, ils se tiendraient à côté du procureur en robe rouge et délesteraient la défense qui pourrait uniquement s'occuper de l'individu coincé dans le box.

Fiona est morte.

Lucie est là.

Adam aussi.

Mahmiya encore.

Le préalable à toute réparation est la reconnaissance des faits. Cécile Bourgeon et Berkane Makhlouf reconnaissent des faits qui ne peuvent expliquer le caractère indéniable de la mort de Fiona. Ils ne peuvent que subir la vengeance pénale ; mon magistrat en robe jaune et jabot noir claque la porte, y a pas moyen avec ces deux-là.

Le lendemain, en courant au petit matin, j'écoute une émission sur la résistante Noëlla Rouget morte à 100 ans après avoir obtenu de gracier celui qui avait entraîné la mort de son fiancé et sa déportation à Ravensbrück. Consciente de l'impossible réparation, son expérience des camps, au lieu de lui donner l'esprit de vengeance, lui a donné l'esprit d'un pardon étonnant : la grâce. C'est la mystique de sa vie : Noëlla croit en Dieu et ne veut pas rabaisser sa survie en imitant la morale des bourreaux nazis ; elle ne tuera point. *Il faut lutter contre la maladie et non tuer le malade*, plaide la résistante juive qui a rejoint les pacifistes. La peine de mort abolie, faut-il supplicier le malade pour lutter contre la maladie ?

Cécile a déjà été punie de naître, c'est pour cela aussi qu'elle fait des enfants ; c'est sa justice restauratrice, elle restaure son enfance, sa jeunesse, son innocence, son corps violé, sa fille morte devenue une abstraction, le symptôme de sa peine de mère ; après son incarcération,

elle se venge de sa déchéance maternelle par une grossesse orchestrée en cambriolage : ce que la justice lui prendra, elle le volera. La survie est toujours un braquage. Baisera bien, qui baisera le dernier. Elle exerce sa liberté en obéissant à une loi qu'elle s'est prescrite à elle-même. On la punira pour ça aussi. Tu ne baiseras point. Cécile et Berkane ne sont pas exactement sauvages, ils traitent la morale comme elle les a traités. Survivre, c'est trouver une cohérence autonome dans le chaos. À défaut d'un pardon, qu'une institution judiciaire laïque ne peut accorder, comment rompre les injustes fatalités ?

Je rêve d'un ordre tribal, d'un feu de joie et de rites d'expiation sans supplice, quelque chose de silencieux, magique, où l'on marquerait les corps pour les tatouer de leur purification, où l'on serait nu pour juger ; l'aveu de vérité ne serait plus extorqué mais offert, les dieux seraient comme les colonnes du tribunal, il y en aurait vingt-quatre et ils feraient taire tout le monde. Les magistrats, les avocats, les hommes, les femmes poseraient leur toge et se mettraient à danser.

À deux jours de la fin du procès, en haut des marches du tribunal, Nicolas Chafoulais ne semble pas vouloir danser. Il est minuscule, entouré des colonnes style corinthien, de douze mètres chacune. Le père en deuil reste impassible et contient son dégoût, sa colère, il fume à chaque pause. Quand Cécile Bourgeon voulait tourner la page le 20 mai 2013, une semaine après la disparition de sa fille, Nicolas Chafoulais ne semble pas avoir le droit de la tourner sept ans et demi plus tard ; sans corps pas de page qui tourne.

Personne ne croit plus à la vérité, cette clocharde, qui danse seule autour des dossiers d'instruction ; l'ennui palpable agace le président, il insiste auprès de Cécile : Comment vous est venu le plan de la disparition ? Comme ça d'un coup. Hein ? Lorsque Berkane évoque sa fatigue, reproche qu'on l'ait levé à 7 heures pour patienter dans une geôle avant de reprendre l'audience à 11 heures, le président rétorque : Moi aussi je suis fatigué. La psychologue qui avait expertisé Cécile au moment où elle se disait victime d'un enlèvement ne calmera les nerfs de personne. La pauvre femme de 70 ans a eu le temps de ressasser la bourde de son expertise où elle affirme l'absence d'affabulation chez Madame Bourgeon. Chignon, voix haut perchée, elle n'est pas fière, s'excuse : Je suis là pour Fiona ; le président : Non, vous êtes là en tant qu'expert.

Elle s'agace : Si quelqu'un dit je suis Napoléon, je ne vais pas le contredire. Cécile Bourgeon n'était ni à Waterloo ni au parc Montjuzet, il semble que l'experte ait été manipulée comme *la France entière* selon le *gimmick* pénible des uns et des autres. Non, elle insiste, elle a eu des soupçons et l'a avoué au juge d'instruction, *en off*. L'avocat lyonnais de Berkane, Maître Cominelli, bondit de son banc : ne serait-ce pas un particularisme local et auvergnat de faire *des off* dans la procédure qui n'est pas, il le répète, un journal intime ? Pourquoi ne pas l'avoir noté ? La psychologue avoue, elle est passée à côté, elle cite Daval, C'est

comme Daval. C’est pas bon pour Cécile d’être comparée à un Franc-comtois alors qu’elle est auvergnate ; lui au moins il a avoué, il a opté pour la strangulation à la place du divorce, Cécile aurait-elle choisi les violences volontaires plutôt que la garde partagée ?

Comment peut-on empêcher des parents de battre leurs enfants à mort ? Doit-on rendre l’usage des spermatozoïdes et de l’utérus inaccessible sans requête et démonstration motivées ? Doit-on octroyer une parentalité d’office à la société garante des droits de l’enfant ? Chaque enfant recevrait à la naissance un nom, un prénom et un avocat ? Comment échapper à la violence ?

Un autre expert psychiatre l’explique sans parti-pris : Il n’existe pas une personnalité indemne de violence, tout le monde peut s’en prendre à un enfant. Chaque humain essaie de domestiquer la violence en lui, il faut qu’il puisse se construire des barrières pour la transformer ou la réprimer. S’il a raison, ce n’est ni en prison, ni au tribunal que tu domestiques la violence.

Pour finir, Françoise, la mère de Cécile, vient défendre sa fille, défendre sa peine pour sa petite-fille et jeter sa haine à Berkane. Sa colère furieuse contre lui est sincère, elle n’a pas d’autre choix. Elle ne peut avouer ses doutes sur la disparition de Fiona, ses macabres pressentiments de 2013, ce quelque chose d’affreux que sa fille aurait pu manigancer ; sept ans plus tard, elle évoque Adam qui a eu une mère pendant trois semaines, Adam, un garçon formidable qui va entrer au CP.

Adam qui vit dans une famille d’accueil formidable où sévissent des violences familiales formidables.

Plaider l’amour quand on a tué, violé, frappé, menacé, est-ce la narration principale du fait-divers ? La plus belle harmonie amoureuse de Cécile et Berkane serait cette nuit du pire en mai 2013 ; ils dépassent toute morale, se découvrent des ressources, cachent un corps pour espérer dissimuler un fait. Et surtout des coups. C’est leur vie. Il n’est pas insensé d’écrire que j’aurais pu mourir de ma famille. Mais oui, j’aimais

mes parents. Comment l’amour peut-il se confondre avec l’acte qui l’exclut ?

Décembre 2020 est un bon cru de faits-divers amoureux. À peine sèches de l’affaire Daval, l’affaire Le Scouarnec trempe les culottes et tend les caleçons médiatiques. C’est par amour que Joël le médecin consigne et dissimule ses 312 victimes dans un carnet ; Joël écrit : Je suis un grand pervers, je suis à la fois exhibitionniste, voyeur, sadique, masochiste, scatologique, fétichiste, pédophile. Et j’en suis très heureux. La femme de Joël a aimé Joël qui aimait les enfants ?

Et moi ?

J’ai aimé tous ceux qui m’ont violentée. Je n’avais pas le choix. Comment me l’interdire, comment l’empêcher ? Le corps ne peut à la fois supporter les coups et les juger insupportables. Ça permet l’amour à venir et la survie, c’est la grandeur du mal.

Personne ne frappe aussi fort que la vie.

Cette nuit-là

Rue Goncourt, mai 2013

Je les vois dans ces jours de mai que je n’ai pas vécus.

La porte d’entrée de l’appartement 199 rue Goncourt à Clermont-Ferrand est habillée d’un joli tissu mordoré, tenue d’apparat, à l’extérieur un mot qui dit *ne pas sonner, les enfants dorment, merci et vas-y Ayoub, continue à rentrer tu verras*, à l’intérieur un autre mot *: fermer la porte à clef, sinon Ayoub carotte*. Huit mois qu’un ballet d’entrées et de sorties a changé les habitudes de la maisonnée.

La femme meurtrie, qui avait tant pleuré le mal que les hommes lui avaient fait, rit devant la télé. Sur le cuir du vieux fauteuil avachi, l’écharpe à rayures de l’homme maigre aux cheveux bruns sent le tabac, il est devenu le baromètre de l’appartement ; la femme blonde l’adore, ils font des rêves ensemble, elle est enceinte de lui. Quand elle est en manque, la femme crie, elle s’agite aussi et n’est pas attentive aux murs, aux enfants, au fauteuil. Il y a des vêtements partout, les armoires dégorgent de jouets, d’objets, de chaussures. Depuis huit mois, c’est le désordre, tout le temps. Dans le placard du couloir, les plants de cannabis verdoyants et heureux poussent paisiblement.

Le mini-chariot en plastique et la maison de Charlotte aux fraises ne servent à rien, Fiona joue de moins en moins, elle tourne en rond. Le papier peint du mur contre le lit est scrupuleusement déchiré, juste là où elle est allongée ; des mois et des mois que des petits doigts arrachent des lambeaux de papier, des semaines que la fille ne sait pas dire sa solitude ; elle dessine sur le mur et arrache des petits bouts, elle s’ennuie, elle a peur, elle n’aime pas être seule, elle a mal. Le pan de mur est à vif de la colère de la gosse punie, Insupportable, tu es insupportable, crie Cécile.

C’est vrai, Fiona ne veut plus faire la sieste l’après-midi. L’autre jour elle a pissé sur son ours. Insupportable. C’est pour te venger ? De maman

qui est enceinte ? Elle se lève la nuit, Lucie dort dans un lit à barreaux, pas sa grande sœur. Elle a encore perdu son doudou. Elle fait exprès de le cacher ? Putain, il est où ce renard ?

Insupportable.

La gosse n'arrête pas, il faut toujours s'en occuper, elle n'écoute pas. Elle a un pot, pas besoin de sortir et de déranger, elle sort quand même. Déjà que Cécile est fatiguée, la grossesse, Berkane et ses insomnies. Les cris, les coups, ça va vite, un coup de nerfs, un coup de sang. J'en ai marre de toi, j'en ai ras le bol.

Fiona va encore plus mal depuis plusieurs jours, dans un sale état, le mur et les jouets ne peuvent rien pour la tête enfantine bleuie, la femme qui arrive et une deux trois, enchaînement, la fille secouée pleure, les enfants ne sont pas des cocotiers.

Sous le lavabo, la compresse, le fond de teint et le bandeau jaune pour cacher la blessure. Au-dessus, l'armoire à pharmacie gorgée de tout ce qu'on peut donner à un enfant pour le soulager de ses douleurs, enfant asthmatique (Ventoline), enfant qui tousse sec (Toplexil), qui a de la fièvre (Doliprane), qui a la diarrhée (Smecta), qui a mal aux dents (Camilia), qui tousse gras (Hélicidine) ; surtout que Fiona s'est mise à vomir (Vogalène), elle en met partout dans le couloir.

Elle est moins obéissante, elle sollicite trop souvent l'homme occupé et la femme enceinte avec ses chouineries gnagnagna jeveuxmonpapamondoudoucâlin. Elle a un nouveau papa, et elle va avoir un frère, c'est formidable, non ? Reste dans ta chambre.

Elle a encore mal au ventre.

C'est pas vrai, elle a encore vomi.

Elle en a mis partout. C'est dégueulasse.

Et la cuvette ?

Vomir à 3 heures du matin, ça se fait pas, Berkane la frappe pour lui passer l'envie. Le pyjama Charlotte aux fraises est roulé en boule au pied du lit, souillé par les vomissures de Fiona qui s'est levée une ultime fois, la flemme de lui remettre un autre pyjama en pleine nuit, la gamine est enveloppée dans une serviette éponge. Toute nue. T'as pas intérêt à te relever, compris ?

Leur a-t-elle fait ce bisou de bonne nuit qu’ils mentionnent à la barre ? Cécile a-t-elle enclenché une sonate pour accompagner l’agonie de sa fille ? Leurs récits post-mortem tentent d’exprimer l’inexprimable.

Obscurité dans l’appartement, les murs du salon sont couverts des dessins de Fiona, Berkane et Cécile somnolent dans les bras l’un de l’autre, ils planent dans un monde où ils sont rois, où les possibles d’une nouvelle vie s’offrent à eux, une vie vertueuse, dans la purification de l’espoir. C’est quoi ce bruit ? Elle va pas encore se lever pour pisser ?

C’est à ce moment que le cœur de Fiona s’affole, le souffle rare dans le silence du HLM. C’est une crise d’asthme ? C’est autre chose ? La petite, la petite, elle ne respire plus. Personne pour hurler à en perdre la voix. Personne pour appeler au secours. Au bout de plusieurs heures, l’irréversible a lieu.

Des bruits étranges viennent de son corps, le froid finit par arriver dans les mains recroquevillées, pattes d’oiseau.

A-t-elle su qu’elle mourait ?

Le matin. Ils ont compris, Fiona est morte. C’est Berkane qui va vérifier, blanche, elle est toute blanche, l’homme trouve le corps froid, la froideur du corps, les mains gelées ; enlever le vomi, avec ses doigts dans la bouche, essayer de faire respirer l’enfant morte ; Cécile garde son sang-froid ; lui, On va tout nous prendre, On va nous prendre les enfants. On va tout perdre. Elle, Non, non ; eux, Non, on va s’en sortir. Elle ne veut pas être abandonnée, Tu restes avec moi toute ta vie. Il ne veut pas l’abandonner, T’as pas intérêt à me quitter. Il ne la quittera pas. Elle ne le quittera pas. Ils parlent d’un Jordan étouffé dans son vomi, il y a dix ans, de la bouche de Fiona des liquides et des bruits. Qu’est-ce qu’on fait ?

C’est pas de notre faute. C’est pas juste. Cécile apaise Berkane, Ça va aller, t’as toujours fait le bien pour elle.

Ils cherchent une solution, DVD à Lucie, qu'elle ne bouge pas, qu'elle reste bien tranquille. Berkane distrait Lucie.

Ils ont prévu de se marier, avec un imam, et avec un maire, ils ont prévu de trouver du travail, d'être une vraie famille, dans le Sud, pas loin de l'Espagne, pour se ranger, pas comme les cas sociaux, et là, qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce qu'on va faire ?

Elle est morte ; elle n'a pas le droit de foutre leur vie en l'air, ils ne peuvent plus rien pour elle. Cécile n'entre pas dans la salle de bain, l'homme déplie les doigts du cadavre pour les nettoyer, Berkane essaie de laver les cheveux et le reste du corps. Dans la baignoire, les jouets entassés, le corps raide maintenu par l'homme, l'eau chaude qui coule sur le corps froid ; Je voulais juste l'empêcher de vomir, l'empêcher de vomir ; si la police voit ça, on va à la police ?

Pourquoi n'appelle-t-elle pas les pompiers ?

Il pleure. Elle ne pleure pas. Pourquoi est-elle immobile ? Il va et vient, la tête dans les mains, il ne sait pas quoi faire, il va et vient, il n'y croit pas. Non, c'est pas possible mais c'est pas vrai, mais c'est pas vrai : Si, Fiona est morte.

Oui la petite elle a canné, claqué. Mais c'est pas vrai. Si, elle a clamsé.

Je les vois, l'une statue qui laisse son esprit chercher une issue et l'autre agité, débordé des possibles conséquences. Ils ont peur d'aller en prison, *tous les deux.*

La petite fille est peut-être morte le 9 mai, la veille du médecin, sans doute, le 10 mai ; ils ont pris le temps, deux jours, le temps de quitter l'émotion folle de ce qu'ils ont fait avant de signaler sa disparition.

Je vois le geste qui fourre le pyjama Charlotte aux fraises dans un sac poubelle, il voulait pas qu'elle vomisse, elle voulait pas qu'elle se lève, il l'a tapée, ils ont attendu la nuit, ils l'ont entendue la nuit ; ils sont restés au lit ; elle est morte d'eux.

Dans la salle de bain, Berkane accomplit-il les ablutions rituelles réservées aux défunts ? Alwudu', الوضوء. Ont-ils sincèrement essayé de la ranimer ? Elle est morte, on ne ranime pas les morts.

Dehors, je crois entendre la course des gamins du bâtiment D, ils jouent au loup touche-touche. Cécile écrase un Skenan, ils le sniffent, la

morphine va les aider. Cécile ouvre le sac où il range le corps délicatement malgré les articulations raidies. Forcément, elle tient le sac ouvert et il met le corps dedans. Ils réfléchissent. Ils ont réfléchi. Ils sont presque calmes. Ils ont une idée, il ne faut pas que la vie bascule, il ne faut pas, ils ont une idée, faut s'organiser, être patients ; il ne faut pas retrouver Fiona. Je vois Cécile la bosseuse, l'efficace, enlever les draps souillés ; Cécile nettoie, change les draps, c'est propre. Elle n'a pas peur, elle est en pilotage automatique. Voilà, la porte est fermée, tout le monde se tait.

Je vois la 306 partir avec précipitation, elle remonte la rue et tourne à droite, Cécile a failli avoir un accident. Dans le coffre, Fiona, à l'arrière, Lucie ? À l'avant, siège passager Berkane ? Non, je la vois seule d'abord. Avec Berkane, la police pourrait les arrêter, c'est toujours elle qui va chercher la came, Cécile est un papillon, on ne soupçonne jamais les papillons ; elle sait où elle va, elle est partie en reconnaissance, là où il y a déjà une tombe, un endroit où il n'y aura qu'à déposer le corps ; à l'appartement, Berkane attend qu'elle revienne. Il fume clope sur clope, s'occupe de Lucie.

Personne ne retrouvera jamais Fiona. Il ne faut pas. Je ne pense pas qu'ils l'aient sortie du sac ; impossible de la regarder à nouveau. C'est un sac qu'ils vont cacher ou jeter, pas une fille. Ils ont fait une connerie, putain c'est pas de leur faute, Le sac est tout doux à l'intérieur, Cécile l'a dit, le répète, tout doux à l'intérieur, tout doux autour du corps recroquevillé et froid de sa fillette.

Je veux croire dans la tombe repérée un jour de mai dans la plaine de la Limagne.

Appartement 199, les battants de la fenêtre laissent partir les effluves d'une nuit tourmentée. En contrebas, sur la pelouse des petits pieds courent, des voix traversent l'air frais, devant le HLM, des jeunes jouent avec une canette de Coca, un scooter pétarade. Les lampadaires crachent une lumière orangée qui pleut sur le bitume. Sous cette couverture trouée de silence, le portail de l'école grince le plus fort possible, il veut qu'on l'entende, il n'en peut plus des mains qui s'agrippent, des petits doigts gluants de sucre qui s'accrochent à lui, de la salive de ces pouces tétés

par des gamins imbéciles. Comme quand j'étais enfant, comme tous les petits, il n'en peut plus d'être palpé, secoué, claqué, il rêve d'un printemps infini, de vacances perpétuelles. Douces. Comme moi et tous ces autres dans nos jours d'impuissance, il souhaite que le matin ne vienne plus, le portail rêve d'une éternité sombre immobile et calme où l'humanité tout entière aurait disparu.

Le procès se termine, on attend les plaidoiries.

En 2018, Maître Perro, avocat de Nicolas, avait hypnotisé les jurés et la salle d'audience, sa voix avait joué la douceur avant de tonner : Le corps était encore chaud que déjà ils organisaient la manipulation, *On organise son impunité.* En 2020, Maître Libreville, avocat de Nicolas Chafoulais, de sa stature de colosse construit son accusation autour du portrait du père. Celui que Cécile appelle Grosse Pute Nico, le soi-disant bon à rien. Grosse Pute Nico est un vrai papa, pas un parent idéal de fiction, Grosse Pute Nico s'en veut, Grosse Pute Nico, oui, n'a pas de travail, le seul métier qu'il a appris c'est celui d'être père, Grosse Pute Nico a élevé ses filles. L'avocat martèle l'impunité stratégique orchestrée par la puissance de Cécile Bourgeon associée à celle de Berkane, nécessairement co-actives ; Cécile le caméléon, le GPS qui recalcule son itinéraire, Cécile qui recrute des témoins, Cécile qui tasse l'enfant – l'avocat tape dans ses mains pour mimer une nuque qu'on brise. Il détourne les récits des accusés avec une ironie sinistre qui transforme l'enfouissement de Fiona en conte macabre où Lucie surveille le corbillard, où la terre n'est pas amoureuse en mai. Au procès de Lyon, ce qui insupporte, c'est l'impossible inhumation qui convertit le couple en fossoyeurs de l'horreur.

Pas d'enterrement, l'enfant objet a fini à la poubelle.

Grosse Pute Cécile. Grosse Pute Berkane.

Quand Maître Durif, deuxième avocate de Nicolas Chafoulais, prend la parole, des cloches sonnent ; dans un calme redoutable et innocent l'avocate va déplier un autre vide accusatoire : les derniers moments de la petite fille. Sa plaidoirie démontre avec réalisme le crime commis et le sort réservé au corps. Pas d'enterrement, le corps aurait été jeté dans un

container à la laiterie de Gerzat où Cécile Bourgeon a travaillé pendant deux ans. Maître Durif ironise sur les coïncidences proposées par les accusés : Que de miracles. Y a pas de miracle, on a jeté Fiona dans un container industriel. Les fictions champêtres autour de l'affaire, parc Montjuzet, lac d'Aydat, écrins-sépultures de l'enfance, doivent désormais disparaître de la narration au bénéfice de la réalité brutale. Pas d'enterrement avec prière, ni jet d'enfant dans un lac. Voilà le pacte ultime de Cécile et Berkane : le corps de Fiona s'est décomposé dans un container ou a été immolé par le feu dans une déchetterie, On ne retrouvera jamais Fiona. Dans son box, Cécile Bourgeon écrit frénétiquement dans un carnet, cette histoire ne lui plaît pas, elle en rédige une autre.

Puis l'avocat général Théophile Terrant se lève, tous les corps des jurés se tendent, portés par la grandeur du costume et de l'homme qui ne font qu'un. La robe rouge évoque les 27 tomes de cette procédure et va se promener du côté de Victor Hugo, *Les Misérables*, tome 2. L'homme va chercher les mauvais pauvres, ceux qui ne souffrent pas en silence, profiteurs qui profitent de tout, sales pauvres sans morale prêts à voler plus pauvres qu'eux. *Cet homme et cette femme, c'était ruse et rage mariés ensemble, attelage hideux et terrible*, écrit Hugo qui ne connaît ni Cécile ni Berkane : *Elle était mère parce qu'elle était mammifère.* Niveau co-action, ils sont cuits les Thénardier *: Cosette était entre eux, subissant leur double pression, comme une créature qui serait à la fois broyée par une meule et déchiquetée par une tenaille.* La littérature devine tout.

En 2018, l'avocat général Gabriel Soisy de Mignard, de ses lèvres parfaites, arc de cupidon impeccable, avait lâché une diatribe précieuse et violente au point que sa voix s'était cassée dans les hauteurs ; il avait enfoncé le clou dans la nuque des accusés détenteurs d'un libre arbitre qu'ils avaient mal géré. En 2020, les jurés boivent les paroles de Théophile Terrant, sans hurlement, sans récrimination outrée, il poursuit, Solidaires dans la dissimulation : à la décharge le corps de Fiona. Le bracelet de naissance de la fillette a été retrouvé dans la poubelle de la cuisine de Perpignan. Solidaires dans le processus criminel. Solidaires dans le sordide. Solidaires et complémentaires dans les coups mortels.

Haute probabilité que Cécile ait porté des coups, certitude impossible ; pour Berkane, qui vole un œuf, vole un bœuf, qui tape une femme, tape un enfant. Alors ils sont deux coupables mais dans le huis clos, le *casting* est limité, l'un sera auteur principal et l'autre complice. Théophile est habile : en droit c'est kif-kif bourricot. Cécile Bourgeon commet des actes positifs, elle n'est pas une observatrice passive d'un fait isolé qui la dépasse, elle est inventive à coopérer au calvaire de l'enfant ; l'enfant dont la protection mesure la grandeur d'une société au même titre que tous les plus faibles, les malades, les personnes âgées. En droit et en dignité.

J'admire l'argumentation mais soupire de cette conclusion lénifiante et mensongère, il faudra éviter de regarder de près les moyens des hôpitaux publics, des Ehpad et de l'Aide sociale à l'enfance, parce que niveau grandeur, on serait pas haut et faudrait pas peiner Théophile, procureur de la République qui croit, le pauvre, en des temps modernes qui donnent place à chacun face aux plus forts et aux plus agressifs. Il prévient : le risque de réitération. Il explicite, la Thénardier est mammifère, elle pond, tape et tue. Suffit qu'elle trouve un Thénardier maghrébin et qu'elle couche avec.

La ruse et la rage. Trente ans chacun.

Aujourd'hui Fiona n'a que vous.

Aujourd'hui la justice c'est vous.

Les jurés sont coincés.

C'est l'occase d'enfin coffrer les Thénardier.

Depuis les réquisitions, les Montplaisir bondissent en cabris de micro en micro, d'écran en écran pour crier victoire, victoire de la vérité. Ce sont des gagnants. De quelle vérité s'agit-il ? La complicité de Cécile Bourgeon, la défausse d'avoir porté des coups. Montplaisir fils panache dans le prétoire. Je ne comprends pas son cinéma. Je n'ai jamais étudié le droit mais j'ai Google. Le principe est posé par l'article 121-6 du Code pénal : Sera puni comme auteur le complice de l'infraction, au sens de l'article 121-7. Cela signifie qu'il encourt les mêmes peines que s'il avait commis personnellement l'infraction. Quelle danse exécute l'homme devant la presse ? La défaite est une victoire ?

Montplaisir fils aligne les hyperboles, il invoque avec emphase l'opinion publique. Fin décembre 2020, la fameuse *France entière* s'en bat les steaks de Cécile Bourgeon ; on est sur du *Charlie Hebdo*, du Bataclan, sur de la pandémie qui fait chier, sur du chômage de masse sans compter les présidents qui meurent, ah oui, faut noter un ancien président, innocent présumé lui aussi pour corruption et trafic d'influence.

L'avocat a tort de plaider l'absence de preuves. Le sous-entendu plane au-dessus des pensées des jurés qui manifestent leur désapprobation dans une gestuelle qui saute aux yeux : Ah ouais, et qui a supprimé les preuves ? La victoire est une défaite. L'homme refuse que le jugement s'indexe au qu'en dira-t-on ; je ne comprends toujours pas, il avait été meilleur au Puy ; *le qu'en dira-t-on*, *c'est* le dossier Fiona : il n'y a pas de corps, il y a des indices épars raccordés à de la parole et notamment celle de *sa* cliente, une pro nationale de la fiction. Heureusement la seconde partie de sa plaidoirie est davantage tournée vers la défense d'une femme qui accumule les vulnérabilités. Ça me soulage. Ou me déculpabilise d'avoir choisi un camp ; en aidant Charles Libreville, j'ai trahi mon pacte d'écrivain, je ne sais plus si j'ai eu raison, si la vanité n'a

pas dominé mon désir d'aider (et de venger mon enfance). Est-il si difficile de défendre Cécile Bourgeon ?

Une complicité ne peut être avérée si le complice n'est pas engagé dans le savoir du forfait criminel. Si Cécile est complice, elle n'est pas auteure, si elle ne sait rien de ce que l'auteur principal commet, elle n'est plus complice ; elle est innocente. Le fils Montplaisir aurait raison, Cécile Bourgeon aurait purgé 70 mois de détention provisoire. Elle mérite un acquittement. La défaite peut-elle être une victoire ?

Non. Plus il parle, plus il perd les jurés, l'un d'eux ne l'écoute plus, enfoncé dans son fauteuil noir qui souligne le rouge de son pull, il dessine. Les cloches sonnent, prennent parti et couvrent la voix de l'avocat.

Papa Montplaisir s'y prend un peu mieux cette fois mais son argumentation suit toujours le même mouvement déconnecté de la réalité, il me désole. Il répète les mêmes arguments qu'au Puy. L'homme fait l'aller-retour à Paris. Il a un gros agenda fin 2020, Daval, Bataclan et Bourgeon. Papa Montplaisir ironise sur la fragilité absolue des accusations. Il ressort les mêmes phrases qu'au Puy ; je manque d'éclater de rire quand il en appelle de nouveau à la *gueuse*, à savoir l'opinion publique qui tient le juré par la manche et doit être laissée à la porte du prétoire. Le mot gueuse me frappe encore par sa vieillerie et son érotisme irrésistible.

Comment peut-il être crédible quand il accuse les médias, lui qui court cette gueuse avec une excitation non dissimulée ? L'évidence, articule Papa Montplaisir, qui selon Roland Dumas est ce qui reste quand il n'y a plus personne. Il parle à qui ? Montplaisir père affirme sa fierté d'être devant les jurés : Sans corps ce serait juger au doigt mouillé. Je pense à la gueuse en guêpière et à mon roman qui sort dans deux mois, *Le Doigt.* Tout s'embrouille. Pour couronner le tout, Maître Montplaisir lance : Je suis dans le temps d'avant, comme le dit Pascal Praud. Son souhait : Que tout se termine bien. La voit-il la femme accablée derrière la vitre, envisage-t-il qu'elle va fêter Noël en prison ? Pas avec Dumas, ni Sarkozy, ni Pascal Praud ? Oui, il l'envisage car il prévient : Si la décision n'est pas acceptée par tous, il y aura une suite.

Il faudrait que les jurés jugent et punissent Cécile Bourgeon sans en jouir ? Les Montplaisir ont tort de le leur refuser, tort de croire en une humanité qui pourrait s’abstenir des affects qu’elle reçoit durant les auditions ; juger est socio-érotique.

Pas plus qu’en 2018, je ne comprends cette stratégie de défense, l’un de nous deux est nul.

La cour s’est retirée pour délibérer.

Dans l’attente du verdict, je sors me promener dans le vieux Lyon mort, devantures éteintes et confinées des boutiques, puis m’éloigne vers Bellecour où les grandes enseignes rutilent en désir de clients. J’achète du maquillage et des livres. Le titre de la plaidoirie de Maître Cominelli, avocat de Berkane, m’a perturbée. L’Enfant, la Brute et la Violente. La Coupable.

L’avocat corse, fils d’un éducateur et d’une institutrice, n’a eu de cesse de souligner que son client c’est le méchant et elle la gentille. Et que c’est un peu facile de construire le portrait qui cadre avec les faits dont on accuse et aime accuser les pas-grand-chose prévisibles dans leurs sales habitudes criminelles. Berkane, ce type-là, *ecce homo*, serait-il à condamner sur le sentiment diffus de ce qu’il est ? L’avocat se présente comme un pénaliste qui déteste la prison, c’est la cause de sa vocation, croire à l’innocence, c’est le socle de la défense, pour servir l’homme contre la machine. J’ai aimé qu’il plaide avec le réel. Peut-être n’a-t-il pas le choix. Tous les corps des jurés s’étaient concentrés pour nourrir leur conviction déjà bâtie de la violence probable de Cécile Bourgeon reliée à celle de Berkane Makhlouf.

Au rez-de-chaussée du Printemps, je croise l’huissier qui achète un parfum pour sa fille, le mot gueuse me guide vers le quatrième étage, je bats en retraite à la vue des prix de la lingerie. Depuis 2013, une petite fille est morte et personne ne l’a tuée. Une petite fille a des bleus et personne ne l’a frappée. En 2018, le furtif et gracieux Maître Abidar qui défendait Berkane avait réfuté la co-action : il s’était élancé de long en large, les manches de sa toge bruissaient à chaque mouvement en ailes de chimère et j’avais écrit en lettres capitales : il est vivant. Il avait évoqué un être bicéphale : une créature mythologique mimée par ses deux bras,

ailes de dragon, le corps de l'avocat s'était arrondi, la voix avait persiflé. J'avais imaginé qu'il pouvait s'envoler, percer une des fenêtres du tribunal et s'échapper dans le ciel froid du Puy-en-Velay.

À Lyon, Maître Cominelli plaide calmement, D'abord *la Brute* : défendre Berkane Makhlouf, c'est défendre un homme seul, toxico lourd avec un casier judiciaire de toxico lourd. *L'Enfant* : une peine doit répondre à une culpabilité. Mais pourra-t-elle consoler ? *La Violente* : l'insuffisance probatoire tient à Cécile Bourgeon. *La Coupable* : le dragon domestique, c'est-à-dire la drogue. L'erreur judiciaire déjà évoquée par Maître Abidar en 2018 plane sur le procès : acquitter une coupable risque de condamner un innocent. La parole de Berkane a moins compté que celle de Cécile.

Les jurés avaient été attentifs, empathie avec une brute avérée, antipathie pour une violente qui s'ignore. Cominelli invoque Alexandre Dumas, *Il y a des services si grands qu'ils ne peuvent se payer que par l'ingratitude.* Il en avait appelé à la part de dignité à laquelle Berkane a droit et dont il a manqué. En tout cas, pour la première fois de sa vie, Berkane Makhlouf aura été défendu en appartenance à l'humanité ; son innocence originelle lui a été rendue durant la plaidoirie de l'avocat corse.

Le Bon, la Brute et le Truand.

J'essaie de forcer ma mémoire, revoir les visages de ces adultes qui m'ont emmenée au cinéma. Était-ce mon cadeau d'anniversaire ? Ma première fois ? Pourquoi oublier si mon amnésie organise l'impunité de ceux qui m'ont nui ? Je me sens coupable d'avoir attendu toutes ces années avant de contacter le Centre de l'enfance. Il me faut attendre le dossier complet de l'ASE pour en savoir davantage. À l'approche de l'annonce du verdict, de retour dans la salle des pas perdus du tribunal, le caméraman de France 3 me raconte qu'*elle* est restée dans la salle d'audience. Berkane attend le verdict dans une geôle du tribunal avec des gardiens, il est incarcéré, pas Cécile. La salle d'audience est filmée en permanence et on peut suivre la retransmission dans un petit tribunal transformé en salle de presse. J'y vais.

Assise à sa place d'accusée comme dans un tramway, scrollant sur son téléphone portable, Cécile attend. Le prochain arrêt. Ou alors le dentiste.

Calme, sans ennui, elle change parfois de position, pose ses pieds sur la rambarde, la potentielle mère à moitié infanticide attend, sage comme une image dans l’écran immense. Tout cela n’est qu’une formalité.

C’est vertigineux, admirable, bouleversant et désespérant de bêtise.

Les délibérations durent près de six heures.

Coupables de violences ayant entraîné la mort sans intention de la donner, Cécile Bourgeon est condamnée à 20 ans et Berkane Mahklouf à 18 ans.

Elle plus que *lui*.

On se consterne les uns les autres.

Par souci d'équité, les jurés ont-ils retranché à Berkane les presque deux ans que Cécile a passés en liberté ? Ont-ils sur-accusé la mère naturelle face au beau-père artificiel ? Ou est-ce le jeu des votes qui a mécaniquement baissé la peine de Berkane ?

Prouver leur part innocente paraît impossible, tous les débats judiciaires butent sur l'absence de corps. La mort de Fiona est non acquittable à jamais. En 2020, au procès de Lyon, la naissance d'un petit frère et d'une petite sœur a donné une responsabilité accrue aux jurés. Énonçant une sentence de culpabilité, ils font advenir la vérité judiciaire, fin de l'histoire.

Épuisé, Berkane accepte le verdict ; chose promise, chose due, les Montplaisir vont se pourvoir en cassation. Dès mercredi 16 décembre, au sortir de la cour d'assises, le papa avocat a dénoncé une hérésie juridique et a caricaturé : La cour les condamne tous les deux séparément pour le même crime ! Cela voudrait dire que la fillette serait morte deux fois ? Le fils avocat argue des moyens de droits qui collent à la colle forte et il annonce qu'il y aura immanquablement un cinquième procès. Cette *fin de l'histoire* ne leur convient pas. Selon eux, le pourvoi devrait prospérer. Ils continuent de jouer leur partie.

Je ne crois pas au pourvoi en cassation, mais les voies juridiques sont souveraines ; s'il y a un cinquième procès, ce sera le sien, Cécile

Bourgeon sera seule, face à tous, ce sera beau et triste, Berkane comparaîtra dans cet éternel binôme fatal, mais on ne pourra pas le condamner à plus de 18 ans. Pour l'instant, selon les jurés, Kader et Cécile ont joué, ils ont perdu.

Arrivée libre au tribunal, Cécile Bourgeon doit aller en prison. On lui a retiré l'autorité parentale sur tous ses enfants ; les prénoms énumérés par le président ont sonné en martyrs provisoirement *protégés* par la justice. Alors qu'elle n'a exprimé aucune émotion à la lecture de sa peine, déchue, elle tente de se suicider au Subutex au dépôt du tribunal avant son transfert. Je comprends *a posteriori* son calme, elle avait déjà anticipé le scénario ; plan A, je suis libre, plan B, je me suicide. Incapable de se penser dans ses culpabilités, elle ne peut que se pourvoir en victime, violence contre soi, autonomie possible des désespérés. De nouveau occise, la question est de savoir – encore et toujours – si elle manipule ou si elle meurt vraiment. Avec Cécile, le réel est souvent une autofiction. Cette fois, il y a coma et intubation – paraît-il – mais pronostic vital non engagé. Comme d'hab, Cécile fait de l'entre-deux. On n'inflige pas la peine de mort en France, il ne faut pas que Cécile meure. Un procès n'a pas vocation à valider son désir de famille, de grossesse : elle n'en aura jamais fini d'être *la Bourgeon*.

De ce geste suicidaire, je comprends enfin la stratégie de défense des Montplaisir : une cliente capable d'abstraire le monde pour l'aménager à son image ne peut être défendue autrement que par des idées, ils ne pouvaient plaider que l'acquittement, plaider l'absence de preuves, refuser toutes les théories fondées sur des hypothèses ; en droit français, le bénéfice du doute, principe général de procédure pénale, enjoint au tribunal de prononcer une relaxe ou un acquittement si une incertitude persiste sur les faits objet des poursuites, ou sur la réalisation des conditions de l'infraction, ou encore sur la participation des personnes mises en cause. En vertu du strict droit, personne ne peut établir les causes exactes de la mort de Fiona. L'acquittement devrait être prononcé en l'absence de corps ? Comment obtenir justice si l'habileté à dissimuler un corps innocente des coupables ?

La haute probabilité de la mort violente et le huis clos ont suffi. Finalement, dans le doute, on ne s'abstient pas.

J’ai mon dossier de l’ASE. Les causes connues de la plupart des placements sont banales et tristes : ma mère est souvent hospitalisée, d’autres fois, c’est mystérieux, la motivation n’est pas mentionnée. Je ne saurai jamais pourquoi. Oui, mes parents n’avaient tellement pas de famille en France qu’ils confiaient leurs gosses à l’Assistance quand ils ne pouvaient pas s’en occuper ; braves créatures issues de tribus berbères obligées de signer des arrêtés préfectoraux pour trouver une baby-sitter. Solitude impossible de ces gens confiant leur faiblesse à l’État. Mes parents n’y arrivaient pas.

Mon père, sur les chantiers, manœuvre, est-il écrit à profession ; ma mère, femme de ménage au noir, SP ; sans profession. Moi, RT. Recueillie temporairement. J’ai plusieurs matricules selon les dates : 9 997 en juillet 1976 ; 10 971 en août 1976 ; 11 024 en 1979 ; 11 379 en 1980 ; 11 978 en 1982. Davantage de dates que le Centre de l’enfance ; les pauvres trente-quatre pages du dossier sont muettes de mots, elles crachent des chiffres silencieux et opaques. Donc, j’ai été placée pour la première fois non pas à 6 mais à 3 ans. J’ai 48 ans, et je continue de déterrer l’archéologie de ma vie, mon puzzle intime se reforme à chaque livre.

Où est le corps de Fiona ? Ils ne peuvent pas le dire.

De quoi suis-je faite si j’ai oublié que Madame G. des Martres-de-Veyre m’a recueillie plusieurs fois entre mes 3 et 6 ans pour une allocation de 350 francs ? Je la trouve dans l’annuaire et je l’appelle. Je ne laisse pas de message sur le répondeur.

Berkane et Cécile ne peuvent pas avouer où est son corps, ils savent que c’est impossible à dire, insupportable à admettre ; leur amnésie conjointe, en pacte de survie, plaide contre eux : le silence est le signe du pire. Non reconnue, la mort de Fiona demeure impardonnable.

J’ai beaucoup oublié, mais j’ai le souvenir de tous mes matins, joyeux du constat indéniable que j’ai survécu ; un jour de plus. Je rappelle Madame G. des Martres-de-Veyre, je laisse un message irréel ; je m’appelle *gnagnagna*, j’ai été chez vous quand j’étais petite, je viens de consulter mon dossier de l’ASE anciennement la DDASS, voici mon numéro. Quand je raccroche, je me sens ridicule comme si j’avais joué la scène finale d’un téléfilm à teneur sociale bas de gamme. Il ne manquerait plus qu’elle me téléphone, qu’on se retrouve à regarder des photos les larmes aux yeux avec du piano *en off*. Elle ne me rappelle pas. Moi non plus.

Après la disparition de Fiona, Cécile et Berkane ne s’étaient pas joints au comité de recherche, à leur déménagement vers Perpignan ils n’avaient pris aucun vêtement de Fiona ; deux jours après la disparition, une rumeur témoigne d’une Cécile enjouée à la recherche d’une bague de fiançailles. Je suis ton papillon, écrit Cécile à son amoureux.

Cache-t-on un cadavre comme un souvenir ? L’amnésie procède-t-elle de la survie psychique ou n’est-elle qu’une imposture héréditaire, vitale, destinée à protéger les insoutenables tabous ? Cécile l’avait énoncé en février 2018 : C’est des souvenirs que j’ai tellement voulu oublier que c’est assez vague.

Où est l’enfant Fiona ? Amnésie volontaire circonstancielle ? Trouble ou stratégie ? Le public : Stratégie. L’expert : C’est pas un trouble.

Je consulte Google maps avec l’adresse de Madame G. prise dans le dossier de l’ASE. Je ne veux pas me rendre sur les lieux, une vague crainte à laquelle j’obéis. Est-ce là-bas que se trouve le pont de mes souvenirs qui mène à l’école ? Là-bas qu’il y a cet instituteur avec une fausse main ? J’ai la réponse pour le pus et l’infection, c’est noté, staphylocoque, c’était donc en 1980. La toile cirée qui colle et l’éducateur/trice aux jeux libertins ne sont pas notés dans le dossier, mais la date correspond bien à mon anniversaire : du 17 février au 1er mars 1983, matricule 12 200.

Les journaux ne donnent plus de nouvelles, *elle* a survécu. Pour réussir son suicide, Cécile aurait dû prendre le cocktail Marilyn Monroe dont l’expert avait donné la recette. Marylin n’aurait pas dû mourir, Cécile ne

devrait pas non plus. Même si elle ne sait plus qui être, si elle ne sait pas se réfugier ailleurs

Que dans les bras d’un homme fort,

Que dans son corps gros d’un enfant, ailleurs

Que dans une histoire où elle est innocente

Parce que victime de la vie.

Je me suis protégée moi aussi, j’ai oublié à cause de la peur et surtout de la honte. Aveugle régulatrice intime et sociale, ahchouma, حشومة, qui inhibe, crée, dirige ma vie. Ô Ahchouma, litanie enfantine et adolescente de mon quartier, tu m’as protégée et assujettie, tu m’as reliée à ma classe sociale originelle et m’en as détachée, tu as dorloté mes oublis et prédisposé mes nouvelles humiliations, éloigne-toi.

Fiona est-elle morte de nous ? Des histoires et des mensonges qu'on se répète, du corps social qu'on nie, des faillites collectives à la protection de l'individu, du désir de violence sous couvert de sécurité, de l'amour d'une morale qui oublie le réel.

S'il est impossible de juger une vie, impossible de déterminer une cause unique à un fait criminel, faudrait-il conclure qu'il n'y a que des erreurs judiciaires ? Inventer une justice affranchie de la vengeance punitive, une justice qui détesterait la prison autant que le crime ?

Le dernier matin à Lyon, j'avais écouté une émission sur l'attentat de la rue des Rosiers quand j'avais aperçu les énormes meringues à la boulangerie Saint-Vincent qui n'est pas loin de la rue de Constantine. Mon père ramenait toujours des meringues d'Algérie. Dans une boîte en carton. Pour moi. Juste pour moi. Parce que j'aimais beaucoup ça. J'étais la préférée de mon papa, il disait *fehla*, j'étais la préférée de ma maman, elle disait aussi *fehla* ; bonne, sainte, appliquée, honnête, loyale, pas du genre à mentir ni à trahir. Une bonne *petite* à son papa, aux tontons, aux copains de papa, aux fils de papa. Une *gentille* petite. Les meringues avaient parcouru 2 000 kilomètres avant d'arriver, souvent en morceaux, au bâtiment 31, impasse Verlaine à Clermont-Ferrand ; les bouts craquent, le sucre excessif fond, un régal. J'aimais beaucoup mon papa, j'aimais beaucoup ma maman, je les ai tous aimés, et les meringues aussi, et être la favorite, *fehla*. Aujourd'hui, les meringues me dégoûtent.

Il y a plus de serial victimes que de serial killers ; s'en sortir ne veut rien dire si l'on ne précise pas *de quoi.* On ne se sort pas de soi ; je n'ai pas grandi dans la culture de l'espoir mais dans celle du *mektoub*, fatum tragique en forme de meringue qui explique que les événements de la vie sont préécrits, *dans ton dos*, disait ma mère ; c'est malin, pas moyen de lire son avenir. L'espoir n'est pas mauvais, mais dangereux ; le *mektoub*

dans sa soumission triste est malsain. Sans la littérature, je serais mythomane, comme maman, enfermée dans des légendes capitonnées qui me feraient un récit intime aussi faux qu'un roman national.

Retrouver Fiona c'est tenter le récit juste de cette impasse : l'enfant sera toujours aux pieds d'un adulte, les yeux baissés, le corps pétri de trouille et d'amour. Les procès m'ont permis d'apercevoir la part d'innocence de toutes les créatures, celle de leur enfance nue.

On en arrive là, à l'amour originel, au désir et à la caresse, au besoin de sentir les yeux et les bras envelopper la peau ; au doute, à la peur, à la douceur, la douceur, qui ne vient pas toujours ; embrasse-moi.

Aime-moi.

S'il te plaît.

Cécile est tombée amoureuse de Kader, Kader a aimé Cécile. La magicienne Médée a suivi Jason juste parce qu'elle le trouvait beau, elle a tué pour lui, elle a eu des enfants avec lui ; quand il la quitte pour une autre, elle décide de tuer leurs deux fils. On invoque la tragédie quand il arrive malheur aux puissants et le fait-divers quand il s'agit des autres. Février 2021. Alors que je poursuis les corrections de mon manuscrit, que mon quarante-neuvième anniversaire approche, la cour de cassation rejette la demande de pourvoi qui n'est même pas examinée. Camouflet pour la défense, victoire pour l'accusation. Il n'y aura pas de cinquième procès. C'est vraiment fini. Les avocats de Cécile réclament un aménagement de sa peine. Berkane espère pouvoir sortir de l'isolement et travailler en prison. La vérité judiciaire protégera leurs secrets, on ne retrouvera pas Fiona.

Un mois après le rejet du pourvoi en cassation, lors d'une mauvaise nuit dans un hôtel de Saint-Marcellin, je comprends ces neuf années à explorer l'affaire Fiona, toutes ces années à me demander pourquoi l'enfance n'aime pas les enfants.

Ma famille croît sous le sceau de la promiscuité sauvage des corps et des mariages tribaux. Je n'en suis pas indemne. Ma grand-mère maternelle possède le même patronyme que mon père et inversement. L'opacité coupable de mes souvenirs se fond dans cette longue histoire sans témoin où fils, oncles, cousins, père touchent et attouchent ce qui est interdit et incidemment pourra être épousé. À cette rançon du tabou, s'est greffé ce déni absolu de l'Algérie, son sang versé et ses chairs violées. La mort de mon grand-père maternel, le rôle de mon père pendant la guerre, le sort de mes cousins et cousines, brouillard de violence et de silences autour de mes origines. Me découvrant, je découvre l'Algérie. L'autopsie du corps écrivain traîne une généalogie archaïque, somme de culpabilités diffuses de mon histoire algérienne dont je ne connais presque rien. J'ai toujours refusé de me documenter, refusé l'enquête factuelle de cette

violence séculaire coloniale pour rester aveugle et complice de mon passé. Incapable d'entendre un chant algérien, incapable de lire un récit sur l'Algérie, voir des images de cette sale guerre ; poussière saharienne, le déni historique a déposé en moi déconsidération, stigmatisation, humiliation, assassinat de mes semblables. De ma lignée, je ne trouverai aucune femme qui n'ait connu et appris la peur des hommes de sa propre mère. J'ai nié mes récits intimes et mes récits collectifs, j'ai habité le mépris que j'ai subi.

Les murmures finissent toujours par s'écrire ; ce mauvais lit, cette mauvaise chambre d'hôtel du Vercors énoncent le verdict ; non coupable. L'évidence dissimulée derrière sa simplicité bouffait mes nuits à la recherche de souvenirs impossibles à retrouver, à la recherche d'une innocence que je possédais déjà. Je ne saurais peut-être jamais qui m'a fait quoi, *exactement*. L'intime et le juridique se croisent : on ne démontre pas son innocence. Mes stigmates de petite fille m'ont conditionnée à croire et accepter que toute généalogie mâle prédestine à l'abus, abus qu'il ne faut pas trahir.

Et, plus ou moins, la Femme est toujours Dalila, écrit Vigny. Traîtresse, veut-il suggérer. Oui. La prostituée ardente a révélé le secret de Samson. Face à la force, la femme a les mots. De ce que je révèle ici, qu'ils soient tous libérés et moi d'abord. Cette *Dalila* n'est plus. Aux violences subies, nul·le n'est tenu·e, je m'en libère d'autorité.

L'enquête littéraire est une conquête, une affirmation vitale du tragique, elle se passera de morale et de justice.

Il faut vivre.

Et Fiona ?

La sépulture signe le passage à la civilisation, racontent les encyclopédies. Fiona n'aura pas eu de suaire, ni d'eau bénite, ni de chants, ni ces fleurs sacrées que les hindouistes déposent avant la crémation du corps vers l'éternité.

À Madagascar, on retourne les morts tous les sept ans. En Indonésie, on les promène. Au Tibet, les funérailles sont célestes, on offre les dépouilles aux vautours, divinités du cycle de vie ; dans l'Égypte antique, les hommes ne se rasaient pas pendant soixante-dix jours pour marquer leur deuil ; aujourd'hui encore on rémunère en Asie des pleureuses pour venir honorer les cortèges funéraires ; les gens du voyage veillent le mort à son dernier domicile en présence de toute la famille étendue aux parents plus ou moins lointains.

Ai-je retrouvé Fiona en lui offrant un tombeau poétique ?

En 2017, un crâne et des fragments de squelette sont découverts dans une grotte au Kenya. En 2021, les analyses montrent que la fosse avait été délibérément creusée. À l'intérieur, gisent les ossements d'un enfant de 3 ans baptisé Mtoto, *enfant* en swahili ; depuis 78 300 ans, il se tient couché sur le côté, les genoux repliés contre son buste, le corps maintenu par un linceul et la tête posée sur un oreiller.

DE LA MÊME AUTEURE

Impasse Verlaine, *roman*, Grasset, 2019.
Le Doigt, *roman*, Grasset, 2021.

Photo de la bande : © 123RF

ISBN : 978-2-246-82970-6

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

© Éditions Grasset & Fasquelle, 2023.

Ce document numérique a été réalisé par PCA

Table

Couverture

Page de titre

Ce fut une ombre assourdissante…

La disparition - Clermont-Ferrand, 2013

- Le 13 mai 2013 à...
- L'enquête est ouverte. Cécile Bourgeon,...
- Bâtie au cœur d'un ancien...
- Été 2013. Un train déraille...
- 26 septembre 2013, Cécile Bourgeon...
- C'est arrivé, mais où sontses...
- 22 octobre. Berkane Makhlouf est...
- La misère parentale innocente du...
- 13 août 2015, après les...

Juger une mère - Riom, 2016

- La première fois que Cécile...
- Le journal La Montagne titre...
- En 2012, le viol ajoute...

Après la rencontre avec Kader,...

14 novembre 2016. Abordons ce...

À chaque fois qu'elle raconte...

Je scrute les photos du...

Le cliché veut que le...

25 novembre 2016, les délibérations...

Suite au verdict, Cécile Bourgeon...

Ma voisine Hélène est veuve...

Les derniers jours de Fiona - Le Puy-en-Velay, 2018

Je prends la route d'Issoire...

Au Puy-en-Velay, Marie-Christine et son...

Je refais et défais le...

Quatrième jour du procès. Vous...

Donc, 21 jours en famille...

Toujours au quatrième jour du...

À la fin du quatrième...

Cinquième jour du procès. Ce...

Le lendemain du témoignage de...

La deuxième semaine, lors d'une...

En fermant les volets du...

À l'écoute de la biographie...

Berkane commence à compter ses...

Dans la dernière semaine du...

Je reprends. Le 8 mai,...

Bientôt la fin du procès,...

Qui a su que Fiona...

Les 9 et 10 février,...

10 février, fin de soirée....

21 février 2019, 20 h...

Le corps de l'enfance - Lyon, 2020

Où est Fiona ? La...

Qui aime assez la vérité...

Le 1er décembre 2020, Lyon...

Sept ans après les faits,...

Au premier jour du procès,...

Au cœur de l'interrogatoire des...

Adam est né en août...

Pour moi, la culpabilité factuelle...

Trois mois avant le procès...

Jeudi, troisième jour du procès,...

Le conte cruel devient vertigineux...

Au quatrième jour du...

On se recueille....

J'ai contacté le Centre de...

Comment fonctionne ma mémoire ?...

La faute à qui ? - Lyon, 2020 Clermont-Ferrand, 2021

Faites un effort, répète le...

Qu'est-ce qui a tué Fiona...

Ma mère ne supportait pas...

Plus que trois jours avant...

À deux jours de la...

Cette nuit-là - Rue Goncourt, mai 2013

Je les vois dans ces...

Le procès se termine, on...

Depuis les réquisitions, les Montplaisir...

La cour s'est retirée pour...

Les délibérations durent près de...

J'ai mon dossier de l'ASE....

Fiona est-elle morte de nous...

Cécile est tombée amoureuse de...

Et Fiona ? La sépulture...

De la même auteure

Copyright

Couverture : Farah Dalie, Retrouver fiona, Bernard Grasset Paris